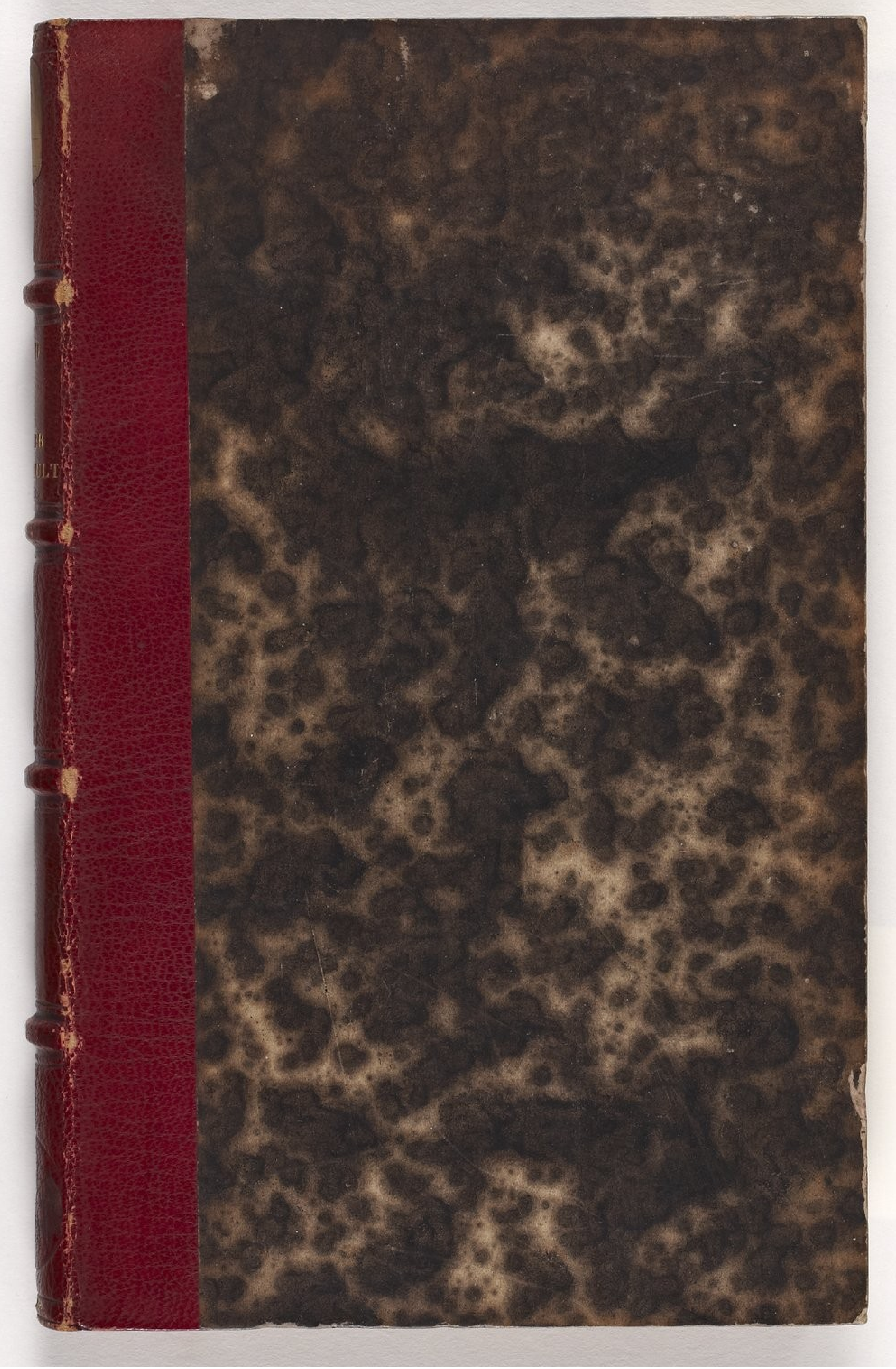
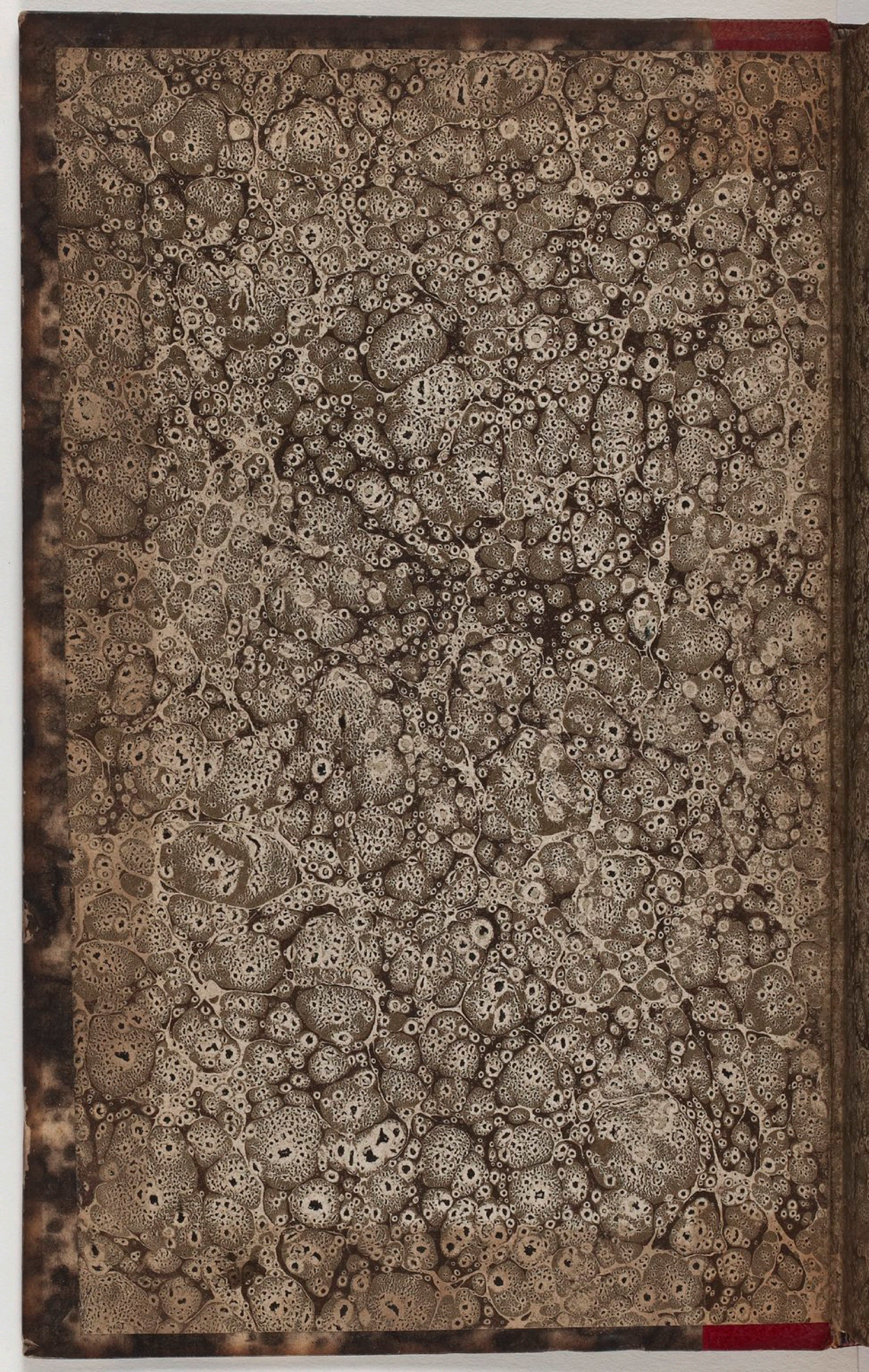
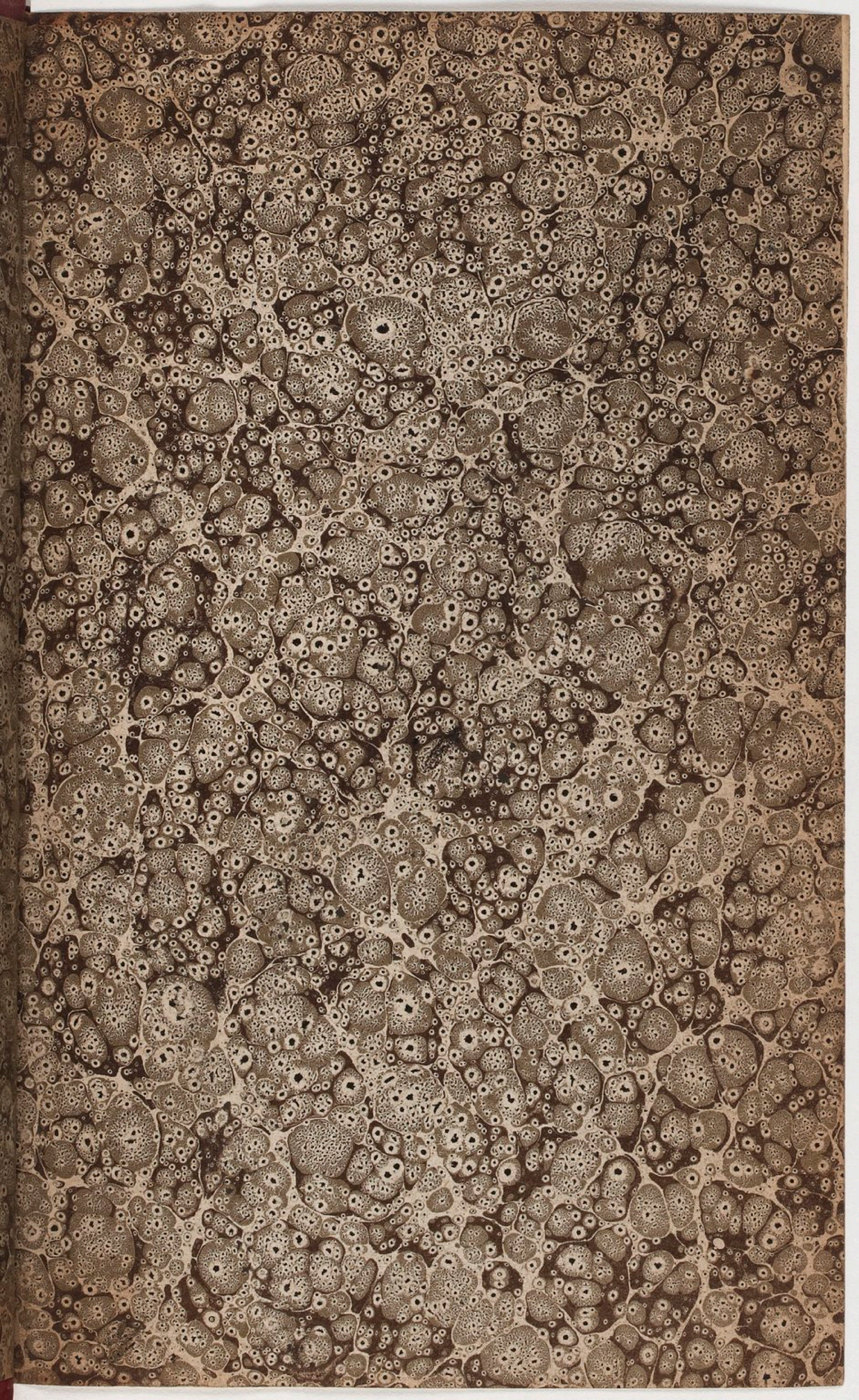


George Sand. Le Meunier d'Angibault... [Kourroglou.]









LE MEUNIER D'ANGIBAULT.

ROMANS

DE MADAME LA COMTESSE DASH.

---

	vol.	fr. c.
Le Jeu de la Reine	2 in-8	15 »
Madame Louise de France.	1 in-8	7 50
L'Écran.	1 in-8	7 50
Madame de la Sablière.	1 in-8	7 50
La Chaîne d'or	1 in-8	7 50
Le Fruit défendu.	4 in-8	30 »
La Marquise de Parabère.	2 in-8	15 »
Les Bals masqués	2 in-8	15 »
Le Comte de Sombreuil.	2 in-8	15 »
Le Chateau de Pinon.	2 in-8	15 »
La Poudre et la Neige.	2 in-8	15 »

Le Meunier d'Angibault, par *George Sand* . .	3 in-8	22 50
Les Grotesques, par *Th. Gautier*	2 in-8	15 »
Milla et Marie, par *Jules Sandeau*.	2 in-8	15 »
Le Café de la Régence, par *A. Houssaye*.. . . .	2 in-8	15 »
Une Larme du Diable, par *Th. Gautier*.	1 in-8	7 50
La Comédie de la Mort, par *Th. Gautier*. . . .	1 in-8	7 50
Suzanne et la Confession de Nazarille, par *E. Ourliac*	2 in-8	15 »
La Comtesse Alvinzi, par *le marquis de Foudras*.	2 in-8	15 »
Fernand, par *Jules Sandeau*	1 in-8	7 50
La Tour de Biaritz, par *Élisa de Mirbel*. . . .	1 in-8	7 50
Deux Trahisons, par *Auguste Maquet*.	2 in-8	15 »
Suzanne d'Estouville, par le marquis de *Foudras*.	4 in-8	30 »
Le Moulin d'Heilly, par *Roger de Beauvoir*. .	2 in-8	15 »

Sous Presse :

	vol.
La Peau de Tigre, par *Théophile Gautier*.	2 in-8.
La Princesse de Conti, par madame *la comtesse Dash*. .	2 in-8.
Jacques de Brancion, par *le marquis de Foudras*. .	2 in-8.
La Vie dorée, par *Auguste Maquet*.	2 in-8.
Or et Fer, par *Félix Pyat*	2 in-8.
Catherine, par *Jules Sandeau*.	2 in-8.

SCEAUX. — IMPR. DE E. DÉPÉE.



GEORGE SAND.

LE MEUNIER

D'ANGIBAULT



III

PARIS
DESESSART, ÉDITEUR,
8, RUE DES BEAUX-ARTS.

MDCCCXLV

I

ARRIÈRE-PENSÉE.

— Ça me paraît sans objection, dit M. Bricolin, quand il eut écouté attentivement une seconde et une troisième lecture de l'acte, tout en suivant avec ses yeux, qui s'agrandissaient et s'éclaircissaient à chaque ligne, le texte que Marcelle tenait entre eux deux. Il n'y a qu'une petite chose que je trouve à redire : c'est le prix, madame Marcelle ; vrai, c'est trop cher de vingt

mille francs. Je ne réfléchissais pas d'abord quel tort pouvait me faire le mariage de ma fille avec ce meunier. On va dire que je suis ruiné, puisque je l'établis si misérablement. Ça m'ôtera mon crédit. Et puis, ce garçon n'a pas de quoi acheter les présents de noces. C'est encore une dépense de huit ou dix mille francs qui retombera à ma charge. Rose ne peut pas se passer d'un joli trousseau.... Je suis sûr qu'elle y tient!

— Je suis sûre, moi, qu'elle n'y tient pas, dit Marcelle. Ecoutez, monsieur Bricolin, elle pleure! l'entendez-vous?

—Je ne l'entends pas, Madame, je crois que vous vous trompez.

— Je ne me trompe pas, dit Marcelle en ouvrant la porte; elle souffre, elle sanglote, et sa sœur crie! Comment, vous hésitez, Monsieur? Vous trouvez le moyen de vous enrichir en lui rendant la santé, la raison, la vie peut-être,

et, dans un moment pareil, vous songez à gagner encore sur votre marché! Vraiment! ajouta-t-elle avec indignation, vous n'êtes pas un homme, vous n'avez pas d'entrailles! Prenez garde que je ne me ravise, et que je ne vous abandonne aux calamités qui pèsent sur votre famille comme un châtiment de votre avarice!

De cette sortie véhémente, le fermier n'entendit clairement que la menace de rompre le marché.

— Allons, Madame, passez-moi dix mille francs, dit-il, et c'est conclu.

— Adieu! dit Marcelle. Je vais voir Rose; faites vos réflexions, les miennes sont faites: je ne changerai rien à mes conditions. J'ai un fils et je n'oublie pas qu'en songeant aux autres, je ne dois pas trop le sacrifier.

— Rasseyez-vous donc, madame Marcelle, et laissons dormir la pauvre Rose. Elle est s malade!

— Allez donc la voir vous-même ! dit Marcelle avec feu; vous vous convaincrez qu'elle ne dort pas. Peut-être que ses souffrances vous feront souvenir que vous êtes son père.

— Je m'en souviens, répondit Bricolin, effrayé de la pensée que Marcelle pourrait bien changer d'avis, s'il lui donnait le temps de la réflexion. Allons, Madame, bâclons cet acte-là, afin de pouvoir en porter la nouvelle à Rose et la guérir.

— J'espère, Monsieur, que vous lui donnerez votre consentement pur et simple, et qu'elle ne saura jamais que je vous l'ai acheté.

— Vous ne voulez pas qu'elle sache que c'est une condition entre nous ? Ça m'arrange ! Alors, il est inutile qu'elle signe l'écrit.

— Pardon, elle le signera sans le bien comprendre. Ce sera une espèce de dot que j'aurai faite à son fiancé.

— Ça revient au même. Mais, moi, ça m'est

égal ; Rose est assez raisonnable pour comprendre que je ne pouvais pas la marier si bêtement sans lui en faire retirer quelque avantage dans l'avenir. Mais le paiement, madame Marcelle, vous exigez donc qu'il se fasse comptant?

— Vous m'avez dit que vous étiez en mesure.

— Sans doute, je le suis! Je viens de vendre une grosse métairie qui était trop loin de mes yeux, et dont j'ai touché, il y a huit jours, le paiement intégral, chose qui ne se fait guère dans notre pays ; mais c'est un grand seigneur qui m'a acheté ça, et ces gens-là ont du comptant à pleins coffres. C'est un pair de France, c'est monsieur le duc de ***, qui voulait faire un parc sur mes terres et s'arrondir. Ça lui convenait, j'ai vendu cher, comme de juste!

— N'importe, vous avez les fonds?

— Je les ai en portefeuille, en beaux billets de banque, dit Bricolin en baissant la voix. Je

vas vous les faire voir, pour que vous n'ayez pas de souci.

Et après avoir été fermer les portes au verrou, il tira de sa ceinture un énorme portefeuille de cuir gras et luisant, où s'amoncelait une quantité de billets sur la banque de France. Etonné de l'air indifférent avec lequel Marcelle les comptait :

—Oh ! dit-il, ça fait frémir d'avoir tant d'argent que ça à la fois ! Heureusement qu'il n'y a plus de chauffeurs, et qu'on peut se risquer à garder ça quelques jours sans le placer. Je porte ça tout le jour sur moi ; la nuit, je le mets sous mon oreiller, je dors dessus. Il me tarde tant de m'en débarrasser ! Si je n'avais pas fait affaire avec vous tout de suite, j'aurais acheté un coffre de fer pour le serrer, en attendant le placement, car de confier ça à des notaires ou à des banquiers, pas si bête ! Aussi, je voudrais que

nous pussions bâcler notre marché ce soir, afin de n'avoir plus à garder ce trésor.

— J'espère bien que nous allons terminer de suite, dit Marcelle.

— Mais quoi, sans consulter? Et ma femme? et mon notaire?

— Votre femme est ici; quant à votre notaire, si vous l'appelez, il faut que j'appelle aussi le mien.

— Ces diables de notaires gâteront tout, croyez-moi, Madame! j'en sais aussi long qu'eux, et vous aussi, car notre acte est bon, et si nous le faisons enregistrer il nous en coûtera diablement.

— Passons-nous donc de cette formalité. Je vous vendrai, comme on dit, de la main à la main.

— Un marché si important! ça fait frémir cependant! Mais ceci n'est qu'une promesse après tout: si nous la signions?

— C'est une promesse qui vaut acte. Je suis prête à la signer. Allez chercher votre femme.

« Il le faut bien, se dit Bricolin. Pourvu que ça ne prenne pas trop de temps et que le vent ne tourne pas pendant une heure de dispute que la Thibaude va peut-être me chercher ! » Vous allez voir Rose, madame Marcelle ? Ne lui dites rien encore.

—Je m'en garderai bien ! mais vous me permettez de lui faire entrevoir quelque espérance de votre consentement?

— Au point où nous en sommes, ça se peut, répondit Bricolin, s'avisant avec sagacité que la vue de Rose et de ses larmes était le meilleur moyen d'entretenir Marcelle dans ses généreuses intentions.

Monsieur Bricolin trouva sa femme dans des dispositions bien différentes de celles qu'il prévoyait. Madame Bricolin était dure, acariâtre ; mais, quoique plus avare que son mari dans les

détails de la vie, elle était peut-être moins cupide quant à l'ensemble; plus amère dans ses paroles, plus insensible en apparence, elle était plus capable que lui d'un bon mouvement dans l'occasion. D'ailleurs, elle était femme, et le sentiment maternel, pour être caché sous des formes acerbes, n'en était pas moins vivant dans son sein.

— Monsieur Bricolin, dit-elle en venant à sa rencontre et en s'enfermant avec lui dans la cuisine où brûlait tristement une maigre chandelle, tu me vois dans la peine. Rose est plus malade que tu ne penses. Elle ne fait que crier et pleurer comme si elle avait perdu la tête. Elle aime ce meunier; c'est comme une punition de Dieu pour nos péchés. Mais le mal est fait, son cœur est pris, et elle est tout juste comme était sa sœur quand elle commençait à *déménager*. D'un autre côté, l'état de l'autre empire et menace de devenir intolérable. Le médecin, voyant

qu'elle faisait mine de briser les portes, vient d'exiger qu'on la laissât sortir et *vaguer* dans la garenne et le vieux château, comme à l'ordinaire. Il dit qu'elle est habituée à être seule, toujours en mouvement, et que si on la tient enfermée avec du monde autour d'elle, elle deviendra furieuse. Mais j'en tremble, si elle allait se tuer ! Elle paraît si méchante ce soir ! Elle qui ne parle jamais, nous a dit toutes les horreurs de la vie. J'ai l'estomac qui m'en fait mal. C'est abominable de vivre comme ça ! Et quand on pense que c'est *une amour contrariée* qui en est la cause ! Nous avons pourtant également bien élevé toutes nos filles. Les autres se sont mariées comme nous avons voulu ; elles nous font honneur ; elles sont riches, et elles ont l'esprit de se trouver heureuses, quoique leurs maris ne soient pas des jolis cœurs. Mais l'aînée et la dernière ont des têtes de fer, et puisque nous avons eu le guignon de ne pas comprendre ce

qui pouvait perdre l'une, nous devons avoir la prudence de ne pas contrarier l'autre. J'aimerais mieux qu'elle ne fût pas née que d'épouser ce meunier! Mais elle le veut, et comme j'aimerais mieux la voir morte que folle, il faut prendre son parti là-dessus. Je te le dis donc, monsieur Bricolin, je donne mon consentement, et il faut bien que tu donnes le tien. Je viens de dire à Rose que si elle voulait absolument se marier avec cet homme-là, je ne l'en empêcherais pas. Ça a paru la calmer, quoiqu'elle n'ait pas eu l'air de me comprendre ou de me croire. Il faut que tu ailles chez elle et que tu dises de même.

— Comme ça se trouve ! s'écria Bricolin enchanté. Tiens, femme, lis-moi ce bout d'écrit et dis-moi s'il n'y manque rien.

— Je tombe des nues! dit la fermière après avoir lu l'écrit. Et après maintes exclamations, elle rassembla toutes les glaces de sa volonté

pour le relire avec toute l'attention d'un procureur.—Cet écrit-là est bon pour toi, dit-elle. Ça vaut un jugement. Tu n'as pas besoin de consulter, monsieur Bricolin ; tu n'as qu'à signer. C'est tout profit, tout bonheur ! Ça fait nos affaires, et ça contente Rose. On a raison de dire que quand on a bonne intention, le bon Dieu vous en récompense. J'étais décidée à la donner pour rien à son amant, et nous en voilà bien payés ! Signe, signe, mon vieux, et paie. Ça fera que l'acte aura reçu exécution, et qu'il n'y aura pas à y revenir.

— Payer déjà ? comme ça tout d'un coup ! sur un chiffon de papier qui n'est pas seulement notarié ?

— Paie ! te dis-je, et fais publier les bans demain matin.

— Mais si l'on faisait entendre raison à la petite ! Peut-être qu'elle se portera bien demain, et qu'elle consentira à en épouser un autre si

on la raisonne, et si tu sais t'y prendre avec elle. On pourrait dire alors qu'un acte pareil de ma part est une folie, une bêtise qui ne peut pas engager ma fille...

— Eh bien! alors, la vente serait annulée!

— Savoir! on peut toujours plaider.

— Tu perdrais!

— Savoir encore! D'ailleurs, qu'est-ce que ça fait? La vente serait suspendue. Un procès, on peut faire durer ça long-temps. Tu sais que madame de Blanchemont ne peut pas attendre. Ça la forcerait bien à transiger.

— Bah! avec ces histoires-là, on fait mal parler de soi, monsieur Bricolin. On perd son honneur et son crédit. Il y a toujours profit à agir rondement.

—Eh bien, *on verra,* Thibaude! Va toujours dire à ta fille que c'est conclu. Peut-être que quand elle ne se sentira plus contrariée, elle ne se souciera plus tant de son Grand-Louis; car

ça m'a l'air tout bonnement d'une *pique* entre elle et moi qui lui monte comme ça la tête. Dis-donc? il n'a pas mal manœuvré dans tout ça, le meunier! Il a su trouver le moyen de capter la protection et l'amitié de cette dame, je ne sais comment... Le gaillard n'est pas sot!

— Je le détesterai toute ma vie! répondit la fermière; mais c'est égal : Pourvu que Rose ne devienne pas comme sa sœur, je battrai froid à son mari et je me tairai.

— Oh! son mari, son mari!... il ne l'est pas encore!

— Si fait, Bricolin, c'est une affaire finie; va signer.

— Et toi? il faut bien que tu signes aussi?

— Je suis prête.

Madame Bricolin entra délibérément chez sa fille, où Marcelle l'attendait, et elle signa avec son mari sur un coin de la commode.

Quand ce fut fait, Bricolin dit tout bas à sa

femme, avec un regard de triomphe farouche :

—Thibaude ! la vente est bonne, et la condition est nulle ! Tu ne savais pas ça, toi qui prétends tout savoir !

Rose avait toujours la fièvre et des douleurs intolérables à la tête ; mais depuis que la folle était dehors et qu'on ne l'entendait plus crier, Rose avait les nerfs plus calmes. Quand Marcelle eût signé et qu'elle présenta la plume à sa jeune amie, celle-ci eut bien de la peine à comprendre ce dont il s'agissait ; mais quand elle l'eût compris, elle fondit en larmes et se jeta avec effusion dans les bras de son père, de sa mère et de son amie, en disant à l'oreille de celle-ci :

« Divine Marcelle, c'est un prêt que j'accepte; je serai assez riche un jour pour m'acquitter envers votre fils. »

La grand'mère Bricolin fut la seule de la famille qui comprît la noble conduite de Marcelle.

Elle se jeta à ses genoux et les embrassa sans rien dire.

— Et maintenant, dit Marcelle tout bas à la vieille, il n'est pas bien tard, dix heures seulement ! Grand-Louis pourrait bien être encore sur le terrier, et d'ailleurs il n'y a pas si loin d'ici à Angibault. Si on envoyait quelqu'un le chercher ? Je n'ose le proposer ; mais on pourrait le faire arriver comme par hasard, et une fois ici, il faudrait bien l'instruire de son bonheur.

— Je m'en charge ! s'écria la vieille. Quand je devrais aller moi-même au moulin ! Je retrouverais mes jambes de quinze ans pour ça !

Elle sortit elle-même en effet dans le village, mais elle ne trouva pas le meunier. Elle voulut lui dépêcher un garçon de ferme. Ils étaient tous ivres, endormis dans leur lit ou au cabaret, incapables de se mouvoir. La petite Fanchon était trop poltronne pour s'en aller de nuit par

les chemins; d'ailleurs, il n'était pas humain d'exposer cette jeune enfant, un soir de fête, à rencontrer toutes sortes de gens. La mère Bricolin allait, cherchant sur le terrier devenu presque désert, quelqu'un d'assez mûr et d'assez prudent pour se charger de sa commission, lorsque l'oncle Cadoche, sortant de dessous le porche de l'église, où il venait de marmotter une dernière prière, s'offrit à ses regards.

II

LE PATACHON.

— Vous vous promenez bien tard, madame Bricolin? dit le mendiant à la vieille fermière : vous avez l'air de chercher quelqu'un? votre petite-fille est rentrée depuis longtemps. Son papa l'a joliment contrariée aujourd'hui!...

— C'est bon, c'est bon, Cadoche, répondit la vieille, je n'ai pas d'argent sur moi. Mais je crois qu'on t'a donné aujourd'hui chez nous.

— Je ne vous demande rien, ma journée est

faite, j'ai bu trois petits verres ce soir, et je n'en vas que plus droit. Tenez, mère Bricolin, ce n'est pas votre mari, ni même votre garçon le gros monsieur, qui porteraient la boisson comme je le fais à mon âge. Je vous souhaite le bonsoir. Je m'envais coucher à Angibault.

— A Angibault? Cadoche, mon vieux, tu vas à Angibault?

— Ça vous étonne? ma maison est à deux grandes lieues d'ici du côté de *Jeu-les-Bois*. Je n'ai pas besoin de me fatiguer. Je m'en vas passer la nuit chez mon neveu le meunier; j'y suis toujours bien reçu, et on ne me met pas à la paille, comme dans les autres maisons, comme chez vous, par exemple, qui êtes pourtant assez riches encore, malgré les chauffeurs! Chez mon neveu il y a un lit pour moi dans le moulin, et on n'a pas peur que j'y mette le feu... comme chez vous où, quand on n'a pas le feu aux pieds on l'a dans la tête.

Ces allusions à la catastrophe dont son mari avait été victime firent passer un frisson dans le vieux sang de la mère Bricolin ; mais elle fit un effort pour ne penser qu'à sa petite-fille et à des jours meilleurs.

— C'est donc chez le grand Louis que tu vas? dit-elle au vieillard.

— Sans doute ; chez le meilleur de mes neveux, chez mon vrai neveu, mon héritier futur!

— Dis donc, Cadoche, puisque tu es dans ton bon sens et que tu es si ami du grand Louis, tu peux lui rendre un fameux service. Il y a une affaire qui presse, et il faut qu'il vienne tout de suite me parler : dis-lui ça, je l'attendrai à la porte de la grand'cour. Qu'il prenne sa jument, il ira plus vite.

— Sa jument ? il ne l'a plus ; on la lui a volée.

— C'est égal, qu'il vienne, n'importe comment ! l'affaire l'intéresse beaucoup.

— Et qu'est-ce que c'est que cette affaire ?

— Ah ! bon, il veut qu'on lui explique ça, à présent! Cadoche, il y aura une pièce neuve de vingt sous pour toi, que tu pourras venir chercher demain matin.

— A quelle heure ?

— Quand tu voudras.

— J'irai à sept heures. Soyez-y, parce que je n'aime pas à attendre.

— Va donc !

— J'y vas. Je n'en ai pas pour trois quarts-d'heure. Ah! c'est que j'ai de meilleures jambes que votre mari, mère Bricolin, et pourtant j'ai dix ans de plus.

Le mendiant partit d'un pas assez ferme en effet. Il approchait d'Angibault, lorsqu'il se trouva dans un chemin étroit, juste devant la calèche de M. Ravalard, conduite à grand train par le patachon roux et méchant, qui dédaigna de lui crier gâre ! et poussa ses chevaux sur lui.

Il est contraire à la dignité du paysan berrichon de se déranger jamais pour une voiture, quelque avertissement qu'il reçoive, quelque difficulté qu'il y ait à se déranger pour lui. L'oncle Cadoche était plus fier que qui que ce soit dans le pays. Habitué à traiter du haut de sa grandeur, avec un sérieux comique, tous ceux auxquels il tendait une main suppliante, il affecta de ralentir son allure et de garder le milieu du chemin, quoiqu'il sentît l'haleine ardente des chevaux sur son épaule. Range-toi donc, animal ! cria enfin le patachon en lui allongeant un grand coup de fouet autour du visage.

Le mendiant se retourna, et, saisissant les chevaux à la bride, il les fit reculer si fort, qu'ils faillirent verser la voiture dans le fossé. Alors s'engagea entre lui et le patachon furieux une lutte désespérée : celui-ci frappant toujours de son fouet, et proférant mille imprécations; le vieux Cadoche se garantissant de ses atteintes

en se baissant sous la tête des chevaux, et les poussant toujours en leur secouant le mors avec force, tantôt les faisant reculer, tantôt reculant lui-même devant eux. M. Ravalard avait pris d'abord des airs de grand seigneur, comme il convient à un homme qui roule carrosse pour la première fois de sa vie. Il avait juré lui-même contre l'insolent qui osait l'arrêter ; mais le bon cœur du Berrichon, l'emportant bientôt sur l'orgueil du parvenu, dès qu'il vit que le vieillard bravait follement un danger réel :

— Prenez garde, dit-il au patachon, en se penchant hors de sa calèche ; prenez garde de faire du mal à ce pauvre homme !

Il était trop tard ; les chevaux, exaspérés d'être fouettés d'un côté et repoussés de l'autre, avaient fait un bond furieux, ils avaient renversé Cadoche. Grâce à l'admirable instinct de ces généreux animaux, ils franchirent son corps

sans le toucher, mais les deux roues de la voiture lui passèrent sur la poitrine.

Le chemin était sombre et désert. Il faisait trop nuit pour que M. Ravalard pût distinguer ce porteur de haillons couleur de terre, étendu derrière sa calèche qui fuyait rapidement, le patachon lui-même ne pouvant maîtriser ses chevaux. D'abord, le bourgeois éprouva la peur de verser; quand l'attelage se calma, le mendiant était déjà bien dépassé.

— J'espère que vous ne l'avez pas renversé? dit-il à son cocher qui tremblait encore de peur et de colère.

— Non, non, dit le patachon, convaincu ou non de ce qu'il affirmait. Il est tombé de côté. C'est sa faute, vieille canaille! mais les chevaux n'y ont pas touché, et il n'a pas eu de mal, car il n'a pas seulement crié. Il en sera quitte pour la peur, et ça lui servira de leçon.

— Mais si nous retournions voir? dit M. Ravalard.

— Oh! non, non, Monsieur, pour une égratignure ces gens-là vous feraient un procès. Il n'aurait même rien du tout qu'il ferait semblant d'avoir la tête cassée pour vous faire donner beaucoup d'argent. J'en ai accroché un comme ça une fois qui a eu la patience de rester quarante jours au lit pour se faire indemniser par mon bourgeois de quarante jours de travail perdu. Et il n'était pas plus malade que moi.

— Ces gens-là sont bien fins! dit M. Ravalard. Cependant, j'aimerais mieux n'avoir jamais de calèche que d'écraser n'importe qui. Une autre fois, petit, il faudra s'arrêter court, plutôt que de se disputer comme ça, c'est dangereux.

Le patachon qui ne se souciait pas des suites de l'affaire, fouetta encore ses chevaux pour s'éloigner au plus vite. Il n'était pas sans terreur

et sans remords, et il jura entre ses dents jusqu'à la fin du voyage.

Le meunier, Lémor, la Grand'Marie et M. Tailland le notaire, sortaient en ce moment du moulin. Lémor était résolu à partir le lendemain ; il passait là sa dernière soirée, peu attentif à ce qui se disait autour de lui, et contemplant, plongé dans une douce mélancolie, la beauté du ciel, et le miroitement des étoiles dans la rivière. Le meunier, triste et sombre, s'efforçait de faire politesse au notaire, qui venait de rédiger un testament à quelques pas de là, chez un métayer de la Vallée-Noire, et qui, en repassant devant le moulin, s'y était arrêté pour allumer son cigarre et les lanternes de son cabriolet. La Grand'Marie était en train de lui expliquer qu'en prenant une autre direction, il éviterait un long trajet pierreux, et Grand-Louis assurait qu'en passant ce même chemin au pas, ou à pied, en conduisant le cheval par la

bride, il aurait le reste du chemin meilleur, Le notaire, quand il s'agissait de ses aises, était ce qu'on appelle dans le pays extrêmement *fafiot*, mot intraduisible qui désigne un homme à la fois musard et minutieux. Il venait de perdre un quart-d'heure qu'il eût pu employer chez lui à se reposer, à se faire expliquer comme quoi il pouvait éviter un quart-d'heure de fatigue légère.

Il trouvait que mener à pied son cheval par la bride était encore plus fatigant que de rester dans sa carriole en supportant les cahots, mais que des deux le meilleur ne valait rien et troublait la digestion.

— Allons, dit le meunier, en qui les tristes pensées ne pouvaient étouffer l'obligeance et la bonté naturelles, suivez-moi en vous promenant tout doucement; je vas vous conduire votre équipage jusque là-haut. Quand nous aurons

dépassé les vignes, vous aurez tout chemin de sable.

En remplissant avec bonhomie l'office de groom, Grand-Louis fut bientôt obligé de ranger le cabriolet presque dans le fossé pour laisser passer la calèche de M. Ravalard qui allait grand train. M. Ravalard préoccupé de sa rencontre avec le mendiant, ne songea pas à répondre au bonsoir amical du meunier.

— C'est donc parce qu'il a voiture qu'il ne me reconnaît pas? dit celui-ci à Lémor qui l'avait suivi; argent, argent! tu fais tourner le monde comme l'eau la roue de mon moulin. Ce damné patachon brisera tout s'il va de ce train-là sur nos cailloux; sans doute qu'il a du vin dans la tête et de l'argent dans le gousset. Je ne sais pas lequel grise le mieux. Ah! Rose! Rose! ils te feront boire le poison de la vanité, et avant peu, tu m'oublieras peut-être aussi. Cependant elle paraissait presque m'aimer ce soir?

elle avait les yeux pleins de larmes quand on l'a séparée de moi. Je ne lui parlerai plus... elle me regrettera peut-être... Ah! que je serais heureux si je n'étais pas si malheureux!

Le meunier fut tiré de ses réflexions par un écart du cheval qu'il conduisait. Il se pencha en avant et vit quelque chose de pâle en travers du chemin. Le cheval refusait obstinément d'avancer, et la traîne ombragée était si noire en cet endroit que Grand-Louis fut obligé de mettre pied à terre pour voir s'il avait heurté un tas de pierres ou un ivrogne.

— Oh! diable! mon oncle, dit-il en reconnaissant la grande taille et la besace du mendiant. Hier soir, c'était au bord du fossé, encore passe, mais aujourd'hui c'est tout en travers des ornières! Il paraît que vous aimez cet endroit-là; mais vous y faites mal votre lit. Allons, réveillez-vous donc, et venez coucher au

moulin, vous y serez un peu mieux que sous les pieds des chevaux.

— Cet homme est mort ! dit Henri en soulevant le mendiant dans ses bras.

— Oh ! n'ayez pas peur ! il a souvent passé par cette mort-là ; ça le connaît. Il porte pourtant bien la boisson, le compère ! mais un jour de fête on en prend plus que de raison, et il n'y a, comme on dit en parlant du vin, si fidèle ami qui ne vienne à vous trahir. Allons, laissons-le au pied de cet arbre, nous le reprendrons en passant pour le conduire à la maison.

Lémor toucha le bras du mendiant.

— Si je ne sentais son pouls battre faiblement, dit-il, je jurerais qu'il est mort. Quoi ! ce n'est pas assez de la misère, de la vieillesse et de l'abandon, sans qu'une passion honteuse traîne ainsi ce malheureux sous les pieds des hommes ! Et c'est pourtant-là un homme aussi !

— Bah ! vous êtes sévère comme un buveur

d'eau, vous ! Qui est-ce qui a dit que le pauvre a besoin de boire l'oubli de ses maux? J'ai entendu cette parole-là quelque part, c'est une vérité.

Au moment où Lémor et le meunier allaient abandonner provisoirement Cadoche, celui-ci fit entendre un gémissement profond.

— Eh ! bien, mon oncle, dit en souriant le meunier, ça ne va pas mieux ?

— Je suis mort ! répondit faiblement le mendiant. Ayez pitié de moi ! achevez-moi... je souffre trop.

— Ça se passera, mon oncle. Un peu d'eau et un bon lit...

— Ils m'ont écrasé, ils m'ont passé sur le corps ! reprit le mendiant.

— Mais ce n'est pas impossible ! dit Lémor.

— Oh ! ça se dit toujours comme ça, reprit le meunier qui avait vu trop souvent les divagations pénibles de l'ivresse pour s'inquiéter

beaucoup. Voyons, père Cadoche, vous est-il arrivé malheur tout de bon ?

— Oui, la voiture, la voiture... sur l'estomac, sur le ventre, sur les bras !...

— Décrochez donc une des lanternes de ce cabriolet, et apportez-là ici, dit le meunier à Lémor. Ça éclaire un coin, ça obscurcit l'autre; quand il aura ça sous le nez, nous verrons bien s'il a *du mal ou du vin*.

— Non ! pas de vin... pas de vin, murmurait le mendiant, on m'a assassiné, écrasé comme un pauvre chien ; il faudra que j'en meure. Que le bon Dieu et la sainte Vierge, et tous les bons chrétiens aient pitié de moi et vengent ma mort !

Lémor approcha la lanterne. La face du mendiant était livide, ses vêtements étaient trop délabrés pour qu'une déchirure et une souillure de plus ou de moins pussent servir d'indice, mais en écartant les haillons qui lui couvraient

la poitrine, on vit sur ses côtes décharnées des traces d'un rouge ardent; c'étaient les bandes de fer des roues qui l'avaient sillonné. Cependant le sang n'avait pas jailli, les côtes ne paraissaient pas brisées et la respiration était encore assez libre. Il put même raconter son accident, et il eut assez de force pour vomir contre le riche en voiture et le vil mercenaire qui renchérissait sur l'insolence et la cruauté du maître, toutes les imprécations et tous les serments de vengeance que la rage et le désespoir purent lui suggérer.

— Dieu merci! dit le meunier, vous n'en êtes pas mort, mon pauvre Cadoche, et il faut espérer que vous n'en mourrez pas. Tenez, la roue de droite était dans ce fossé, on en voit la trace; c'est ce qui vous a sauvé; la voiture, en y penchant, a pesé sur vous aussi peu que possible. C'est un miracle qu'elle n'ait pas versé sur l'autre flanc.

— J'y avais bien fait mon possible! dit le mendiant.

— Eh! bien, votre malice vous a servi, mon oncle. Ils n'ont pas pu vous écraser, et nous leur revaudrons ça, non pas à ce pauvre M. Ravalard qui en aura plus de chagrin que vous, mais à ce damné méchant enfant!

— Et *mes journées* que je vais perdre! dit le mendiant d'un ton dolent.

— Ah! dam! vous gagniez peut-être plus d'argent à vous promener que nous autres à travailler. Mais on vous aidera, père Cadoche; on fera une quête pour vous; et je vous donnerai, moi, votre pesant de blé; ne vous chagrinez pas. Quand on a du mal il ne faut pas se laisser achever par la peur.

En parlant ainsi, le bon meunier, avec l'aide de Lémor, plaça le mendiant dans le cabriolet, et ils le ramenèrent au pas, évitant les cailloux avec un soin extrême. M. Tailland, qui ne gra-

vissait pas vite la colline, de crainte de s'essouffler, s'étonna de les voir revenir, et, quand il sut de quoi il était question, il prêta son cabriolet de bonne grâce, non sans s'inquiéter pourtant un peu du retard que cet accident lui faisait éprouver et de la fatigue qu'il aurait à remonter la côte, quand il était déjà en haut. Il ne la redescendit pas moins, pour voir s'il pourrait aider ses amis du moulin à secourir le pauvre Cadoche.

Quand on déposa le vieillard sur le propre lit du meunier, il tomba en défaillance. On lui fit respirer du vinaigre.

— J'aimerais mieux l'odeur de l'eau-de-vie, dit-il, quand il commença à revenir, c'est plus sain.

On lui en apporta.

— J'aimerais mieux la boire que de la respirer, dit-il, c'est plus fortifiant.

Lémor voulut s'y opposer. Après un tel acci-

dent, cet ardent breuvage pouvait et devait provoquer un accès de fièvre terrible. Le mendiant insista. Le meunier essaya de l'en détourner ; mais le notaire qui avait trop étudié sa propre santé pour n'avoir pas quelques préjugés en médecine, déclara que l'eau, dans un tel moment, serait mortelle à un homme, qui n'en avait peut-être pas bu une goutte depuis cinquante ans; que l'alcool, étant sa boisson ordinaire, ne pouvait lui faire que du bien, qu'il n'avait pas d'autre mal sérieux que la peur, et que l'excitation d'un *petit-verre* lui remettrait les sens. La meunière et Jeannie, qui, comme tous les paysans, croyaient aussi à la vertu infaillible du vin et du *brandevin* dans tous les cas, affirmèrent, comme le notaire, qu'il fallait contenter ce pauvre homme. L'avis de la majorité l'emporta, et pendant qu'on cherchait un verre, Cadoche, qui se sentait dévoré réellement par la soif qu'excitent les grandes souf-

frances, porta précipitamment la bouteille à ses lèvres et en avala d'un trait plus de la moitié.

— C'est trop, c'est trop ! dit le meunier en l'arrêtant.

— Comment, mon neveu ! répondit le mendiant avec la dignité d'un père de famille réclamant l'exercice légitime de son autorité, tu me mesures ma part chez toi ? Tu *chichottes* sur les secours que mon état réclame ?

Ce reproche injuste vainquit la prudence du simple et bon meunier. Il laissa la bouteille à côté du mendiant en lui disant :

— Gardez-ça pour plus tard, mais à présent, c'est assez.

— Tu es un bon parent et un digne neveu ! dit Cadoche, qui parut tout à coup comme ressuscité par l'eau-de-vie ; et si je dois en mourir, je préfère que ce soit chez toi, parce que tu me feras faire un enterrement convenable. J'ai toujours aimé ça, un bel enterrement ! Écoute,

mon neveu, garçons de moulin, notaire!... je vous prends tous à témoin, j'ordonne à mon neveu et à mon héritier, Grand-Louis d'Angibault, de me faire porter en terre ni plus ni moins honorablement qu'on le fera sans doute bientôt, pour le vieux Bricolin de Blanchemont... qui me survivra de peu, malgré qu'il soit plus jeune... mais qui s'est laissé brûler les jambes dans le temps.... Ah! ah! dites donc, vous autres, faut-il être bête pour se laisser *rôtir les quilles* pour de l'argent qu'on a en dépôt! Il est vrai qu'il y en avait du sien avec, dans le pot de fer!...

— Qu'est-ce qu'il dit donc? dit le notaire qui s'était assis devant une table et qui n'était pas trop fâché de voir la meunière préparer du thé pour le malade, comptant en avaler aussi une tasse bien chaude pour se préserver des vapeurs du soir au bord de la Vauvre. Qu'est-ce

qu'il nous chante avec ses quilles rôties et son pot-de-fer?

— Je crois qu'il bat la campagne, répondit le meunier. Au reste, quand il ne serait ni saoul ni malade, il est assez vieux pour radoter, et les histoires de sa jeunesse l'occupent plus que celles d'hier. C'est l'habitude des vieillards. Comment vous sentez-vous, mon oncle?

— Je me sens bien mieux depuis cette petite goutte, quoique ton *brandevin* soit diablement fade! M'aurait-on fait la niche d'y mettre de l'eau par économie? Ecoute, mon neveu, si tu me refuses quelque chose pendant ma maladie, je te deshérite!

— Ah oui, parlons de ça, *pour changer!* dit le meunier en haussant les épaules. Vous feriez mieux d'essayer de dormir, père Cadoche.

— Dormir, moi? Je n'en ai nulle envie, répondit le mendiant en se redressant sur son coussin et en promenant autour de lui des yeux

étincelants. Je sens bien que je suis cuit, mais je ne veux pas mourir sur le flanc comme un bœuf. Oui-dà! je sens quelque chose de bien lourd dans mon estomac, là sur le cœur, comme si j'avais une pierre à la place. Ça me démange.. ça me gêne. Meunière! faites-moi donc des compresses. Personne ne s'occupe de moi ici, comme si je n'étais pas un oncle à succession!

— N'aurait-il pas les côtes enfoncées? dit Lémor. C'est peut-être là ce qui oppresse le cœur?

— Je n'y connais goutte, ni personne ici, dit le meunier; mais on peut bien envoyer chercher le médecin qui est sans doute encore à Blanchemont.

— Et qui est-ce qui la paiera, la visite du médecin? dit le mendiant, qui était aussi avare que vaniteux de sa prétendue richesse.

— Ce sera moi, répondit Grand-Louis, à

moins qu'il ne veuille agir par humanité. Il ne sera pas dit qu'un pauvre diable crèvera chez moi faute de tous les secours qu'on donnerait à un riche. Jeannie, monte sur Sophie, et va-t'en bien vite chercher M. Lavergne.

— Monte sur Sophie? dit Cadoche en ricanant. Tu dis cela par habitude, mon neveu! Tu oublies qu'on t'a volé Sophie.

— On a volé Sophie? dit la meunière en se retournant.

— Il déraisonne, répondit le meunier. Mère, n'y faites pas attention. Dites donc, père Cadoche, ajouta-t-il en baissant la voix et en s'adressant au mendiant; vous savez donc ça? Est-ce que vous pourriez me donner des nouvelles de ma bête et de mon voleur?

— Qui peut savoir pareille chose! répliqua Cadoche d'un air confit. Qui est-ce qui découvre les voleurs? ce n'est pas les gendarmes, ils sont trop bêtes! Qui est-ce qui a jamais pu dire

quelles gens ont fait brûler les jambes, et enlevé le pot de fer du père Bricolin ?

— Ah ça! dites donc, mon oncle, reprit le meunier; vous nous parlez toujours de ces jambes-là ; ça vous occupe donc beaucoup ? Depuis quelque temps, toutes les fois que je vous rencontre vous y revenez! et ce soir il y a un pot de fer de plus dans votre histoire. Vous ne m'aviez jamais parlez de ça ?

—Ne le fais donc pas causer! dit la meunière; tu lui redoubleras sa fièvre.

Le mendiant avait la fièvre en effet. Toutes les fois que ses hôtes tournaient la tête, il avalait furtivement une lampée d'eau-de-vie, et il replaçait adroitement la bouteille sous son traversin du côté de la ruelle. A chaque instant, il paraissait plus fort, et c'était merveille de voir comment ce corps de fer supportait à un âge si avancé les suites d'un accident qui eût brisé tout autre.

— Le pot-de-fer! dit-il en regardant fixement Grand-Louis avec des yeux étranges qui lui causèrent une sorte d'effroi inexplicable. Le pot-de fer! c'est le plus beau de l'histoire, et je m'en vais vous le raconter.

— Racontez, racontez, père Cadoche, ça m'intéresse! dit le notaire qui l'examinait avec attention.

III

LE TESTAMENT.

— Il y avait, reprit le mendiant, un pot de fer, un vieux pot de fer bien laid, qui n'avait l'air de rien du tout; mais il ne faut pas juger sur la mine..... Dans ce pot bien scellé, et lourd!... oh! qu'il était lourd!... il y avait cinquante mille francs, appartenant au vieux seigneur de Blanchemont, dont la petite-fille est maintenant à la ferme de Bricolin. Et, de plus,

le vieux père Bricolin, qui était un jeune homme dans ce temps-là, il y a de ça quarante ans... juste! avait fourré dans ce pot 50 mille francs à lui, provenant d'une bonne affaire qu'il avait faite sur les laines. C'était le temps! à cause de la fourniture des armées. Le dépôt du seigneur, et les profits du fermier, tout ça était en beaux et bons louis d'or de 24 fr., à l'effigie du bon roi Louis XVI, de ceux que nous appelons des *yeux de crapaud*, à cause de l'écusson qui est rond. J'ai toujours aimé cette monnaie-là, moi! On dit que ça perd au change, moi je dis que ça gagne; 25 francs 11 sous valent toujours mieux qu'un méchant napoléon de 20 francs. Tout ça était pêle-mêle. Seulement comme le fermier aimait ses louis pour eux-mêmes (c'est comme ça, enfants, qu'on doit aimer son argent), il avait marqué tous les siens d'une croix pour les distinguer de ceux de son seigneur, quand il faudrait les lui rendre. Il fit cela à

l'exemple de son maître, qui avait marqué les siens d'une simple barre, pour s'amuser, à ce qu'on dit, et voir si on ne les lui changerait pas. La marque y était... elle y est encore... Il n'en manque pas un; au contraire, il y en a d'autres avec!...

— Que diable nous chante-t-il là? dit le meunier en regardant le notaire.

— Paix! répondit celui-ci. Laissez-le dire, il me semble que je commence à comprendre. Si bien que... dit-il au mendiant...

— Si bien que, reprit Cadoche, il avait mis le pot de fer dans un trou de la muraille au château de Beaufort, et il avait fait maçonner par-dessus. Quand les chauffeurs se furent mis après lui... Il ne faut pas croire que ces gens-là fussent tous de la canaille! Il y avait des pauvres, mais il y avait aussi des riches; je les connais très bien, pardié! Il y en a qui vivent encore

et qu'on salue bien bas. Il y avait parmi nous...

— Parmi vous? s'écria le meunier.

— Taisez-vous donc! dit le notaire en lui pressant le bras avec force.

— Je veux dire qu'il y avait parmi eux, reprit le mendiant, un avoué, un maire, un curé, un meunier... Il y avait peut-être aussi un notaire... Eh! eh! monsieur Tailland, je ne dis pas ça pour vous, vous étiez à peine de ce monde; ni pour toi, mon neveu, tu aurais été trop simple pour faire un coup pareil...

— Enfin, les chauffeurs prirent l'argent? dit le notaire.

— Ils ne le prirent pas, voilà ce qu'il y a eu de plus drôle. Ils faisaient griller et rissoler les pattes de ce pauvre dindon de Bricolin, c'était affreux, c'était superbe à voir!

— Mais vous l'avez donc vu? dit le meunier qui ne pouvait se contenir.

— Oh non ! reprit Cadoche, je ne l'ai pas vu ; mais un de mes amis, c'est-à-dire, un homme qui s'y trouvait m'a raconté tout ça.

— A la bonne heure, dit le meunier tranquillisé.

— Prenez-donc votre tasse de thé, père Cadoche, dit la meunière, et ne bavardez pas tant, ça vous fera du mal.

— Allez au diable, meunière, avec votre eau chaude ! répondit le mendiant en repoussant la tasse, j'ai horreur de ces rinçures là. Laissez-moi donc raconter mon histoire ; il y a assez longtemps que je l'ai sur le cœur, je veux la dire une fois tout entière avant de mourir, et on m'interrompt toujours !

— C'est vrai, dit le notaire, ce matin vous vouliez la dire sous la ramée, et tout le monde a tourné le dos en disant : ah ! voilà l'histoire des chauffeurs du père Cadoche qui commence, allons-nous-en ! Mais moi, ça m'amusait et j'au-

rais volontiers entendu le reste. Continuez-donc.

—Figurez-vous, dit Cadoche, que cet homme dont je vous parle et qui se trouvait là... un peu malgré lui... c'était un pauvre paysan, on l'avait entraîné; et puis quand la peur le prit, et qu'il fit mine de reculer, on le menaça de lui faire sauter la cervelle, s'il ne remontait sur le cheval qu'on lui avait amené et qui était ferré à rebours comme ceux des autres, afin qu'en se retirant, on laissât par terre une trace qui dérouterait les poursuites... Et quand mon homme fut là, et qu'il vit qu'il fallait faire comme les autres, il se mit à fouiller et à fureter partout pour trouver l'argent. Il aimait mieux ça que d'aider à faire rôtir ce pauvre Bricolin, car ce n'était pas un méchant homme que le camarade dont je vous parle. Vrai! cette besogne-là ne lui plaisait pas et lui faisait horreur à voir... c'était vilain... ce patient qui hurlait à déchirer les oreilles, cette

femme évanouie, ces maudites jambes qui se débattaient dans le feu, et que je crois toujours voir... Il n'y a pas eu une nuit depuis, que je n'en aie rêvé ! Bricolin était dans ce temps-là un homme très fort, il se raidissait si bien qu'une barre de fer qui était au milieu du feu fut tordue par ses pieds... Ah ! je ne m'en suis pas mêlé, j'en jure devant Dieu !... Quand ils m'ont forcé à lui tenir une serviette sur la bouche, la sueur me coulait du front, froide comme du verglas...

— A vous ? dit le meunier stupéfait.

—A l'homme qui m'a raconté tout ça. Alors, notre homme prit un bon moment pour s'esquiver, et il se mit à chercher, chercher, du haut en bas dans la maison, à frapper avec une pioche contre tous les murs pour voir si ça sonnait le creux, et démolissant à droite et à gauche comme les autres. Mais ne voilà-t-il pas qu'il se glisse dans une petite étable à porcs, sauf

votre respect... et qu'il s'y trouve tout seul! C'est depuis ce temps-là que j'ai toujours aimé les cochons, et que j'en ai élevé un tous les ans... Il frappe, il écoute... ça sonne encore le creux. Il regarde autour de lui. J'étais tout seul! Il travaille son mur, il fouille, et il trouve... devinez quoi? le pot de fer!... Nous savions bien que c'était la tirelire au père Bricolin! Le serrurier qui l'avait scellé avait bavardé dans les temps; j'eus bien vite reconnu que c'était là le pot aux roses! Et c'était si lourd! C'est égal! mon homme trouva la force d'un bœuf dans ses bras et dans son cœur. Il se sauva bel et bien avec son pot de fer et quitta le pays par pointe sans dire bonsoir aux autres. On ne l'a jamais revu depuis dans ce pays-là. C'est qu'il jouait gros jeu, dà! les chauffeurs l'auraient assommé sans façon s'ils l'avaient découvert. Il marcha jour et nuit sans s'arrêter, sans boire ni manger jusqu'à ce qu'il fût dans

un grand bois où il enterra son pot, et il dormit là je ne sais combien d'heures. J'étais si fatigué de porter une pareille charge ! Quand la faim me prit, j'étais bien embarrassé. Je n'avais pas un sou vaillant, et je savais que dans mes 100,000 francs il n'y avait pas un louis qui ne fùt marqué ! J'y avais regardé, je n'avais pas pu m'en tenir ! je voyais bien que cette maudite marque ferait reconnaître l'argent désigné déjà à la police. L'effacer en grattant eût été pire. Et puis un pauvre diable comme celui dont je parle, qui aurait été changer un louis d'or pour avoir un morceau de pain chez un boulanger, ça aurait éveillé les soupçons. Il n'avait qu'un parti à prendre, il se fit mendiant. La police ne se faisait pas si bien dans ce temps-là qu'aujourd'hui, à preuve que sans quitter le pays aucun chauffeur ne fut puni. Le métier de mendiant est bon quand on sait le faire... J'y ai ramassé quelque chose sans jamais me priver de rien.

Mon homme ne fit pas la bêtise d'appeler un serrurier pour fermer son pot de fer; il l'enterra tout au beau milieu d'une méchante cabane de paille et de terre qui lui sert de maison et qu'il s'est bâtie lui-même au fond des bois. Depuis quarante ans, personne ne l'a tourmenté, parce que son sort n'a fait envie à personne, et il a eu le plaisir d'être plus riche et plus fier que tous ceux qui le méprisaient.

— Et à quoi lui a servi son or? dit Henri.

— Il le regarde une fois par semaine, quand il retourne à sa cabane où il serre l'argent qu'il a recueilli de ses aumônes. Il ne garde sur lui que ce qu'il veut dépenser en tabac et en brandevin. Il fait dire de temps en temps une messe pour s'acquitter envers le bon Dieu, du service qu'il en a reçu, et avec beaucoup d'ordre et de sagesse il se tire d'affaire. Il n'est pas si fou que de sortir une seule pièce de son trésor. Ça ne donnerait plus de soupçons maintenant que

l'histoire est oubliée et les poursuites abandonnées, mais ça ferait penser qu'il est riche et on ne lui ferait plus la charité. Voilà, mes enfants, l'histoire du pot de fer. Comment la trouvez-vous?

— Superbe! dit le notaire, et fort bonne à savoir!

Un profond silence succéda à ce récit. Les assistants se regardaient, partagés entre la surprise, l'effroi, le mépris et une sorte d'envie de rire bizarre mêlée à toutes ces émotions. Cadoche épuisé par son babil, s'était renversé sur l'oreiller; sa face pâle prenait des teintes verdâtres, sa barbe longue, raide, et encore assez noire pour assombrir son visage terreux, achevait de le rendre effrayant. Ses yeux creux qui, tout-à-l'heure, lançaient des flammes pendant que l'ivresse et le délire déliaient sa langue, semblaient rentrer dans leurs orbites et prendre l'éclat vitreux de la mort. Sa figure accentuée,

son grand nez mince et aquilin, ses lèvres rentrantes, tous ses traits qui avaient pu être agréables dans sa jeunesse, n'annonçaient pas un naturel féroce, mais un mélange bizarre d'avarice, de ruse, de méfiance, de sensualité, et même de bonhomie.

— Ah ça! dit enfin le meunier, est-ce un rêve qu'il vient de faire, ou une confession que nous venons d'entendre? Est-ce le médecin ou le curé qu'il faut appeler?

— C'est la miséricorde de Dieu! dit Lémor, qui observait plus attentivement que tous les autres l'altération de la face du mendiant et la gêne de sa respiration. Ou je me trompe fort, ou cet homme a peu d'instants à vivre.

— J'ai peu d'instants à vivre? dit le mendiant en faisant un effort pour se relever. Qu'est-ce qui a dit ça? Est-ce le médecin? Je ne crois pas aux médecins. Qu'ils aillent tous au diable!

Il se pencha vers la ruelle, et acheva sa bou-

teille d'eau-de-vie : puis se retournant, il fut pris d'une atroce douleur et laissa échapper un cri.

— J'ai le cœur enfoncé, dit-il, luttant avec énergie contre son mal. Il pourrait bien se faire que je n'en revinsse pas. Et si j'allais ne plus pouvoir retourner à ma maison ? qu'est-ce que tout ça deviendrait? Et mon pauvre cochon, qu'est-ce qui en prendrait soin ? Il est habitué à se nourrir du pain qu'on me donne et que je lui porte toutes les semaines. Il y a bien par là une petite voisine qui le mène aux champs. La coquette ! elle me fait les yeux doux, elle espère hériter de moi. Mais il n'en sera rien : voilà mon héritier !

Et Cadoche étendit la main vers Grand-Louis d'un air solennel.

— Il a toujours été meilleur pour moi que tous les autres. C'est le seul qui m'ait traité comme je le mérite ; qui m'ait fait coucher dans

un lit, qui m'ait donné du vin, du tabac, du brandevin et de la viande, au lieu de leurs croutons de pain auxquels je n'ai jamais touché! J'ai toujours pratiqué une vertu, moi : la reconnaissance! j'ai toujours aimé le grand Louis et le bon Dieu, parce qu'ils m'ont fait du bien. Or donc, je veux faire mon testament en sa faveur, comme je le lui ai toujours promis ; meunière, croyez-vous que je sois assez malade pour qu'il soit temps de tester?

— Non, non! mon pauvre homme! dit la meunière, qui, dans sa candeur angélique, avait pris le récit du mendiant pour une sorte de rêve. Ne testez pas; on dit que ça porte malheur et que ça fait mourir.

— Au contraire, dit M. Tailland; ça fait du bien; ça soulage. Ça ferait revenir un mort.

— En ce cas, notaire, dit le mendiant, je veux essayer de ce remède-là. J'aime ce que je possède, et j'ai besoin de savoir que ça passera

en bonnes mains, et non pas dans celles des petites drôlesses qui me font la cour, et qui n'auront de moi que le bouquet et le ruban de mon chapeau pour se faire belles le dimanche. Notaire, prenez votre plume et griffonnez-moi ça en bons termes et sans rien omettre.

« Je donne et lègue à mon ami Grand-Louis d'Angibault, tout ce que je possède, ma maison située à Jeu-les-bois, mon petit carré de pommes-de-terre, mon cochon, mon cheval!...

— Vous avez un cheval? dit le meunier. Depuis quand donc?

— Depuis hier soir. C'est un cheval que j'ai trouvé en me promenant.

— Ne serait-ce pas le mien, par hasard?

— Tu l'as dit. C'est ta vieille Sophie, qui ne vaut pas les fers qu'elle use.

— Excusez mon oncle! dit le meunier moitié content, moitié fâché. Je tiens à Sophie; elle vaut mieux que... bien des gens! Diable, vous

n'êtes pas gêné de m'avoir volé Sophie! Et moi qui vous aurais confié la clé de mon moulin! Voyez-vous ce vieux hypocrite?

— Taisez-vous, mon neveu, vous parlez sottement, reprit Cadoche avec gravité : il ferait beau voir qu'un oncle n'eût pas le droit de se servir de la jument de son neveu! Ce qui est à vous est à moi, puisque, par mes intentions et mon testament, ce qui est à moi est à vous.

— A la bonne heure! répondit le meunier; *léguez-moi* Sophie, léguez, léguez, mon oncle, j'accepte ça. Il est tout de même heureux que vous n'ayez pas eu le temps de la vendre.... Vieux coquin, va! murmura-t-il entre ses dents.

— Qu'est-ce que tu dis? répliqua le mendiant.

— Rien, mon oncle, dit le meunier, qui s'aperçut que le vieillard avait une sorte de râle

convulsif. Je dis que vous avez bien fait : si c'était votre plaisir de demander l'aumône à cheval !

— Avez-vous fini, notaire ? reprit Cadoche d'une voix éteinte. Vous écrivez bien lentement! Je me sens assoupi. Dépêchez-vous donc, paresseux de tabellion !

— C'est fait, dit le notaire. Savez-vous signer ?

— Mieux que vous ! répondit Cadoche. Mais je n'y vois pas. Il me faudrait mes lunettes et une prise de tabac.

— Voilà dit la meunière.

— C'est bien, reprit-il après avoir savouré sa prise de tabac avec délices. Ça me remet. Allons, je ne suis pas mort, quoique je souffre comme un possédé.

Il jeta les yeux sur le testament et dit : « Ah ! vous n'avez pas oubliez le pot de fer et *son contenu?*

— Non, certes ! répondit, M. Tailland.

— Vous avez bien fait, répondit Cadoche d'un air profondément ironique, quoique tout ce que je vous ai dit là-dessus soit un conte pour me moquer de vous !

— J'en étais bien sûr, dit le meunier d'un air joyeux; si vous aviez eu cet argent-là, vous l'auriez rendu à qui de droit. Vous avez toujours été un honnête homme, mon oncle... quoique vous m'ayez volé ma jument; mais c'était une de vos facéties : vous me l'auriez ramenée ! Allons, ne signez pas cette bêtise-là ; je n'ai pas besoin de vos nippes, et ça peut faire plaisir à quelque pauvre : vous avez peut-être, d'ailleurs, quelque parent à qui je ne veux pas faire tort de vos derniers sous.

— Je n'ai pas de parents, je les ai tous enterrés, Dieu merci ! répondit le mendiant; et quant aux pauvres... je les méprise ! Donne-moi la plume ou je te maudis !...

— Allons, allons, amusez-vous! dit le meunier en lui passant la plume.

Le mendiant signa ; puis repoussant le papier de devant ses yeux avec un mouvement d'horreur.

—Otez-moi ça, ôtez-moi ça ! dit-il, il me semble que ça me fait mourir !

— Faut-il le déchirer? dit Grand-Louis, tout prêt à le faire.

—Non pas, non pas, reprit le mendiant avec un dernier effort de volonté. Mets ça dans ta poche, mon garcon, tu n'en seras peut-être pas fâché! Ah ça ! où est-il le médecin? j'ai besoin de lui pour m'achever plus vite, si je dois souffrir longtemps comme ça !

— Il va venir, dit la meunière, et M. le curé avec lui; car je les ai fait demander tous deux.

— Le curé ? dit Cadoche ; pourquoi faire?

— Pour vous dire un mot de consolation, mon vieux. Vous avez toujours eu de la reli-

gion, et votre âme est aussi précieuse que celle d'un autre. Je suis bien sûre que M. le curé ne refusera pas de se déranger pour vous porter les sacrements.

— J'en suis donc là ? reprit le moribond avec un profond soupir. En ce cas, pas de bêtise ! et que le curé aille à tous les cinq cents diables, quoiqu'il soit un bon homme après tout, passablement ivrogne ; mais je ne crois pas aux curés. J'aime le bon Dieu, et non le prêtre. Le bon Dieu m'a donné l'argent, le prêtre me l'aurait fait rendre. Laissez-moi mourir en paix !... Mon neveu, tu me promets de faire périr ce patachon de malheur sous le bâton ?

— Non ! mais de le bien rosser.

— Assez causé, dit le mendiant en étendant sa main livide ; j'aurais voulu mourir en causant, mais je ne peux plus... Ah ! je ne suis pas si malade qu'on croit, je vais dormir, et peut-

être que tu n'hériteras pas de sitôt, mon neveu !

Le mendiant se laissa retomber, et au bout d'un instant, il se fit dans sa poitrine comme un bouillonnement sonore. Il redevint rouge, puis blême, gémit pendant quelques minutes, ouvrit les yeux d'un air effrayé comme si la mort lui eût apparu sous une forme sensible, et tout à coup, souriant à demi comme s'il eût repris l'espoir de vivre, il rendit l'esprit.

La mort même du pire des hommes a toujours en soi quelque chose de mystérieux et de solennel qui frappe de respect et de silence les âmes religieuses. Il y eut un moment de consternation et même de tristesse au moulin, lorsque le mendiant Cadoche eut expiré. Malgré ses vices et ses ridicules, malgré même cette confession étrange qu'on venait d'entendre et à laquelle le notaire seul croyait fermement, la meunière et son fils avaient une sorte d'amitié

pour ce vieillard, à cause du bien qu'ils s'étaient habitués à lui faire; car s'il est vrai de dire qu'on déteste les gens en raison des torts qu'on a eus envers eux, la maxime inverse doit être acceptée.

La meunière se mit à genoux auprès du lit et pria. Lémor et le meunier prièrent aussi dans leur cœur le dispensateur de toute réparation et de toute miséricorde de ne pas abandonner l'âme immortelle et divine, qui avait passé sur la terre sous la forme abjecte de ce misérable.

Le notaire seul retourna tranquillement avaler sa tasse de thé, après avoir dit avec sang-froid : « *Ite, missa est, Dominus vobiscum.* »

Grand-Louis, dit-il ensuite en appelant dehors, il faut t'en aller tout de suite à Jeu-les-Bois, avant que la nouvelle de ce décès n'y arrive. Quelque gueux de son espèce pourrait aller bouleverser sa cahutte et dénicher l'œuf.

— Quel œuf? dit le meunier. Son cochon, sa souquenille de rechange?

— Non, mais le pot de fer.

— Rêverie, monsieur Tailland!

— Va toujours voir. Et d'ailleurs ta jument?

— Ah! ma vieille servante! j'oubliais, vous avez raison. Elle vaut bien le voyage, à cause de son bon cœur et de notre ancienne amitié. Nous sommes presque du même âge, elle et moi. J'y vas; pourvu qu'il ne se soit pas encore moqué de moi là-dessus! C'était un vieux railleur!

— Va toujours, te dis-je; pas de paresse! Je crois à ce pot de fer; j'y crois *dur comme fer!* comme on dit chez nous.

— Mais dites donc, monsieur Tailland, est-ce que ça a quelque valeur, ce chiffon de papier que vous avez barbouillé en vous amusant?

— C'est en bonne forme, je t'en réponds, et

cela te rend peut-être propriétaire de cent mille francs.

— Moi? Mais vous oubliez que si l'histoire est vraie, il y en a une moitié à madame de Blanchemont, et l'autre aux Bricolin?

— C'est une raison de plus pour courir. Tu as accepté cela dans ton cœur à charge de restitution. Va donc le chercher. Quand tu auras rendu ce service là à M. Bricolin, c'est bien le diable s'il ne te donne pas sa fille.

— Sa fille ! Est-ce que je songe à sa fille ? Est-ce que sa fille peut songer à moi ? dit le meunier en rougissant.

—Bon, bon! la discrétion est une vertu, mais je vous ai vu danser ensemble tantôt, et je comprends bien pourquoi le père vous a séparés si brusquement.

— Monsieur Tailland, ôtez-vous tout cela de l'esprit. Je pars, s'il y a un *magot* pour tout de

bon, qu'en ferai-je ? Ne faudra-t-il pas quelque déclaration à la justice ?

— A quoi bon ? Les formalités de la justice ont été inventées pour ceux qui n'ont pas de justice dans le cœur. A quoi servirait de déshonorer la mémoire de ce vieux drôle qui a réussi pendant quatre-vingts ans à passer pour un honnête homme ? Tu n'as pas besoin non plus qu'on sache que tu n'es pas un voleur ; on le sait de reste. Tu rendras l'argent, et tout sera dit.

— Mais si ce vieux a des parents ?

— Il n'en a pas, et quand il en aurait, veux-tu les faire hériter de ce qui ne leur appartient pas ?

— C'est vrai, je suis tout abruti de ce qui vient de se passer. Je vas monter à cheval.

— Ça ne sera pas commode de rapporter ce fameux pot de fer qui est si lourd, si lourd ! Les chemins sont-ils praticables par là-bas ?

— Certainement. D'ici l'on va à Transault,

et puis au Lys-Saint-George, et puis à Jeu. C'est tout chemin vicinal, fraîchement réparé.

— En ce cas, prends ma voiture, Grand-Louis, et dépêche-toi.

— Eh bien, et vous?

— Je coucherai ici en t'attendant.

— Vous êtes un brave homme, le diable m'emporte! Et si les lits sont mauvais, vous qui êtes un peu délicat?

— Tant pis! une nuit est bientôt passée. D'ailleurs, nous ne pouvons pas laisser ta mère en tête-à-tête avec ce mort, c'est trop triste. Car il faut que tu emmènes ton garçon de moulin. Quand on a de l'argent à porter, on n'est pas trop de deux. Tu trouveras des pistolets chargés dans les poches de mon cabriolet. Je ne voyage jamais sans ça, moi qui ai souvent des valeurs à transporter. Allons, en route! Dis à ta mère de me faire encore du thé. Nous causerons le plus tard possible, car ce mort m'ennuie.

Cinq minutes après, Lémor et le meunier étaient, par une nuit noire, en route pour Jeu-les-Bois. Nous leur donnerons le temps d'y arriver, et nous reviendrons voir ce qui se passe à la ferme pendant qu'ils voyagent.

IV

DÉSASTRE.

La grand'mère Bricolin s'impatientait fort de ne pas voir arriver le meunier. Elle était loin de penser que son émissaire ne devait jamais revenir toucher le salaire qu'elle lui avait promis, et le lecteur comprendra facilement qu'au moment d'expirer, le mendiant eut oublié de transmettre le message dont on l'avait chargé. A la fin, fatiguée et découragée d'attendre, la

mère Bricolin alla retrouver son vieil époux, après s'être assurée que la folle errait encore dans la garenne, absorbée comme à l'ordinaire dans ses méditations et ne faisant plus retentir d'aucune plainte sinistre les tranquilles échos de la vallée. Il était environ minuit. Quelques voix mal assurées détonnaient encore au sortir des cabarets, et les chiens de la ferme, comme s'ils eussent reconnu des voix amies, ne daignaient pas aboyer.

M. Bricolin, poussé par sa femme qui voulait que le sous-seing privé passé avec Marcelle reçut exécution à l'instant même, avait, non sans souffrance et sans terreur, remis à la *dame venderesse* le portefeuille qui contenait 250,000 francs. Marcelle reçut avec peu d'émotion ce vénérable portefeuille. Il était si malpropre qu'elle le prit du bout de ses doigts; lasse de s'occuper d'une affaire où la cupidité d'autrui l'avait frappée de dégoût, elle le jeta dans un coin

du secrétaire de Rose. Elle avait accepté ce paiement si prompt par la même raison qui avait décidé l'acquéreur à le faire, afin de l'engager et d'assurer le sort de la jeune fille en empêchant qu'on ne vînt à se rétracter.

Elle recommanda à Fanchon, à quelque heure que Grand-Louis se présenterait, de l'introduire dans la cuisine et de venir l'appeler elle-même. Puis elle se jeta tout habillée sur son lit pour se reposer sans dormir, car Rose était toujours très animée, et ne pouvait se lasser de la bénir et de lui parler de son bonheur. Cependant, le meunier n'arrivant pas, et les émotions de la journée ayant épuisé les forces de tous, vers deux heures du matin toute la ferme dormait profondément. Il faut pourtant excepter une personne de la famille, c'était la folle, dont le cerveau était arrivé à un paroxisme de fièvre intolérable.

M. et Madame Bricolin avaient longtemps

causé dans la cuisine. Le fermier n'ayant plus rien à craindre, et se sentant glacé par toute l'eau qu'il avait bue, avait repris son pichet qu'il remplissait d'heure en heure en inclinant d'une main mal affermie une énorme cruche placée à côté, et remplie d'un vin écumeux d'une couleur violâtre. C'était sa mère-goutte, le plus capiteux de sa récolte, boisson détestable mais que le Berrichon préfère à tous les vins du monde.

Plusieurs fois, sa femme, voyant que la douceur d'être propriétaire de Blanchemont et les riants projets de son opulence ne pouvaient plus raviver son œil éteint ni dégourdir sa mâchoire, l'avait invité à se mettre au lit. Il avait toujours répondu : « Tout à l'heure, j'y vas, j'y suis. » mais sans quitter sa chaise. Enfin, après avoir été s'assurer que Rose était endormie ainsi que Marcelle, Madame Bricolin n'en pouvant plus, alla se coucher et s'endormit en appelant vaine-

ment son mari qui n'avait pas la force de bouger et qui ne l'entendait plus. Complètement ivre et anéanti comme un homme qui a fait l'effort de se dégriser soudainement, mais qui s'en est bien dédommagé après, le fermier, la main sur son pichet et la tête inclinée sur la table, berçait de ses ronflements énergiques le sommeil accablé de sa femme, couchée, la porte ouverte, dans la pièce voisine.

Une heure s'était à peine écoulée lorsque M. Bricolin se sentit suffoqué et prêt à tomber en défaillance. Il eut beaucoup de peine à se lever. Il lui semblait que l'air manquait à ses poumons, que ses yeux cuisants ne pouvaient plus rien discerner, et qu'il était frappé d'apoplexie. La peur de la mort lui rendit la force de se traîner à tâtons jusqu'à la porte, qui donnait sur la cour : la chandelle avait fini de se consumer dans son cercle de fer blanc.

Ayant réussi à ouvrir, et à descendre sans

tomber, les degrés qui formaient une sorte de perron grossier au château neuf, le fermier promena autour de lui un regard hébété, sans rien comprendre à ce qu'il voyait. Une clarté extraordinaire qui remplissait la cour le força à mettre la main devant son visage ; car le passage des ténèbres à cette lueur ardente lui causait de nouveaux vertiges. Enfin, l'air dissipant un peu les fumées du vin, l'espèce d'asphyxie qu'il avait éprouvée fit place à un frisson convulsif, d'abord machinal et tout physique, mais bientôt produit par une terreur inexprimable. Deux grandes gerbes de feu, se faisant jour à travers des nuages de fumée, sortaient du toit de la grange.

Bricolin crut faire un mauvais rêve ; il se frotta les yeux, il se secoua tout le corps ; toujours ces jets de flamme montaient vers le ciel et prenaient, avec une effroyable rapidité, un développement immense. Il voulut crier *Au*

feu! sa langue était paralysée et son gosier inerte. Il essaya de retourner vers la maison dont il s'était éloigné de quelques pas, sans savoir où il allait. Il vit sur sa droite des torrents de flammes sortir des étables, sur sa gauche une autre gerbe de feu couronner les tours du vieux château, et devant lui.... devant lui sa propre maison illuminée à l'intérieur d'une clarté fantastique, et la porte qu'il avait laissée ouverte derrière lui, vomissant des tourbillons noirs, comme la bouche d'une forge. Tous les bâtiments de Blanchemont étaient la proie d'un incendie magnifiquement disposé. Le feu avait été mis en plus de douze endroits différents, et ce qu'il y avait de plus sinistre dans le premier acte de cette scène étrange, c'est qu'un silence de mort planait sur tout cela. Bricolin, privé de force et de volonté, contemplait dans une effroyable solitude un désastre dont personne ne s'apercevait encore. Tous les habitants du château neuf

et de la ferme avaient passé du sommeil produit par la fatigue ou l'ivresse, à l'asphixie produite par la fumée. Les craquements de l'incendie commençaient seuls à se faire entendre, et les tuiles à tomber avec un bruit sec sur le pavé. Pas un cri, pas une plainte ne répondait à ces avertissements sinistres. Il semblait que l'incendie n'eût plus à dévorer que des bâtiments déserts ou des cadavres. M. Bricolin se tordit les mains, et resta muet et immobile, comme si, accablé par le cauchemar, il eût fait de vains efforts intérieurs pour se réveiller.

Enfin, un cri perçant s'éleva, un seul cri de femme, et Bricolin, comme délivré du charme qui pesait sur lui, répondit par un hurlement sauvage à cet appel de la voix humaine. Marcelle s'était aperçue la première du danger, elle s'élança dehors, portant son fils dans ses bras. Sans voir Bricolin ni le reste de l'incendie, elle déposa l'enfant sur un tas de foin au milieu de

la cour, et lui disant d'une voix forte. « Reste là ! n'aie pas peur : » elle rentra précipitamment dans la maison, malgré la fumée suffoquante qui la remplissait, et courut au lit de Rose qui était restée comme paralysée, incapable de la suivre.

Alors, avec la force d'un homme, la petite et svelte blonde, exaltée par son courage, prit sa jeune amie dans ses bras, et porta héroïquement auprès de son fils un corps beaucoup plus lourd et plus grand que le sien propre.

A la vue de sa fille, Bricolin qui n'avait d'abord songé qu'à sa récolte et à son bétail, et qui avait couru du côté des granges, se rappela qu'il avait une famille, et, dégrisé pour la seconde fois, encore plus radicalement que la première, il vola au secours de sa mère et de sa femme.

Heureusement le feu n'avait pris partout que par les combles, et le rez-de-chaussée, habité

par les Bricolin, était encore intact, à l'exception du pavillon de Rose qui, étant fort bas et au voisinage d'un amas de fagots secs, brûlait rapidement.

Madame Bricolin, réveillée en sursaut, retrouva tout-à-coup sa force physique et sa présence d'esprit. Aidée de son mari et de Marcelle, elle transporta dehors le vieux Bricolin qui, se croyant au milieu des chauffeurs, criait de toute sa force : « Je n'ai plus rien ! ne me tuez pas ! ne me brûlez pas ! je vous donnerai tout ! »

La petite Fanchon aidait résolument la mère Bricolin, qui bientôt pût aider aux autres. On réussit à réveiller les métayers et leurs valets, dont aucun ne périt... Mais tout cela prit un temps considérable, et, quand on put recevoir les secours du village, quand on put organiser une chaîne, il était trop tard : l'eau semblait ranimer l'intensité du feu en soulevant et en fai-

sant voler au loin des masses enflammées. Les énormes amas de céréales et de fourrages, dont regorgeaient les bâtiments d'exploitation, flambaient avec la rapidité de la pensée. Les charpentes centenaires des vieux bâtiments semblaient ne demander qu'à brûler. Presque tout le gros bétail s'obstina à ne pas sortir et fut étouffé ou brûlé. On ne préserva que le corps du château neuf, dont les tuiles s'effondrèrent et dont la charpente neuve resta découverte, réduite en charbon, et dressant sa carcasse noire sur les murailles encore blanches du logis.

Les pompes arrivèrent, inutile et tardive ressource dans les campagnes, instruments de secours souvent mal dirigés, mal organisés, et dont les tuyaux crèvent au premier effort, faute d'entretien ou de service. Cependant les pompiers et les habitants du bourg réussirent à faire la part du feu et à préserver l'habitation et le mobilier des Bricolin. Mais cette part du feu fut

immense, complète. Tout le pavillon qu'habitaient Rose et Marcelle', tous les bâtiments d'exploitation, tout le bétail, tout le mobilier aratoire y passèrent. On ne s'occupa pas du vieux château dont la toiture brûla, mais dont les fortes murailles nues se défendirent d'elles-mêmes. Une seule des tours, cédant à la chaleur, se lézarda du haut en bas. Le lierre immense qui embrassait les autres les préserva d'une dernière ruine.

Le crépuscule commençait à blanchir lorsque le meunier et Lémor sortirent de la misérable cabane du mendiant. Lémor portait dans ses mains le pot de fer et Grand-Louis traînait par la bride sa chère Sophie qui l'avait salué dès son approche, d'un hennissement amical. J'ai lu *Don Quichotte*, disait-il, et je me trouve maintenant comme Sancho recouvrant son âne. Peu

s'en faut, qu'à son exemple, je n'embrasse ma vieille Sophie et que je ne lui tienne de beaux discours.

— Grand-Louis, dit Lémor, si vous pouvez résister à cette tentation, n'avez-vous pas celle de regarder si ce pot de fer contient de l'or ou des cailloux ?

— J'ai soulevé le couvercle, dit le meunier. Ça brille là-dedans ; mais je suis fort pressé de déguerpir avant le jour, avant que les habitants de ce désert, s'il y en a, n'observent mes mouvements et ne me prennent pour un voleur. Je suis tremblant d'émotion et de plaisir comme un homme qui mène à bien les affaires d'autrui, mais j'ai pourtant aussi le sang-froid d'un homme qui n'hérite pas pour son compte. Filons, filons, monsieur Henri. Avez-vous remis ma pioche dans la voiture ? attendez que je donne un dernier coup-d'œil là-dedans. Le trou est bien bouché, il n'y paraît plus, en route ! nous nous

reposerons dans quelques taillis si nos bêtes refusent le service.

Le cheval du notaire ayant fait trois mortelles lieues de pays au grand trot et souvent au galop dans les chemins montueux et pénibles, se trouva en effet tellement fatigué au retour, que nos voyageurs, arrivés à la hauteur du lys Saint-Georges, se virent obligés de le laisser souffler. Sophie qu'ils avaient attachée derrière le cabriolet et qui n'étant pas habituée à marcher si follement, était couverte de sueur. Le cœur du meunier s'en émut. Il faut de l'humanité avec les bêtes, dit-il, et puis, je ne veux pas que pour sa probité et sa sagacité dans cette affaire, notre bon notaire perde un bon cheval. Quant à Sophie, il n'y a pas de pot de fer qui tienne ; cette vieille servante ne doit pas faire l'office du pot de terre. Voilà un joli pacage bien ombragé, où pas une bête ni un homme ne remuent. Entrons-y. Je suis bien sûr qu'il y a une sacoche

d'avoine dans le coffre du cabriolet; car M. Tailland pense à tout, et n'est pas homme à s'embarquer une seule fois sans biscuit. Nous respirerons là un quart-d'heure, et nous serons tous un peu plus frais pour repartir. Malheureusement, en donnant la clé des champs au cochon de mon oncle (en héritera qui voudra !) j'ai oublié de lui voler quelques-unes de ses croûtes de pain, et je me sens l'estomac si creux que je partagerais volontiers l'avoine de Sophie si je ne craignais de lui faire tort. Il me semble que je ne commence guère bien mon rôle d'héritier de l'avare. Je meurs de faim à côté de mon trésor.

En babillant ainsi suivant son habitude, le meunier débrida les chevaux et leur servit le déjeûner, à celui du notaire dans le sac à l'avoine, à Sophie dans son long bonnet de coton bleu qu'il lui attacha autour du nez très facétieusement.

— C'est singulier comme je me sens le cœur léger à présent, dit-il en se tapissant sous les buissons et en découvrant le pot de fer. Savez-vous, monsieur Lémor, que mon bonheur est là-dedans, si les louis ne sont pas seulement à la surface, et si le fond n'est pas rempli de gros sous ? J'ai peur, c'est trop lourd pour n'être que de l'or. Ah ! ça, aidez-moi à compter tout ça.

Le compte fut bientôt fait. Les pièces d'or en vieille monnaie étaient roulées par sommes de 1,000 fr. dans de sales chiffons de papier. En les ouvrant, Lémor et le meunier virent les marques que le mendiant leur avait indiquées. La fortune du père Bricolin portait une croix sur chaque louis, le dépôt du seigneur de Blanchemont une simple barre. Au fond, il y avait environ 3,000 francs en argent, en pièces de toute espèce, et même une poignée de gros sous, la dernière qu'eut économisée le mendiant.

Ce restant-là, dit le meunier en le rejetant

au fond du pot de fer, c'est la fortune de mon oncle, c'est l'héritage de votre serviteur, c'est le denier de la veuve que ce vieux grimaud ne se faisait pas faute de recueillir, et qui retournera à la veuve et à l'orphelin, je vous en réponds. Qui sait si ce n'est pas aussi le produit du vol? A voir comment mon oncle, que Dieu fasse paix à son âme! m'avait escamoté Sophie, je n'ai pas trop de confiance dans la pureté de son legs. Tiens! ça me fera plaisir de faire l'aumône! moi qui suis si souvent privé de cette douceur là! Je vais prendre un plaisir de prince. Savez-vous qu'avec trois mille francs dans ce pays-ci, on peut sauver et assurer l'existence de trois familles?

— Mais vous ne pensez pas au reste du dépôt, Grand-Louis. Songez donc qu'avec cette grosse somme dont Madame de Blanchemont n'a vraiment pas besoin pour elle-même, vous

allez la mettre à même aussi de faire bien des heureux?

— Oh! je m'en rapporte à elle pour le faire rouler vite sur cette table-là! Mais il y a, à côté, quelque chose qui me flatte! c'est ce petit magot que M. Bricolin va recevoir de ma main avec tant de plaisir. Ça n'aura pas un emploi très chrétien chez lui, mais ça raccommodera beaucoup mes affaires qui étaient bien gâtées hier au soir.

— C'est-à-dire, mon cher Louis, que vous pouvez prétendre maintenant à la main de Rose.

— Oh! ne croyez pas cela! si les cinquante mille francs m'appartenaient, ça pourrait s'arranger à la rigueur. Mais le Bricolin sait mieux compter que vous! Il dira : « Voilà cinq mille pistoles qui sont à moi, et que Grand-Louis me rapporte, il ne fait que son devoir. Ce qui est à moi n'est pas à lui : donc, j'ai cinquante mille

francs de plus dans ma poche, et il reste avec son moulin Gros-Jean comme devant.

— Et il ne sera pas émerveillé et touché d'une probité dont il ne serait sans doute pas capable?

— Emerveillé, oui; touché, non. Mais il se dira : « Ce garçon peut m'être utile. Les honnêtes gens sont très nécessaires à ceux qui ne le sont pas. Et il me pardonnera mes péchés, il me rendra sa pratique à laquelle je tiens beaucoup, puisqu'elle me met à même de voir Rose et de lui parler tous les jours. Vous voyez donc que, sans me faire d'illusions, j'ai sujet d'être content. Hier soir quand je dansais avec Rose, quand elle avait l'air de m'aimer, je me sentais si fier, si heureux! Eh bien! je retrouve mon bonheur d'hier soir, sans m'inquiéter de mon lendemain. C'est beaucoup; brave oncle Cadoche, va! tu ne te doutais pas de ce qu'il y avait pour moi de consolations dans ton pot de

fer ! Tu croyais me faire riche, et tu me rends heureux !

— Mais, mon cher Louis, puisque vous rapportez à Marcelle une somme égale à celle qu'elle voulait sacrifier pour vous, vous pouvez bien, à présent, accepter les concessions qu'elle offrait de faire à M. Bricolin ?

— Moi? Jamais. Ne parlons pas de ça. Ça me blesse. Je ne serai plus banni de la ferme, c'est tout ce qu'il me faut. Voyez comme ce trésor est joli, comme il brille ! comme il y aurait là-dedans des peines soulagées et des inquiétudes apaisées ! c'est pourtant beau, l'argent, monsieur Lémor ! Convenez-en ! là, dans le creux de ma main, il y a la vie de cinq ou six pauvres enfants !...

— Ami, je n'y vois que ce qu'il y a en effet ; les larmes, les cris, les tortures du vieux Bricolin, l'avarice du mendiant, sa vie honteuse et

stupide, consumée tout entière dans la tremblante contemplation de son vol.

— Hein ! vous avez raison, dit le meunier, en rejetant avec effroi la poignée d'or dans le pot de fer. Que de crimes, de lâchetés, de soucis, de mensonges, de peur et de souffrances là-dedans ! Vous avez raison, c'est vilain, l'argent ! Nous mêmes qui sommes là à le regarder et à le compter en cachette, nous voilà comme deux brigands armés de pistolets, et craignant d'être surpris par d'autres bandits, ou appréhendés au collet par les gendarmes. Allons, cache-toi, maudit ! s'écria-t-il en replaçant le couvercle, et nous, partons, ami ! Vive la joie, cela n'est pas à nous.

CINQUIÈME JOURNÉE.

V

RUPTURE.

En approchant du vallon de la Vauvre, nos voyageurs remarquèrent, du côté de Blanchemont, une nappe immense de lourde fumée que le soleil levant commençait à blanchir.

Regardez donc, dit le meunier, comme il y a du brouillard sur la Vauvre, ce matin, surtout du côté où nous avons toujours envie de regarder tous les deux ! Ça me gêne, je ne vois pas

les toits pointus de mon bon vieux petit château qui, de tous les côtés, quand je fais mes courses aux environs, sert de point de mire à mes pensées !

Au bout de dix minutes, la fumée, que les les vapeurs humides du matin affaissaient sous leurs poids, rampa tout à fait au bas du vallon, et Grand-Louis, arrêtant brusquement le cheval du notaire, dit à son compagnon :

— C'est singulier, monsieur Lémor, je ne sais pas si j'ai la berlue ce matin, mais j'ai beau regarder, je ne vois pas le toit rouge du château neuf au bas des tours du vieux château ! Je suis pourtant bien sûr qu'on le voit d'ici ; je m'y suis arrêté plus de cent fois, et je distingue les arbres qui sont autour. Eh mais ! regardez donc ! le vieux château est tout changé ! les tourelles me paraissent applaties. Où diable est le toit ? Le tonnerre m'écrase ! il n'y a plus que les pignons ! Attendez, attendez ! Qu'est-

ce qu'il y a donc de rouge du côté de la ferme? C'est du feu! oui, du feu! et toutes ces choses noires ?.... Monsieur Lémor, je vous le disais bien, quand nous sommes arrivés à Jeu-les-Bois, que le ciel était tout rouge, et qu'il y avait un incendie quelque part. Vous me souteniez que c'étaient des brûlis de bruyères, je savais bien qu'il n'y avait pas de brandes de ce côté-là. Regardez donc! je ne rêve pas! le château, la ferme, tout est brûlé!... Mais Rose! Et Rose!... Ah! mon Dieu! Et madame Marcelle! et mon petit Edouard! et la vieille Bricolin! mon Dieu! mon Dieu!

Et le meunier, fouettant le cheval avec fureur, prit au galop la direction de Blanchemont, sans s'inquiéter cette fois si la vieille Sophie pouvait ou non le suivre.

A mesure qu'ils approchaient, les indices du sinistre ne devenaient que trop certains. Bientôt ils l'apprirent de la bouche des passants, et,

bien qu'on leur assurât que personne n'avait péri, tous deux, pâles et oppressés, hâtaient la course trop lente, à leur gré, du cheval qui les emportait.

Arrivés au bas du terrier, comme ce pauvre animal, haletant et couvert d'écume, ne pouvait plus gravir le chemin qu'au pas, ils l'arrêtèrent devant chez la Piaulette, et sautèrent du cabriolet pour courir plus vite. En ce moment, Marcelle, sortant de la chaumière, parut à leurs yeux. Elle était pâle, mais calme, et ses vêtements ne portaient la trace d'aucune brûlure. Occupée toute la nuit à soigner les personnes, elle ne s'était pas consacrée inutilement à vouloir éteindre le feu. En la voyant, Lémor faillit s'évanouir de joie ; il lui prit la main sans pouvoir lui parler.

— Mon fils est ici et Rose est chez le curé, dit Marcelle. Elle n'a éprouvé aucun accident, elle n'est presque pas malade, elle est heureuse

malgré la consternation de ses parents. Il n'y a dans tout cela que de l'argent perdu. C'est peu de chose au prix du bonheur qui l'attend...

— Quoi donc ? dit le meunier, je ne comprends pas.

— Allez la voir, ami, rien ne s'y oppose, et apprenez d'elle-même ce que je ne veux pas vous dire la première.

Grand-Louis stupéfait, se mit bientôt à courir. Lémor entra dans la chaumière avec Marcelle, et tandis que la Piaulette et son mari s'occupaient des chevaux, il courut vers le lit où dormait Édouard. Le dernier des Blanchemont reposait tranquillement sur le grabat du plus pauvre paysan de ses domaines. Il ne possédait plus même un gîte, et l'hospitalité de l'indigence était la seule chose qu'il put réclamer en cet instant.

— Il n'a donc pas couru de danger ? s'écria

Lémor en baisant ses petites mains, humides d'une douce chaleur.

— Ce petit être est d'une bonne trempe, dit Marcelle, avec un certain orgueil. Il n'a pas été malade, il s'est éveillé dans une fumée étouffante, et il n'a pas eu peur. Il a passé la nuit avec moi à préserver et à consoler les autres, trouvant, malgré sa faiblesse et son ignorance du malheur, des soins, des caresses, et des paroles naïvement angéliques pour moi et pour tous ces êtres sans courage qui tremblaient et criaient autour de nous. Et moi qui craignais pour sa santé la frayeur et l'émotion! Cette frêle nature renferme une âme héroïque. Lémor! c'est un enfant béni que Dieu avait marqué en naissant pour en faire un noble pauvre!

L'enfant s'éveilla aux caresses de Lémor, et, le reconnaissant cette fois à son affection plus qu'à ses traits :

— Ah ! Henri ! lui dit-il, pourquoi donc ne voulais-tu pas me parler quand tu *faisais Antoine?*

Marcelle commençait à expliquer avec stoïcisme à son amant dans quel nouveau désastre cet incendie précipitait le reste de sa fortune, lorsque M. Bricolin, la figure bouleversée, les vêtements en lambeaux et les mains toutes brûlées, entra dans la chaumière.

Au sortir de sa première terreur, le fermier avait travaillé avec une énergie et une audace désespérées à vouloir sauver ses bœufs et ses récoltes. Il avait failli être cent fois victime de son acharnement; il n'avait renoncé à de vaines espérances qu'en se voyant au milieu d'un monceau de cendres. Alors, le découragement, le désespoir et une sorte de fureur s'étaient emparés de sa pauvre tête. Il était devenu comme fou, et il accourait vers Marcelle d'un

air égaré, les idées confuses et la parole embarrassée.

— Ah ! vous voilà enfin, Madame! dit-il d'une voix entrecoupée, je vous cherche dans tout le village, et je ne sais ce que vous devenez. Ecoutez, écoutez, madame Marcelle !.... Ce que j'ai à vous dire est très important.... Vous avez beau être tranquille, tout ce malheur-là retombe sur vous, tout ce dommage-là vous concerne !

— Je le sais, M. Bricolin ! répondit Marcelle avec un peu d'impatience. La vue de cet homme cupide n'était pas consolante pour elle en cet instant.

— Vous le savez? reprit Bricolin avec une sorte de colère, et moi aussi, je le sais ! C'est à vous de rebâtir le domaine et de recomposer le cheptel de Blanchemont.

— Et avec quoi, s'il vous plaît, M. Bricolin?

— Avec votre argent! N'avez-vous pas de l'argent? Ne vous en ai-je pas donné assez?

— Je ne l'ai plus, monsieur Bricolin! le portefeuille a brûlé.

— Vous avez laissé brûler *mon* portefeuille? le portefeuille que je vous avais *confié?* s'écria Bricolin exaspéré et en se frappant le front avec ses poings. Comment avez-vous été assez folle, *assez bête*, pour ne pas sauver le portefeuille, puisque vous avez bien eu le temps de sauver votre fils?

— J'ai sauvé Rose aussi, monsieur Bricolin. C'est moi qui l'ai portée dans mes bras hors de la maison. Pendant ce temps, le portefeuille a brûlé; je ne le regrette pas.

— Ce n'est pas vrai, vous l'avez!

— Je vous jure devant Dieu que non. Le meuble où il était, tous les meubles de cette chambre ont brûlé pendant qu'on sauvait les personnes. Vous le savez bien, je vous l'ai dit,

car vous m'avez interrogée là-dessus; mais vous ne m'avez pas entendue, ou vous ne vous souvenez pas.

— Ah! si, je m'en souviens, dit le fermier consterné, mais j'ai cru que vous me trompiez.

— Et pourquoi vous tromperais-je? Cet argent n'était-il pas à moi?

— A vous? Vous ne niez donc pas que je vous ai acheté hier soir votre terre, que je vous l'ai payée et qu'elle m'appartient?

— Comment la pensée vous vient-elle que je sois capable de le nier?

— Ah! pardon, pardon, Madame! je n'ai pas ma tête! dit le fermier abattu et calmé.

— Je le vois bien, dit Marcelle d'un ton de mépris auquel il ne prit pas garde.

— C'est égal, la réparation des bâtiments et le cheptel sont à votre charge, reprit-il après un silence pendant lequel ses idées se confondirent de nouveau.

— De deux choses l'une, monsieur Bricolin, dit Marcelle en levant les épaules : ou vous n'avez pas acheté le domaine et il m'appartient de réparer le mal, ou je vous l'ai vendu et je n'ai pas à m'en occuper ; choisissez !

— C'est vrai ! dit encore Bricolin tombant dans une nouvelle stupeur. Puis il reprit bien vite : Oh ! je vous l'ai bel et bien acheté, payé, vous ne pouvez pas nier ça ! J'ai votre acte qui porte quittance, je ne l'ai pas laissé brûler, moi ! Ma femme l'a dans sa poche.

— En ce cas, vous êtes tranquille, et moi aussi, car j'ai aussi le double de notre acte dans ma poche.

— Mais vous devez supporter le dommage ! s'écria Bricolin avec une sombre fureur. Je ne vous ai pas acheté une terre sans bâtiment et sans cheptel. Il y a là une perte de 50,000 francs, au moins !

— Je n'en sais rien, mais le désastre a eu lieu après la vente.

— C'est vous qui avez mis le feu !

— C'est très probable ! dit Marcelle avec un froid mépris, et j'y ai jeté le prix de ma terre pour m'amuser !

— Pardon, pardon, je suis malade ! dit le fermier ; perdre tant d'argent dans une nuit !... Mais c'est égal, madame Marcelle, vous me devez une indemnité pour mon malheur. J'ai toujours eu du malheur avec votre famille. Mon père, pour un dépôt que lui avait fait votre grand-père, a été mis à la torture par les chauffeurs, et a perdu cinquante mille francs qui étaient à lui.

— Les suites de ce malheur sont irréparables, puisque votre père y a perdu la santé de l'âme et du corps. Mais ma famille est fort innocente du crime des brigands ; et quant à la

perte de votre argent, elle a été largement compensée par mon grand-père.

— C'est vrai, c'était un digne maître ! Aussi, vous devez faire comme lui, vous devez m'indemniser !

— Vous tenez tant à l'argent, et j'y tiens si peu, monsieur Bricolin, que je vous satisferais si j'étais en mesure de le faire. Mais vous oubliez que j'ai tout perdu, jusqu'à une misérable somme de 2,000 francs que j'avais retirée de la vente de ma voiture, jusqu'à mes vêtements et à mon linge. Mon fils ne peut pas même dire qu'il ne possède au monde en ce moment-ci que les habits qui le couvrent, car je l'ai emporté nu de votre maison, et si cette femme que voici ne l'avait pris chez elle avec une sublime charité pour le couvrir des pauvres habits d'un de ses enfants, je serais forcée de vous demander l'aumône d'une blouse et d'une paire de sabots pour lui. Laissez-moi donc tran-

quille, je vous en supplie, j'ai la force de supporter mon malheur ; mais votre rapacité m'indigne et me fatigue.

— C'est assez, Monsieur, dit Lémor, qui ne pouvait plus se contenir. Sortez, laissez madame en paix.

Bricolin n'entendit pas cette apostrophe. Il s'était laisser tomber sur une chaise, sensible au dénûment absolu de Marcelle, en ce qu'il lui ôtait toute espérance de la rançonner. — Ainsi, s'écria-t-il avec désespoir, en frappant des poings sur la table, j'ai cru faire un bon marché cette nuit, j'ai acheté Blanchemont 250,000 francs, et voilà que ce matin j'ai 50,000 francs de perte en bâtiments et en bestiaux ! Ça fait, dit-il en sanglotant, que le domaine me revient à 300,000 francs comme vous le vouliez ! !

— Il ne me semble pas que ce soit ma faute, ni que j'en profite, dit froidement Marcelle

dont l'indignation tomba en voyant celle de Lémor, et qui le retenait pour le forcer à se modérer.

— C'est donc là tout votre malheur, monsieur Bricolin? dit naïvement la Piaulette émerveillée de tout ce qu'elle entendait. Vraiment, je m'en arrangerais bien ! Cette pauvre dame a tout perdu, vous êtes encore riche, aussi riche qu'hier soir, et vous lui demandez quelque chose? C'est drôle tout de même! Si Blanchemont ne vous revient, avec votre malheur, qu'à 300,000 francs, c'est encore joliment bon marché. J'en sais bien qui en auraient donné davantage.

— Qu'est-ce que vous dites, vous? répondit Bricolin. Taisez-vous, vous n'êtes qu'une sotte et une commère.

— Merci, Monsieur! dit la Piaulette; et, se retournant avec fierté vers Marcelle : C'est égal, Madame, dit-elle; puisque vous avez tout

perdu, vous pouvez bien rester chez moi tant que vous voudrez, et partager mon pain noir. Je ne vous le reprocherai pas et je ne vous renverrai jamais.

— Écoutez, Monsieur! dit Lémor, et rougissez!

— Vous, je ne sais pas qui vous êtes, répondit Bricolin furieux. Personne ne vous connaît ici; vous avez l'air d'un meunier comme j'ai l'air d'un évêque. Mais vous n'irez pas loin, mon garçon! Je vous désignerai aux gendarmes pour qu'on vous demande vos papiers, et si vous n'en avez pas, nous verrons! Le feu a été mis chez moi par malveillance, c'est assez clair, tout le monde l'a constaté, et le procureur du roi est là qui verbalise. Vous êtes bien avec un homme qui m'en veut, suffit!

— Ah! c'en est trop, dit Lémor indigné, vous êtes le dernier des misérables, et si vous ne sortez d'ici, je saurai bien vous y forcer.

— Arrêtez! dit Marcelle en saisissant le bras

de Lémor. Ayez pitié de cet homme, il a perdu la raison! Soyez indulgent pour le malheur, quelque lâche qu'il se montre; suivez mon exemple, Lémor, ma patience est à la hauteur de ma situation.

Bricolin n'écoutait pas. Il tenait sa tête dans ses mains et gémissait comme une mère qui a perdu son enfant.

— Et moi qui n'ai jamais voulu me faire assurer parce que c'était trop cher, criait-il d'un ton lamentable; et mes bœufs, mes pauvres bœufs, qui étaient si beaux et si gras! Un *lot* de moutons qui valait deux mille francs et que je n'ai pas voulu vendre à la foire de Saint-Christophe!!

Marcelle ne put s'empêcher de sourire et sa haute raison contint l'indignation de Lémor.

— C'est égal! dit le fermier en se levant tout à coup, votre meunier n'aura pas ma fille!

— En ce cas vous n'aurez pas ma terre, l'acte est clair et la condition formelle.

— Nous plaiderons !

— A la bonne heure.

—Oh! vous ne pouvez pas plaider, vous! Il faut de l'argent pour ça, et vous n'en avez pas. Et puis il faudrait me restituer le paiement, et comment feriez-vous ? D'ailleurs, votre jolie condition est nulle ; et, quant au meunier, je vais commencer par le faire arrêter et conduire en prison ; car c'est lui, j'en suis sûr, qui a mis le feu chez moi par vengeance de ce que je l'en ai chassé hier. Tout le village me servira de témoin comme quoi il m'a fait des menaces... et le Monsieur que voilà... suffit : à moi, à moi, les gendarmes ! » et il s'élança dehors en proie à un véritable délire.

VI

LA CHAPELLE.

Inquiète pour le meunier et pour Lémor, que l'aveugle vengeance de Bricolin pouvait entraîner dans une affaire sinon grave, du moins désagréable, Marcelle engageait son amant à se cacher, et la Piaulette sortait déjà pour avertir Grand-Louis d'en faire autant, lorsque l'on vit tout le monde, dispersé sur le terrier et occupé à commenter le désastre, se rassembler et se mettre à courir vers la ferme.

— Je suis sûre que c'est déjà fait! s'écria la Piaulette en pleurant. Ils auront déjà mis la main sur ce pauvre Grand-Louis!

Lémor n'écoutant que son courage et son amitié, sortit de la chaumière et s'élança vers le terrier. Marcelle, effrayée, l'y suivit, laissant Edouard à la garde de la fille aînée de son hôtesse.

En entrant dans la cour de la ferme, Marcelle et Lémor virent avec effroi ces masses éparses de noirs décombres, le sol ruisselant d'une eau qui ressemblait à un lac d'encre, et la foule des travailleurs épuisés, mouillés, brûlés, semblables à des spectres, et qui se préparaient à une nouvelle fatigue. Le feu venait de se rallumer à une petite chapelle isolée, située entre la ferme et le vieux château.

Ce nouvel accident semblait incompréhensible, car cette construction était restée intacte jusque là, et si une flammèche fût tombée des-

sus pendant l'incendie, le feu n'eût pas pu couver aussi longtemps dans une provision de pois secs qui y était renfermée. Le feu partait cependant de l'intérieur, comme si une main implacable eût poussé l'audace jusqu'à vouloir, sous les yeux de tous, et en plein jour, détruire jusqu'au dernier bâtiment du domaine.

— Laissez brûler la chapelle, criait M. Bricolin écumant de rage, courez après l'incendiaire! Il doit être par là, il ne peut être loin. C'est Grand-Louis, j'en suis certain! j'ai des preuves! Cherchez dans la garenne! Cernez la garenne!

M. Bricolin ignorait que, pendant qu'il signalait ainsi le meunier à la vindicte publique, celui-ci, oubliant tout et ne sachant plus rien de ce qui se passait au dehors, était au presbytère, à genoux auprès du fauteuil où l'on avait déposé Rose, et qu'il recevait de sa bouche l'aveu de son amour et la révélation des engagements pris

par son père. Dans le désordre général, le curé et même sa servante, s'étant mêlés aux travailleurs officieux, la grand'mère Bricolin était seule restée auprès de Rose, et les jeunes amants, plongés dans la plus pure ivresse, ne se souvenaient plus des événements qui s'agitaient autour d'eux.

Un cercle s'était formé autour de la chapelle, et on dirigeait les pompes, lorsque M. Bricolin, qui s'était avancé jusqu'à la porte ceintrée, recula d'horreur et alla tomber sur un de ses garçons de ferme, qui le soutint à grand'peine. Cette chapelle, qui avait été jadis attenante au vieux château, montrait encore aux yeux des antiquaires d'assez jolis détails de sculpture gothique. Mais la vétusté d'une telle construction devait céder bientôt à l'intensité de la chaleur. La flamme sortait par les fenêtres, et les rosaces délicates commençaient à se détacher avec fracas, lorsque la porte à demi ouverte fut poussée

brusquement de l'intérieur. On vit alors sortir la folle, une petite lanterne dans une main et un brandon de paille enflammé dans l'autre. Elle se retirait lentement après avoir mis la dernière main à son œuvre de destruction; elle marchait d'un air grave, les yeux fixés à terre, ne voyant personne, et tout occupée du plaisir de sa vengeance longtemps méditée et froidement exécutée.

Un gendarme trop consciencieux marcha droit à elle et l'arrêta en la prenant par le bras. La folle s'aperçut alors que la foule l'entourait; elle porta vivement son brandon enflammé à la figure du gendarme qui, surpris de cette défense imprévue, fut forcé de lâcher prise. Alors la Bricoline, retrouvant son agilité impétueuse, et prenant une expression de haine et de fureur, s'élança dans la chapelle comme pour se cacher en proférant des imprécations confuses. On tenta de l'y suivre, personne n'osa. Elle traversa

la flamme avec la prestesse d'une salamandre, et gravit le petit escalier en spirale qui conduisait aux combles. Là, elle se montra à une lucarne et on la vit activer le feu qui montait trop lentement à son gré, et qui bientôt l'environna de toutes parts. On fit vainement jouer les pompes pour arroser le toit. Il avait été récemment réparé et garni en zinc. L'eau coulait dessus et pénétrait fort peu. Le feu couvait donc à l'intérieur, et l'infortunée Bricoline, brûlant lentement, devait subir des tortures atroces. Mais elle ne parut pas les sentir, et on l'entendit chanter un air de danse qu'elle avait aimé dans sa jeunesse, qu'elle avait sans doute dansé souvent avec son amant, et qui lui revint à la mémoire au moment d'expirer. Elle ne fit pas entendre une seule plainte; sourde aux cris et aux supplications de sa mère qui se tordait les bras et qu'on retenait de force pour l'empêcher de courir auprès d'elle, elle chanta longtemps:

puis elle parut à la fenêtre une dernière fois, et, reconnaissant son père :

— Ah ! monsieur Bricolin, lui cria-t-elle, c'est un bien beau jour pour vous que le *jour d'aujourd'hui !*

Ce fut sa dernière parole. Quand on fut maître de l'incendie, on retrouva ses os calcinés sur le pavé de la chapelle.

Cette affreuse mort acheva d'égarer l'esprit de M. Bricolin et de briser le courage de sa femme. Ils ne songèrent plus à arrêter personne, et, pendant toute la journée, Rose, la mère Bricolin et son vieux mari furent complètement oubliés d'eux. Enfermés à la cure, monsieur et madame Bricolin ne voulurent voir personne, et n'en sortirent que lorsqu'ils eurent épuisé ensemble toute l'amertume de leur peine.

CONCLUSION.

Marcelle avait eu la présence d'esprit de prévoir que Rose, malade et brisée par tant d'émotions, n'apprendrait pas sans danger la déplorable fin de sa sœur. Elle avait suggéré au meunier de la mettre bien vite dans le cabriolet du notaire et de l'emmener à son moulin avec la grand'mère et le vieux infirme dont la bonne femme ne voulait pas se séparer. Marcelle ap-

puyée sur le bras de Lémor qui portait Edouard dans ses bras, les suivit de près.

Pendant quelques jours Rose eut tous les soirs d'assez vifs accès de fièvre. Ses amis ne la quittaient pas d'un instant, et, après avoir réussi à lui cacher le spectacle des funérailles du mendiant Cadoche, qui fut porté en terre avec toutes les cérémonies qu'il avait exigées, ils lui laissèrent ignorer la mort de la folle jusqu'à ce qu'elle fût en état de supporter cette nouvelle ; mais pendant bien longtemps encore elle n'en connut pas les affreuses circonstances.

Marcelle consulta M. Tailland sur la valeur de l'acte passé avec Bricolin.

L'avis du notaire ne fût pas favorable. Le mariage étant *d'ordre public*, on n'en pouvait faire une clause de vente. Dans le cas de clauses illicites, la vente subsiste et lesdites clauses sont *réputées non-écrites*. Tels sont les termes de la

loi. M. Bricolin les connaissait avant la signature de l'acte.

Au bout de trois jours, on vit arriver au moulin le fermier pâle, abattu, maigri de moitié, ayant perdu jusqu'à l'envie de boire pour se donner du cœur. Il paraissait incapable de se mettre en colère; cependant, on ignorait dans quelles intentions il venait à Angibault, et Marcelle qui voyait Rose encore bien faible, tremblait qu'il ne vînt la réclamer avec des paroles et des manières outrageantes. Tout le monde était inquiet, et on sortit en masse au-devant de lui, pour l'empêcher d'entrer s'il n'annonçait pas des intentions pacifiques.

Il débuta par intimer froidement à la mère Bricolin l'ordre de lui ramener sa fille au plus vite. Il avait loué une maison dans le bourg de Blanchemont, et il allait commencer les travaux de reconstruction. — Mais de ce que je suis mal logé, dit-il, ce n'est pas une raison pour

que je sois privé de la société de ma fille et pour qu'elle refuse ses soins à sa mère. Ce serait le fait d'un enfant dénaturé. — En parlant ainsi, Bricolin lançait au meunier des regards farouches. On voyait bien qu'il voulait tirer sa fille de chez lui, sans esclandre, sauf à exhaler ensuite sa rancune et à accuser au besoin Grand-Louis de l'avoir enlevée.

— C'est juste, c'est juste, dit la mère Bricolin qui s'était chargée de répondre. Il y a longtemps que Rose demande à retourner auprès de son père et de sa mère ; mais comme elle est encore malade, nous l'en avons empêchée. Je pense qu'aujourd'hui elle sera en état de te suivre, et je suis prête à l'accompagner avec mon vieux, si tu as de quoi nous loger. Laisse seulement à madame Marcelle le temps de préparer la petite au plaisir et à la secousse de te revoir. Moi, j'ai à te parler en particulier, Bricolin, viens dans ma chambre.

La vieille femme le conduisit dans la chambre qu'elle partageait avec la meunière. Marcelle et Rose avaient été installées dans celle du meunier. Lémor et Grand-Louis couchaient au foin avec délices.

— Bricolin, dit la bonne femme, tu vas faire bien de la dépense pour ces bâtiments! où donc prendras-tu l'argent?

— Qu'est-ce que ça vous fait, la mère? vous n'en avez pas à me donner, répondit Bricolin d'un ton brusque. Je suis à court, il est vrai, dans ce moment; mais j'emprunterai. Je ne serai pas embarrassé pour trouver du crédit.

— Oui, mais avec de gros intérêts, comme c'est l'usage, et puis quand il faut rendre ça, on est déjà lancé dans de nouvelles dépenses nécessaires, inévitables. Ça gêne, ça encombre, et on ne sait plus comment en sortir.

— Eh bien! qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse? Puis-je serrer, l'année prochaine, mes

récoltes dans mon sabot, et mettre mon bétail à l'abri sous un balai?

— Qu'est-ce que ça coûtera donc, tout ça?

— Dieu sait!

— A peu près?

— De 45 à 50,000 francs, tout au moins; 15 à 18,000 pour les bâtiments, autant pour le cheptel, et autant que j'ai perdu de ma récolte et de mes profits de l'année!

— Oui, ça fait 50,000 francs environ. C'est bien mon calcul. Eh bien! dis donc, Bricolin, si je te donnais ça, que ferais-tu pour moi?

— Vous? s'écria Bricolin dont les yeux reprirent leur feu accoutumé; avez-vous donc des économies que vous m'aviez cachées, ou est-ce que vous radotez?

— Je ne radote pas. J'ai là 50,000 francs en or que je te donnerai, si tu veux me laisser marier Rose à mon gré.

— Ah! voilà! toujours le meunier! Toutes

les femmes en sont folles de cet ours-là, même les vieilles de quatre-vingts ans.

—C'est bon, c'est bon, plaisante, mais accepte.

—Et où est-il, cet argent?

— Je l'ai donné à garder à Grand-Louis, dit la vieille qui savait son fils capable de le lui arracher, de force, des mains dans un moment d'ivresse, s'il venait à le voir.

—Et pourquoi à Grand-Louis, et non pas à moi ou à ma femme? Vous voulez donc lui en faire une donation si je ne fais pas votre volonté?

— L'argent d'autrui est en sûreté dans ses mains, dit la vieille, car il a eu celui-là à mon insu, et il me l'a rapporté quand je le croyais perdu pour toujours. Il est à mon homme, s'entend, mais puisque vous l'avez fait interdire, et que nous nous étions, sous l'ancienne loi, donné

notre bien à fonds perdu, au dernier vivant, j'en dispose !

— Mais c'est donc un recouvrement ? C'est impossible ! vous vous moquez de moi, et je suis bien bon de vous écouter !

— Écoute, dit la mère Bricolin, c'est une drôle d'histoire.

Et elle raconta à son fils toute l'histoire de Cadoche et de sa succession.

— Et le meunier t'a rapporté cet argent-là, quand il pouvait n'en rien dire ? s'écria le fermier stupéfait. Mais c'est très honnête, ça, c'est c'est très *joli* de sa part ! Il faudra lui faire un cadeau.

— Il n'y a qu'un cadeau à lui faire ; c'est la main de Rose, puisqu'elle lui a déjà fait le cadeau de son cœur.

— Mais je ne donnerai pas de dot ! s'écria Bricolin.

— Ça va sans dire, qui est-ce qui t'en parle ?

— Faites-moi donc voir cet argent-là !

La mère Bricolin conduisit son fils auprès du meunier qui lui montra le pot de fer et *son contenu*.

— Et de cette manière-là, dit le fermier ébloui et comme ressuscité par la vue de tant d'or monnayé, madame de Blanchemont n'est pas absolument dans la misère ?

— Grâce à Dieu !

— Et à toi, Grand-Louis ?

— Grâce à la fantaisie du père Cadoche.

— Et toi, de quoi hérites-tu ?

— De trois mille francs, dont un tiers est destiné à la Piaulette et le reste à établir deux autres familles auprès de moi. Nous travaillerons tous ensemble et nous nous associerons pour les profits.

— C'est bête, ça !

— Non, c'est utile et juste.

— Mais pourquoi ne pas garder ces mille écus pour les présents de noces de..... ta femme ?

— Ça sentirait l'argent volé ; et, quand même ça ne serait que le produit de l'aumône, vous, qui êtes si fier, voudriez-vous que Rose eût sur le corps des robes payées avec tous les gros sous du pays, donnés en charité à un mendiant ?

— On n'aurait pas été obligé de dire d'où ça provenait !.... Ah çà, à quand la noce, Grand-Louis ?

— Demain, si vous voulez.

— Publions les bans demain, et remets-moi l'argent aujourd'hui, j'en ai besoin.

— Non pas ! non pas ! s'écria la vieille fermière. Tu l'auras le jour de la noce. Donnant, donnant, mon garçon !

La vue de l'or avait ranimé M. Bricolin. Il se mit à table, trinqua avec le meunier, em-

brassa sa fille, et remonta sur son bidet, entre deux vins, pour aller mettre ses maçons à l'ouvrage.

— Comme ça, se disait-il en souriant, j'ai toujours Blanchemont pour 250,000 francs, et même pour 200,000 francs, puisque je ne dote pas ma dernière fille !

« Et nous aussi, Lémor, nous allons faire bâtir, dit Marcelle à son amant lorsque Bricolin fut parti. Nous sommes riches ; nous avons de quoi élever une jolie maisonnette rustique, où *notre* enfant aura une bonne éducation ; car tu seras son précepteur, et le meunier lui apprendra son état. Pourquoi ne serait-on pas à la fois un ouvrier laborieux et un homme instruit ?

— Et je compte bien commencer par moi-même, dit Lémor. Je ne suis qu'un ignorant ; je m'instruirai le soir à la veillée. Je suis garçon de moulin, l'état me plaît et je le garde pour la

journée. Quelle belle santé cette vie va faire à notre Édouard !

— Eh bien, madame Marcelle, dit le grand Louis, en prenant la main de Lémor, vous qui me disiez, la première fois que vous êtes venue ici… (il y a huit jours, ni plus ni moins) ! que votre bonheur serait d'avoir une petite maison bien propre, avec du chaume dessus et des pampres verts tout autour, dans le genre de la mienne ; une vie simple et pas trop gênée comme la mienne, un fils occupé et pas trop bête, comme moi…. Et tout cela ici, sur notre rivière de Vauvre qui a l'honneur de vous plaire, et à côté de nous qui sommes de bons voisins !

— Et tout cela en commun, dit Marcelle, car je ne l'entends pas autrement !

— Oh ! c'est impossible ! Votre part, quant à présent est plus grosse que la mienne.

— Vous calculez mal, meunier, dit Lémor,

le tien et le mien entre amis, sont des énormités comme deux et deux font cinq.

— Me voilà donc riche et savant! reprit le meunier, car j'ai le cœur de Rose et vous allez me parler tous les jours! Quand je vous le disais, monsieur Lémor, qu'il se ferait un miracle pour moi et que tout s'arrangerait! Je ne comptais pourtant pas sur l'oncle Cadoche!

— Qu'est-ce que tu as donc à danser comme ça, *alochon?* dit Édouard.

— J'ai, mon enfant, répondit le meunier en l'élevant dans ses bras, qu'en jetant mes filets, j'ai pêché, dans le plus clair de l'eau, un petit ange qui m'a porté bonheur, et, dans le plus trouble, un vieux diable d'oncle que je réussirai peut-être à faire sortir du purgatoire!

FIN.

le tien et le mien entre amis, sont des énormités comme deux et deux font cinq.

— Me voilà donc riche et savant! reprit le meunier, car j'ai le cœur de Rose et vous allez me parler tous les jours! Quand je vous le disais, monsieur Lémor, qu'il se ferait un miracle pour moi et que tout s'arrangerait! Je ne comptais pourtant pas sur l'oncle Cadoche!

— Qu'est-ce que tu as donc à danser comme ça, *alochon?* dit Édouard.

— J'ai, mon enfant, répondit le meunier en l'élevant dans ses bras, qu'en jetant mes filets, j'ai pêché, dans le plus clair de l'eau, un petit ange qui m'a porté bonheur, et, dans le plus trouble, un vieux diable d'oncle que je réussirai peut-être à faire sortir du purgatoire!

FIN.

KOURROGLOU

Épopée persanne.

PRÉFACE.

Avez-vous lu Baruch? Peut-être! Mais vous n'avez pas lu Kourroglou. Lecteur, que lisez-vous donc? Quoi, vous n'avez pas lu Kourroglou! Kourroglou a été traduit du persan (car vous n'êtes pas obligé, ni moi non plus, de savoir le persan), et vous ne vous en doutez pas plus que je ne m'en doutais la semaine dernière? Ah! si j'étais lecteur de mon état,

je ne voudrais pas avouer que je ne connais pas Kourroglou ! En vain vous m'alléguerez que Kourroglou a été traduit du perso-turc en anglais, et que peut-être vous ne savez pas l'anglais : c'est une mauvaise défaite. Vous devriez le savoir, et moi aussi ; mais je ne le sais pas, ni vous non plus, je suppose. Pourtant je le comprends assez pour essayer de vous faire connaître Kourroglou, et je commence, renvoyant ceux de vous qui lisent l'anglais couramment à la traduction première, qui est toujours la meilleure, ayant été faite par un homme versé dans les langues orientales et dans les dialectes tuka-turkman, perso-turc, zendo-persan et autres, que nous connaissons aussi.... de réputation.

Mais avant d'entendre cette merveilleuse et curieuse histoire, il est bon que vous sachiez que le fond en est véritable, et que le célèbre Kourroglou, dont vous n'aviez jamais entendu

parler, est un personnage historique. Le nord de la Perse et les rives de la mer Caspienne sont pleins de sa gloire, et le récit de ses exploits est aussi populaire que celui de la guerre de Troie au temps d'Homère. Il est vrai qu'un Homère a manqué à notre héros jusqu'à ce jour, et qu'il a fallu la patience, la curiosité et le génie investigateur d'un Européen pour rassembler, résumer et coordonner les interminables fragments que les rapsodes orientaux débitent aux oreilles ravies et enflammées de leurs auditeurs. Honneur et grâces soient donc rendus à M. Alexandre Chodzko, l'Homère de Kourroglou. L'épopée de sa vie n'avait jamais été écrite, et il n'est pas bien prouvé que Kourroglou lui-même ait su écrire ; il avait tant d'autres choses à faire, le vaillant diable à quatre! boire, battre, être un vert galant; mais ce n'est pas tout. Il avait encore le talent de chanter en improvisant ; sa poésie et sa voix

résonnaient de la Perse à la Turquie, de Khoï à Erzeroum, et sa guitare faisait presque autant de miracles que son cimeterre.

Mais qu'était-ce donc que Kourroglou? C'était bien plus qu'un poète, bien plus qu'un barde, bien plus qu'un lettré, bien plus qu'un pontife, bien plus qu'un roi, bien plus qu'un philosophe. Il était ce qu'il y a de plus grand.... en Perse : il était bandit. Quand vous aurez fait connaissance avec lui, vous verrez que ce n'est pas peu de chose; mais vous conviendrez qu'à moins d'être Kourroglou, il ne faut pas s'en mêler.

Kourroglou était (c'est M. Alexandre Chodzko qui parle) « un Turkman-Tuka, natif du Khorassan septentrional. Il a vécu dans la seconde moitié du dix-septième siècle; il a rendu son nom illustre en pillant les caravanes sur la grande route, mais ses improvisations poétiques l'ont fait plus grand encore. Les Turcs

Iliotes, tribus errantes transplantées à différentes époques du centre de l'Asie aux vastes pâturages qui s'étendent de l'Euphrate à la Méroë, ont religieusement conservé ses chants et la mémoire de ses actions. Il est leur guerrier modèle et leur barde national dans toute l'étendue du terme. On montre encore aujourd'hui les ruines de la forteresse de Chamly-Bill, bâtie par Kourroglou dans la délicieuse vallée de Salmas, un district de la province d'Aberdaïdjan. Encore aujourd'hui on manque rarement de réciter dans une fête les chants d'amour de Kourroglou. Durant les querelles intestines et les combats que livrent les Iliotes, pour leur indépendance, aux Persans, leurs maîtres, quand les deux armées ennemies sont au moment d'engager la bataille, ils s'animent les uns les autres, et défient l'ennemi : les Perses en chantant des passages du schah-nama de leur Ferdausy, les Iliotes en hurlant les

chants de guerre de leur Kourroglou. Sous les fenêtres du palais du schah, lorsque les trompettes et les tambours du nekhara-khana (la garde d'honneur) saluent le soleil levant, les musiciens ont coutume de jouer l'air guerrier de Kourroglou, celui qui a servi de thème à ses poésies lyriques, et sur lequel il improvisait ordinairement. »

M. Chodzko établit un parallèle entre Ferdausy et Kourroglou. Il ne met point en balance la valeur littéraire de ces deux poètes: l'un écrivant une magnifique épopée en langue arabe, achevant son œuvre avec soin au milieu des délices d'une cour; l'autre improvisant au milieu des déserts, et dans un dialecte sauvage, des strophes énergiques, mais décousues et farouches comme sa vie, son caractère et ses compagnons d'armes. Cependant M. Chodzko s'étonne avec raison que le plus renommé et le plus populaire des deux (dans une plus vaste

étendue de pays, ou du moins chez des admirateurs plus passionnés et plus nombreux), le bandit-ménestrel Kourroglou, soit resté jusqu'à ce jour inconnu aux Européens. C'est après un séjour de onze ans dans ces contrées, après avoir interrogé et écouté attentivement les rapsodes et les bardes qui passent leur vie à raconter et à chanter au peuple les exploits et les poésies de Kourroglou, qu'il est parvenu à écrire la vie épique, et à transcrire fidèlement les hymnes de ce héros barbare Les versions les plus exactes, les récits les plus poétiques et les plus complets, il les a trouvés, dit-il, dans la dernière classe du peuple; là où le souvenir fanatique et l'amour enthousiaste de cette nature de faits et de ce genre de poésie avaient dû nécessairement pénétrer et se graver davantage. La nouveauté d'un tel personnage, l'intérêt de ses aventures, et sur-

tout la peinture énergique des mœurs et du caractère des tribus nomades dont Kourroglou est le type, et aux yeux desquels il est un type idéal, ont paru assez importants aux orientalistes de Londres pour que le comité de l'*Oriental translation fund* de la Grande-Bretagne et de l'Irlande ait fait imprimer et publier, à ses frais, les aventures de Kourroglou. Cette épopée, jointe aux chants des peuples qui habitent les rives de la mer Caspienne (chants populaires des Kalmouks, des Tatars d'Astrakan, des Perso-Turks, des Turckmans, des Ghilanis, des *Higlanders* Rudbars, des Taulishs et des Mazenderanis), forment un beau volume sous ce titre : *Specimens of the popular poetry of Persia.* « As found in the adventures and improvisations of Kourroglou the bandit menestrel of northen Persia : and in the songs of the people inhabiting the shores of the Caspian sea. Orally collected and transla-

ted with philological and historical notes, by Alexandere Chodzko, esq. (1). »

Cette publication n'est pas en effet importante au seul point de vue de l'amusement et de l'intérêt épique : ce n'est pas seulement un héros de l'Arioste que la Perse nous révèle, c'est toute une histoire de mœurs, c'est tout un génie national que Kourroglou. C'est le nomade dans toute sa poésie plaisante et terrible, c'est le guerrier asiatique dans toute son exagération fanfaronne, c'est le brigand de la Perse dans toute sa ruse, dans toute sa férocité et dans toute son audace. Kourroglou est cruel, ivrogne, glouton, libertin ; c'est le plus grand pillard et le plus grand vantard que nous ayons jamais rencontré, même chez nous, où ces qualités sont si fort répandues par le temps qui court. Il est entreprenant, vindicatif, insatiable de richesses et de plai-

(1) Se vend à Paris, chez Duprat.

sirs, fourbe, brutal et impitoyable dans la colère. Il n'en est pas moins l'idole de ses compagnons et de leur nombreuse postérité. Ces peccadilles ne le rendent que plus aimable. Les femmes en sont folles, et les enfants rêvent de lui, non comme d'un croque-mitaine, mais comme d'un Tancrède ou d'un Roland. Tandis que le Rustem de Ferdausy est un vrai chevalier, fidèle à son prince ou prosterné devant son Dieu, Kourroglou ne connaît guère d'autre dieu que lui-même, et n'est fidèle qu'à son propre serment. A cet égard, il affiche une loyauté et une générosité qui ne sont point sans grandeur et sans danger, vu la mauvaise foi des ennemis qui le poursuivent. Une seule trahison déshonore sa vie; mais il la pleure amèrement, et le remords lui inspire le plus beau de ses chants de douleur. Un seul amour pénètre jusqu'au fond de son âme, et fait de lui un être sympathique par quelque endroit, c'est

sa tendresse exaltée pour son fils adoptif, Ayvaz, le Benjamin, le Renaud du poëme. Mais le véritable héros de la vie de Kourroglou, ce n'est point Kourroglou, ce n'est pas le bel Ayvaz, ce n'est pas même le spirituel marmiton Hamza-Beg; ce n'est pas un homme, ce n'est pas une femme : c'est un cheval, c'est le divin Kyrat, près duquel les coursiers d'Achille et tous les palefrois renommés de la chevalerie ne sont que de pauvres poneys. Le poëme s'ouvre par la formation céleste de Kyrat, comme vous allez le voir, lecteur; car j'entreprends de vous raconter tout le poëme. Mais comme M. Chodzko l'a *oralement* transcrit, je me permettrai d'abréger et de résumer la traduction de M. Chodzko. Quand je la citerai textuellement, j'aurai soin de l'indiquer.

Le poëme est divisé par chants, que M. Chodzko intitule : *Entrevues*, *meetings* en anglais; *mejjliss* en perso-turk que nous tradui-

rons par *rencontres*. Ce sont les rapsodies que l'haleine d'un *Kourroglou-Khan* peut fournir en une séance à l'attention d'un auditoire. Les Kourroglou-Khans sont comme les Schah-Namah-Khans de Ferdausy, comme les Koran-Khans du prophète, des bardes de profession qui, en s'accompagnant de la guitare, récitent au peuple et aux amateurs les faits, gestes, maximes et improvisations de leur héros. La mémoire de ces chanteurs, dit M. Chodzko, est vraiment incroyable ; à toute sommation, ils récitent d'une seule haleine, et durant des heures entières, sans la moindre hésitation, à partir du vers qui leur est désigné par les auditeurs.

PREMIÈRE RENCONTRE [1].

Kourroglou était un Turkoman de la tribu de Tuka ; son véritable nom était Roushan, et celui de son père Mirza-Serraf. Ce dernier était au service du sultan Murad gouverneur d'une des provinces du Turkestan , en qualité de chef des haras de ce prince.

Un jour que les cavales paissaient dans les prairies qui s'étendent le long du Jaïhoun

(1) Ce premier chant est textuellement traduit de l'anglais.

(l'Oxus), un étalon sortit de la surface des eaux, gagna la rive, courut vers la troupe des cavales, et, après s'être accouplé à deux d'entre elles, il se replongea dans le fleuve, où il disparut pour jamais. Cette étrange nouvelle ne fut pas plutôt rapportée à Mirza-Serraf, qu'il se rendit à la prairie, et ayant fait des marques distinctes aux deux juments désignées, il recommanda aux gardiens d'en avoir un soin particulier; puis, de retour chez lui, il consigna sur ses livres les détails de l'apparition de l'étalon, et enregistra la date précise de cet événement.

On sait qu'une jument donne toujours naissance à son poulain étant debout; quand le terme fut arrivé, Mirza-Serraf, qui était présent à leur naissance, reçut les jeunes poulains dans le pan de sa robe, afin qu'ils ne fussent point blessés par leur contact avec la terre.

Il dirigea lui-même avec le plus grand soin

leur première éducation pendant les deux années suivantes, et surveilla les progrès de leur croissance. Malheureusement leur mauvaise mine n'était pas propre à inspirer beaucoup d'espoir pour l'avenir. Ils paraissaient laids à la première vue, et leur robe épaisse semblait être de crin plus que de poil.

Un des devoirs de la charge de Mirza-Serraf était de visiter, à tour de rôle, tous les haras confiés à ses soins, afin de mettre à part les meilleurs poulains pour les écuries du prince. Dans cette occasion, les deux poulains merveilleux furent au nombre de ceux qu'il choisit. Quand le prince vint en personne visiter ses écuries, il examina attentivement les chevaux amenés par Mirza-Serraf, et approuva tous ses choix, à l'exception des deux poulains en question.

Plus il les regardait, plus ils lui semblaient hideux. Il fit amener en sa présence le chef de

ses haras, et s'adressant à lui d'une voix courroucée : « Vassal, lui dit-il, qu'est-ce que cela signifie ? me crois-tu donc dépourvu d'instruction ou d'intelligence, ou bien es-tu devenu si vieux, que tu ne puisses plus distinguer un bon cheval d'un mauvais ? Que prétends-tu en m'amenant ces deux misérables haquenées ? »

Alors, transporté de rage, le prince ordonna que Mirza-Serraf eût les yeux crevés. Cette sentence fut immédiatement exécutée. Un fer rouge fut appliqué sur le globe des yeux de l'infortuné Mirza, qui fut ainsi privé pour jamais de la lumière. Aveugle et désolé, il fut reconduit dans sa maison. Son fils unique Roushan, jeune homme de dix-neuf ans, étudiait alors à l'une des écoles de la ville. Aussitôt qu'il eut appris le châtiment infligé à son père, baigné de larmes, il accourut vers lui. « Ne pleure pas, mon fils, lui dit le vieillard,

qui était un des plus habiles astrologues de son siècle ; j'ai examiné ton horoscope, et ma science infaillible m'a découvert que tu deviendrais un héros célèbre. Tu vengeras mes souffrances sur la personne de l'injuste tyran qui me les a infligées. Va à l'instant voir le prince, et parle-lui ainsi : Seigneur, tu as fait crever les yeux de mon père à cause d'un poulain. Sois miséricordieux, et fais-lui présent de l'animal ; sans cela mon pauvre père, qui est vieux et aveugle, n'aura pas de cheval à monter pour se rendre à la distribution des aumônes qui se font dans ton palais. « Roushan fit ainsi qu'il lui avait été dit.

Le prince, dont la colère avait eu le temps de se calmer, accorda au jeune homme la permission d'entrer dans ses écuries, et de prendre celui des deux poulains condamnés qui lui plairait le mieux.

Roushan choisit celui qui était gris, parce

que son père lui avait dit que la jument qui l'avait porté était d'une plus noble race que l'autre. De retour à la maison avec le don du prince, Roushan reçut de son père l'ordre de creuser un souterrain. « Il nous servira d'écurie, lui dit celui-ci. Fais-y quarante stalles, et entre chaque stalle tu feras un réservoir pour l'eau. Par la combinaison d'un certain nombre de ressorts dont je t'enseignerai l'usage, l'orge et la paille seront distribuées en temps convenable à notre poulain, qui mangera sa ration sans l'assistance d'un palefrenier. L'eau lui arrivera de la même manière en temps convenable. Tu maçonneras soigneusement la porte et jusqu'aux moindres fentes de l'écurie ; car il est indispensable que notre cheval demeure seul durant quarante jours, et que ni l'œil de l'homme ni les rayons du soleil ne viennent le troubler dans sa solitude. »

Les instructions du père furent exécutées par

le fils avec la plus scrupuleuse fidélité. Le poulain fut introduit et enfermé dans sa nouvelle demeure. Il y avait déjà trente-huit jours qu'il y demeurait, caché à tous les regards, lorsqu'au trente-neuvième, la patience de Roushan fut épuisée. Il s'approcha de l'écurie, et ayant fait un trou de la grandeur de l'œil, il commença à regarder dans l'intérieur.

Le corps entier du poulain lui apparut brillant et resplendissant comme une lampe ; mais la lumière qui en jaillissait s'affaiblit instantanément, et puis s'éteignit, comme par l'effet du simple regard de Roushan. Il eut peur, et, refermant précipitamment la petite ouverture, il retourna vers son père, auquel il ne dit rien de ce qui était arrivé. Le lendemain, juste à l'heure où venait d'expirer le quarantième jour de la claustration du poulain, Mirza dit à son fils : « Le temps est accompli, allons chercher notre cheval et commençons à le dresser. » Ils furent

ensemble à l'écurie. L'aveugle commença à tâter la robe de l'animal ; il promena sa main sur la tête et sur le cou , sur les jambes de devant et sur celles de derrière , comme s'il eut cherché quelque chose, et tout à coup il s'écria : « Qu'as-tu fait, malheureux enfant ? Il eut mieux valu pour moi que tu fusses mort dans ton berceau ! Pas plus tard qu'hier tu as laissé la lumière tomber sur le poulain. » — Tu as deviné juste mon père ; mais comment as-tu fait pour découvrir cela ? — Comment j'ai fait? Ce cheval avait des plumes et des ailes qui ont été brisées par suite de ton imprudence. » A ces mots le cœur de Roushan fut rempli d'amertume , et il tomba dans une profonde tristesse. Mirza lui dit alors : Ne perds pas courage ; nul cheval vivant ne pourra jamais approcher de la poussière que soulèveront les pieds de ce coursier. »

Ayant dit ainsi, l'aveugle enseigna à son fils

à seller le poulain avec une selle de feutre et lui prescrivit de le dresser de la manière suivante. « Tu le feras trotter pendant les quarante premières nuits sur les rochers et dans les plaines pierreuses, et pendant les quarante nuits suivantes, dans l'eau et les marécages. » Quand ceci fut accompli, Mirza-Serraf mit son cheval au galop, qu'il soutint admirablement, soit en avant, soit à reculons. L'éducation du noble animal ayant été ainsi complétée, il commença à s'occuper de celle de son fils. « Monte ton cheval, lui dit-il, fais-moi place derrière toi, et traversons l'Oxus. » Pendant qu'ils s'amusaient ainsi, le vieillard expérimenté initiait son fils à tous les stratagèmes de l'art de l'équitation et du métier des armes.

« C'est bien, dit-il un jour à Roushan, je suis content de toi.

Mais il nous reste encore une chose à faire. Notre prince vient quelquefois chasser sur les

bords de l'Oxus; c'est là que tu l'attendras. La première fois que tu le verras venir de ton côté, revêts toutes les pièces de ton armure, et, monté sur ton cheval, va hardiment à la rencontre du tyran. Alors tu lui diras ces mots : « Prince injuste et cruel, contemple le cheval à cause duquel tu as fait crever les yeux de mon père, regarde bien ce qu'il est devenu, et meurs d'envie. »

Roushan obéit fidèlement à l'ordre de son père; la première fois qu'il aperçut le prince prenant le plaisir de la chasse sur les bords de l'Oxus, il revêtit son armure et courut droit à lui. Le prince, émerveillé de la beauté peu commune du cheval, aussi bien que de la noble apparence du cavalier, dit à son vizir : — « Quel est ce jeune homme? » Roushan, invité à s'approcher du prince, ne manqua pas de lui répéter d'une voix ferme et menaçante le discours que son père lui avait enseigné, et il ajouta : —

« Prince stupide, tu te crois un bon connaisseur de chevaux. Écoute, ignorant, et apprends de moi quels sont les signes auxquels on reconnaît un cheval de noble race. « Cela dit, il improvisa le chant suivant :

Improvisation. — « Je viens, et je te dis : Écoute, ô prince ! et apprends à quoi se fait reconnaître un noble cheval. Actif et alerte, vois si ses naseaux s'enflent et se distendent alternativement ; si ses jambes, sèches et déliées, sont comme les jambes de la gazelle prête à commencer sa course. Ses hanches doivent ressembler à celle du chamois ; sa bouche délicate cède à la plus légère pression de la bride, comme la bouche d'un jeune chameau. Quand il mange, ses dents broient le grain comme la meule d'un moulin en mouvement, et il l'avale comme un loup affamé. Son dos

rappelle celui du lièvre ; sa crinière est douce et soyeuse ; son cou est élevé et majestueux comme celui du paon. Le meilleur temps pour le monter est entre sa quatrième et sa cinquième année. Sa tête est fine et petite comme celle du grand serpent chahmaur; ses yeux sont saillants comme deux pommes ; ses dents semblent autant de diamants. La forme de sa bouche doit approcher de celle du chameau mâle; ses membres sont finement dessinés, et plutôt arrondis qu'allongés. Quand on le sort de l'écurie, il est joyeux et il se cabre. Ses yeux ressemblent à ceux de l'aigle, et il marche avec l'inquiète impatience d'un loup affamé. Son ventre et ses côtes remplissent exactement la sangle. Un jeune homme de bonne famille prête une oreille obéissante aux leçons de ses parents ; il aime son cheval et en prend le plus grand soin. Il sait par cœur la généalogie et la pureté de son sang. Il essaye souvent la vigueur des articula-

tions de son genou; en un mot, il doit être ce qu'était Mirza-Serraf dans sa jeunesse. »

Dès que le prince eut entendu cette improvisation, il dit aux gens de sa suite : — « C'est là le fils de Mirza-Serraf. Holà ! qu'il soit arrêté ! »

Roushan fut immédiatement entouré de tous côtés; mais, sans paraître s'en apercevoir, il parla ainsi au sultan Murad :

Improvisation. — Ecoutez, mon prince ; il me revient en mémoire quelques stances de vers agréables; permettez-moi de vous les réciter. » Le prince y consentit, et ordonna à ses gardes de ne pas toucher à Roushan qu'il n'eût dit ses vers. Alors ce dernier commença l'improvisation suivante : « Mon prince a donné l'ordre de me punir; mais, par Allah ! je sais comment me défendre, je m'échapperai de ses

mains. En vain m'offrirais-tu tes richesses et tes faveurs comme on jette la pâture à l'aigle vorace et affamé, je les rejetterais toutes. »

Le prince l'interrompit et lui dit : « Cesse tes vaines bravades; viens, et sers-moi fidèlement, autrement je te ferai mourir. »

Roushan chanta alors ainsi :

Improvisation. — « Je suis appelé Dieu dans ma maison : oui, je suis un dieu. Je ne courberai point mon cou devant un lâche comme toi. La cruche a porté l'eau assez longtemps pour toi ; mais, à la fin, la cruche s'est brisée. »

Le prince lui dit : « Ton père a été mon serviteur pendant cinquante ans. Dans un moment de colère, j'ai ordonné qu'on lui crevât les yeux. Mais qui déniera au maître le droit de punir son esclave, afin de pouvoir ensuite le

combler de ses faveurs? Viens avec moi, tu apprendras à m'être agréable, et je te récompenserai. » Roushan répliqua : Tu as éteint les yeux du père, et, à ce prix, tu veux me faire riche. Si Dieu me donne assez de vie, je te ferai subir la peine du talion. Mais écoute !

Improvisation. — « C'est toi-même qui as construit l'édifice de ta ruine quand tu as prêté l'oreille à des calomniateurs. Je prendrai ta vie et je renverserai ton trône.

Ces paroles firent sourire le prince et il lui demanda ironiquement : « Comment, Roushan, te sens-tu assez fort pour détruire mes villes et pour renverser mon trône? » Roushan improvisa le chant suivant :

« Assez de forfanteries. Que sont à mes yeux trente, soixante, ou même cent de tes guerriers? Que sont vos rochers, vos précipices et vos dé-

serts sous le sabot de mon coursier? Je suis le léopard des montagnes et des vallées (1).

Le prince reprit : Viens plus près de moi, ne fuis pas. Je jure par la tête des quatre premiers califes que je te ferai *sirdar* (général commandant en chef) de mes troupes. » Et pendant qu'il parlait ainsi, il admirait le courage du jeune homme. Roushan répliqua et dit : « Maintenant mes chants, aussi bien que mes exploits, seront connus au monde sous le nom de Kourroglou, le fils de l'aveugle dont tu as crevé les yeux (2).

Improvisation. — « Ecoute les paroles de Kourroglou. La vie m'est un fardeau. De ce jour j'abandonne ma tête aux hasards de la fortune, comme la feuille d'automne s'abandonne à l'â-

(1) Cette strophe est habituellement chantée par les Turcs avant qu'ils s'élancent sur l'ennemi.

(2) *Kurr* signifie aveugle, et *oglou* fils.

pre souffle des vents. Avec l'assistance de Dieu, j'irai en Perse pour y rétablir la religion d'Ali, qui est vénéré dans ce pays. »

Il finissait à peine ces mots, que, se précipitant au milieu de la suite du prince, il y fit un horrible carnage, et le prince, à la fin convaincu que toutes les armées de la terre ne pourraient venir à bout de le vaincre, ordonna à son vizir d'abandonner une poursuite dangereuse et inutile.

Roushan traversa l'Oxus à la nage et se hâta de rejoindre son père sur la rive opposée. « Tu m'as vengé, mon fils, lui dit ce dernier, que Dieu t'en récompense! quittons maintenant cette contrée : non loin d'Hérat, je connais une oasis où tu vas me conduire.

Roushan obéit, et quand ils eurent atteint l'oasis, Mirza-Serraf tira de dessous son bras un vieux livre d'astrologie qui ne le quittait jamais,

et dit : « O mon fils, cherche dans ce livre un passage qui traite de l'apparition de deux étoiles, l'une à l'orient et l'autre à l'occident. — Père, je l'ai trouvé !

— Bien ! l'oasis où nous sommes contient une source d'eau ; quand la nuit qui précède le vendredi sera arrivée, tu veilleras avec ce livre dans la main, en répétant continuellement la prière qui se trouve à ce passage du livre; tes yeux devront suivre avec la plus grande vigilance les deux étoiles jusqu'au moment où elles se rencontreront. Alors tu verras la surface de l'eau se couvrir d'une écume blanche. Prends ce vase que j'ai apporté tout exprès, tu y recueilleras soigneusement l'écume et me l'apporteras sans délai. »

Quand la nuit désignée fut venue, Roushan remplit toutes les instructions de Mirza-Serraf, et déjà il revenait avec le vase plein de l'écume mystérieuse ; mais elle était si blanche, si légère

et si fraîche, que le jeune homme inexpérimenté ne put résister à la tentation : il avala l'écume. « J'ai accompli toutes tes prescriptions, dit-il à son père ; l'écume cependant ne s'est pas montrée sur l'eau de la source. » Mirza-Serraf répondit : « L'écume a paru sur l'eau de la source ; j'en suis certain. Confesse la vérité, qu'en as-tu fait ? »

Roushan était sincère ; il avoua sa faute. Alors le vieillard, frappant son genou avec ses deux mains : « Qu'as-tu fait, malheureux ? s'écria-t-il. Sois maudit, et puisse ta maison tomber sur ta tête ! Tu m'as ravi le bonheur de te revoir. Cette écume était un remède précieux et unique, un collyre qui avait la puissance de guérir ma cécité. J'en aurais employé une portion pour moi, et je t'eusse laissé boire le reste. Mais les décrets du sort sont irrévocables ; tu deviendras un guerrier invincible et moi je mourrai aveugle. Tout est consommé, maintenant. » Le

pauvre vieillard commença alors à dicter ses dernières volontés. « Mes jours sont comptés, dit-il ; désormais tu prendras le nom de Kourroglou, le fils de l'aveugle. Tes vers et tes actions seront attachés pour toujours à ce surnom. Maintenant conduis-moi à Mushad, sur le dos de Kyrat (1), car c'est ainsi que tu devras nommer ton cheval. »

Kourroglou plaça son vieux père derrière lui, et marcha vers la ville sacrée de Mushad, où ils arrivèrent en peu de temps, grâce à la vigueur surnaturelle de leur cheval. Ce fut dans cette ville qu'ils embrassèrent la foi d'Ali, et, d'impies sunnites qu'ils étaient, devinrent *sheahs* et vrais croyants. Ce fut là aussi que Mirza-Serraf, mourut, et voici quelles furent ses dernières paroles : « Aussitôt que je serai mort, rends-toi dans la province d'Aderbaidjan, dont le schah de Perse est souverain. Il voudra t'attirer

(1) Un cheval bai brun.

à sa cour, n'y va pas, mon fils ; mais ne te révolte pas non plus contre lui. »

Il dit et il expira.

DEUXIÈME RENCONTRE.

Nous avons traduit textuellement la première rencontre pour donner au lecteur une idée juste de la forme de ce récit. M. Chodzko déclare dans sa préface, en qualité d'étranger, qu'il n'a point prétendu faire de sa *transcription* une œuvre de style pour la langue anglaise. Nous ne possédons pas assez cette langue pour adresser des critiques à M. Chodzko; mais nous la lisons

assez pour espérer n'avoir point fait de contre-sens, et pour nous être assuré que les rapsodies des Kourroglou-Khans ne pouvaient pas nous être transmises avec plus de concision, de franchise et de simplicité. Nous ne savons pas non plus si le style de M. Chodzko a la véritable couleur orientale ; mais on a pu voir par ce qui précède (rendu mot à mot autant que possible) que c'est une couleur nette, hardie, sans recherche, sans affectation, sans aucune coquetterie déplacée pour chercher à flatter le goût européen. C'était, je crois, la vraie manière et la seule bonne.

La seconde *rencontre* est consacrée à faire rencontrer en effet, Kourroglou et le terrible bandit Daly-Hassan. Ce dernier prétend avoir le monopole du pillage et du meurtre. Il rit de pitié en voyant un ennemi si jeune venir tout seul pour le défier, au milieu de quarante de ses meilleurs garnements. — Le monde entier

retentit de ma gloire, s'écrie Daly-Hassan, qui ne se pique pas de modestie ;

« Et le pauvre diable ose me barrer le chemin ? — Misérable ! lui répond Kourroglou ; tu ne t'es jamais battu qu'avec des agneaux : tu ne sais pas encore ce que c'est qu'un bélier. »

Le bélier est apparemment chez cette race de pasteurs le type du courage et de la force ; car Kourroglou, qui n'est pas modeste non plus, se compare de préférence à cet animal dans ses fréquentes vanteries, et quand il a dit : « Je suis Kourroglou le bélier, » il a tout dit.

Daly-Hassan ne se presse pas d'entamer le combat. Les bravades de son ennemi l'amusent, et il lui permet d'improviser et de chanter les stances qui lui *viennent à l'esprit*, comme dit Kourroglou en semblable occasion. Ces stances

sont toujours belles d'énergie sauvage, et le refrain de celles-ci est un cri d'impatience. « *Ne combattrons-nous donc pas aujourd'hui?* » En voici une qui ne manque pas de caractère :

« Montre-moi un homme qui puisse tendre mon arc ! Montre-moi un homme qui, *comme un bélier*, vienne frapper sa tête contre mon bouclier ! Je puis broyer l'acier entre mes dents et le cracher contre le ciel. Oh ! ne combattrons-nous donc pas d'aujourd'hui ? »

Pendant que Kourroglou chante ses strophes, Daly-Hassan examine Kyrat, l'incomparable Kyrat, le fils de l'étalon-spectre, le coursier fidèle, l'ami, le porte-bonheur de Kourroglou, et *il en devient épris*. Fais-moi présent de ton cheval, dit-il, et je m'abstiendrai de verser ton sang. Kourroglou répond par de nouvelles provocations, et le combat s'engage. En un clin d'œil vingt des compagnons de Daly-Hassan

sont *expédiés aux enfers*, les vingt autres prennent la fuite à travers le désert. Daly-Hassan reste seul ; dévoré de rage, il se précipite sur son ennemi ; mais Kourroglou lui fait mordre la poussière, pousse un cri *comme celui d'un aigle*, descend de cheval, et s'asseyant sur sa poitrine, tire tranquillement son khandjar pour lui couper la tête. Daly-Hassan se prend à pleurer. — Misérable bâtard! lui dit Kourroglou, es-tu donc celui qui depuis sept ans faisait l'effroi de ces contrées? Tu n'es qu'une femme pusillanime. *Lâche! tu verses des larmes pour une cuillerée de sang!* »

« Guerrier invincible, lui répond Daly-Hassan, j'*ai juré à Dieu et à moi-même de servir fidèlement l'homme qui pourrait me renverser sur le dos*. Prends-moi pour ton esclave, et dis-moi le nom de mon maître. »

Kourroglou est ému de pitié. Il se lève, ren-

gaîne son poignard, et suit Daly-Hassan dans une caverne où celui-ci le rend maître des richesses immenses qu'il a amassées durant les sept années de son brigandage. A partir de ce jour, il est le serviteur et l'ami de Kourroglou. Ils demeurent ensemble plusieurs mois dans la caverne, et n'en sortent que pour augmenter leur trésor en détroussant les voyageurs, et pour enrôler des bandits sous leurs ordres.

Quand ils ont réussi à se composer une bande de 77 hommes, ils chargent leur butin sur des chameaux et sur des mules, et, poursuivant leur voyage vers la province d'Aberdaidjan, ils atteignent bientôt les montagnes de Kaflankhou, y laissent leurs hommes et s'en vont tous deux à la découverte pour s'assurer d'une retraite sûre. Ils trouvent dans le district de Karadag une magnifique prairie où ils s'installent avec leurs richesses et leurs compagnons. Leurs exploits répandent bientôt la terreur dans le

pays, et *tout homme courageux* vient s'enrôler sous leur bannière.

« Il traitait ses gens comme un père, et la paye qu'il leur faisait était si libérale, qu'elle pouvait remplir le creux du bouclier de chacun d'eux. »

En peu de temps, Kourroglou se voit à la tête de 777, hommes nombre sacré qu'il n'eût dépassé vraisemblablement que pour celui de 7777, s'il lui eût été possible dès-lors d'y atteindre.

Cependant le gouverneur de la province commence à s'alarmer du voisinage de Kourroglou. Il lui dépêche un envoyé qui, sans fleur de rhétorique, lui parle ainsi :

« Qui es-tu? Pourquoi es-tu venu ici ? Si tu désires parler au souverain d'Iran, va le trouver ; mais ne demeure pas ici plus longtemps.

Si tu as quelque chose à me dire, je t'écouterai afin de savoir ce que c'est. »

Kourroglou trouve le discours de l'ambassadeur un peu familier ; mais il se ressouvient de la défense que son père lui a faite, en mourant, de se révolter contre le schah de Perse. Il traite donc l'envoyé fort honnêtement, et lui promet d'évacuer le pays sous peu de jours.

Il rassemble ses hommes et leur chante ceci :

« L'heure du départ est arrivée. Que quiconque veut me suivre dans le Kurdistan se tienne prêt! Qu'il me suive, celui dont les lèvres veulent boire dans la coupe de la valeur! — Qu'il me suive, celui qui veut mettre en pièces le linceul de la mort! »

Les 777 brigands répondirent : « O Kourro-

glou, nous ne craignons pas la mort ; là où tu iras, nous irons. » Ils partent ; ils arrivent dans la vallée de Gazly-Gull, située dans le voisinage de Khoï, et débutent par l'extermination et le pillage d'une caravane. Le gouverneur d'Erivan, Hussein-Ali-Khan, se met en route à la tête de quinze cents cavaliers pour aller réprimer ces brigandages. « Ne craignez rien, ô mes âmes ! ô mes *fous* (*Dalcelar*) ! » C'est le nom d'amitié que Kourroglou donne à ses compagnons, c'est le titre glorieux que la postérité leur conserve : « Ne craignez rien, je les disperserai en moins d'une heure. » Kourroglou dit, et revêtu de sa cotte de mailles, armé de toutes pièces, il attend, appuyé tranquillement sur sa lance, l'envoyé d'Hussein. Aux interrogations et aux menaces de l'envoyé, Kourroglou répond comme de coutume par une chanson : « Serdar, lui dit-il, j'ai l'habitude de chanter quelques vers avant de combattre. — Chante, si tu y es dis-

posé, répond le serdar, amateur de poésie comme tous les Orientaux.» Kourroglou chante ici une fort belle strophe :

« Voici la vérité des vérités ! Écoute-la bien, mon serdar. Je suis l'ange de la mort. Regarde; je suis Azraïl. Mes yeux aiment la couleur du sang. Oui, je suis venu pour arracher les âmes des corps ; je suis le véritable Azraïl. Nous verrons bientôt quelles entrailles, quels crânes seront fouillés les premiers par la pointe de mon poignard. Ce jour même, tu quitteras ce monde; me voici. Comme un véritable Azraïl, je viens arracher les âmes. »

. . . .

« Maintenant, j'enseignerai à rire à tes ennemis, et à tes amis à se lamenter. Contemple en moi Azraïl, l'exterminateur des âmes. »

Kourroglou s'élance au plus épais de la mê-

lée. Il tue tout ce qui est digne d'être tué, il pille tout ce qui vaut la peine d'être pris.

« Kourroglou cependant ne resta pas davantage à Gazly-Gull, il vint se fixer définitivement à Chamly-Bill ; sa gloire se répandit bientôt dans les contrées environnantes, et de toutes parts on lui envoyait de l'or et des présents. »

TROISIÈME RENCONTRE.

Kourroglou se prit de goût pour Chamly-Bill, et y bâtit une forteresse (1). Tous ceux qui entendirent parler de lui, de sa valeur et de sa libéralité, s'empressèrent de se joindre à sa bande. En peu de temps la forteresse devint une ville contenant huit mille familles. Ce fut là que Kourroglou fit connaissance avec le marchand Khoya-Yakub, qu'il adopta, plus tard, pour

(1) Un fort, *Kalaa* en Perse, se dit de tout village entouré de murs avec des tours et des meurtrières dans les angles. On voit encore aujourd'hui les ruines du fort de Kourroglou à Chamly-Bill.

son frère. Cet homme avait voyagé dans tous les pays du monde, et il amusait souvent Kourroglou par la description de ce qu'il avait vu.

Le marchand Koya-Yakub, allant un jour à la ville d'Orfah, vit une grande foule rassemblée sur la place du marché. Il s'avança et vit un jeune garçon, tel que le dépeint le poète :

« Mon cœur aime un jeune homme dont les sourcils sont bien arqués. Sa ceinture est étroite ; ses lèvres ressemblent à un bouton, à une rose souriante. Jeune homme, sacrifie ton âme à la beauté ! contemple en moi son esclave. Parcourez le monde entier : vous ne trouverez pas un enfant de plus belle espérance. Son nom est Ayvaz-Bally. C'est la prairie du huitième ciel ! Son père est boucher de son état, le fils est une mine de pierres précieuses. »

Khoya-Yakub demanda : « De quel jardin est cette rose ? de quelle prairie est cette plante ? » Quelqu'un répondit : « Son père est boucher du

pacha de cette ville ; Ayvaz-Bally est son nom. » Le marchand pensa alors en lui-même : « Kourroglou n'a pas d'enfants ; pourquoi n'adopterait-il pas un si beau garçon pour son fils ? Mais que dois-je faire ? Si, à mon retour à Chamly-Bill, j'essaye de lui dépeindre ce que j'ai vu, il ne me croira pas. Il trouva alors un peintre dans Orfah, et lui paya un bon prix pour faire le portrait d'Ayvaz.

Après un voyage de quelques jours, il revint à la forteresse de Chamly-Bill. Il fut dit à Kourroglou que son frère Koya-Yakub était revenu. Il ordonna aussitôt à ses hommes d'aller à sa rencontre, et de l'amener dans la ville avec les honneurs qui lui étaient dus. Dès qu'il fut descendu de cheval, Kourroglou le baisa sur la joue, et le fit asseoir à ses côtés, tandis que Koya-Yakub lui baisait les deux mains, comme à son supérieur. « Hourra ! mes enfants, du vin ! cria Kourroglou ; buvons en l'honneur de l'arrivée de notre

frère. » Et ils s'assirent, et ils burent au point que Koya-Yakub commença à devenir gris, et sentit sa tête s'allumer. Kourroglou lui demanda d'où il venait. Il répondit : « d'Orfah ! — Tu n'as pas vu, par hasard, à Orfah, un plus beau cheval que mon Kyrat ? — Je n'en ai pas vu. — Dis, as-tu vu là, des hommes plus beaux et plus braves que mes compagnons ? — Je n'en ai pas vu. — As-tu vu, dis-moi, une fête plus joyeuse que la mienne ? — Je n'en ai pas vu. As-tu vu des échansons plus beaux et plus richement vêtus que les miens ? — Frère guerrier, j'ai vu là un jeune garçon que les mains de tout vos jeunes gens ne sont pas dignes de laver. Voilà que tu deviens vieux, et que tu n'as pas d'enfants : pourquoi ne le prendrais-tu pas pour ton fils, afin de faire de lui, quand le temps en sera venu, un guerrier digne de te servir et de te succéder lorsque tu seras mort, aussi bien qu'un appui et un fils tant que tu vivras ? » Il com-

mença alors à vanter la beauté d'Ayvaz et sa mâle physionomie. Kourroglou dit : « Eh quoi ! marchand qui n'es bon à rien ! ne pouvais-tu dépenser quelques tumans pour payer un peintre et m'apporter sa ressemblance ? » Le marchand sortit une miniature de son habit et la tendit à Kourroglou. Kourroglou la prit ; et quand il l'eut examinée, *les rênes de sa volonté échappèrent des mains de sa patience,* et il s'écria : « Daly-Hassan, qu'on apprête une chaîne et des fers. » Le marchand, étonné, demanda ce que signifiait un ordre semblable. « Je vais te faire enchaîner, misérable ! — Pour quelle raison, et quel est mon crime ? — Est-ce donc la récompense que tu me donnes pour t'avoir trouvé un fils ? — C'est pour le mensonge que tu as dit. Homme, écoute-moi ; je vais partir pour Orfa à l'instant même ; et tu attendras mon retour, enchaîné dans un cachot. Si le jeune garçon justifie réellement tes louanges,

que mon nom ne soit pas Kourroglou si je ne couvre pas ta tête d'une pluie d'or et ne t'exalte pas au-dessus de la voûte des cieux. Mais malheur à toi si Ayvaz est indigne de tes éloges ; car j'arracherai la racine de ton existence du sol de la vie ; et ton châtiment servira d'exemple aux menteurs impudents comme toi. Tu ne dois pas mentir à tes supérieurs. »

Cela dit, il donna ordre d'enchaîner le marchand par le cou et par une jambe, et de le jeter ensuite en prison.

« Daly-Hassan ! que l'on selle Kyrat. » Daly-Hassan mit lui-même la selle et le coussin sur le cheval de son maître, et les attacha sept fois avec la sangle. « Je pars pour Orfah dit Kourroglou. Que personne de vous ne se hasarde de boire de façon à s'enivrer jusqu'à ce que je sois de retour. Malheur à celui dont la demeure retentira des sons de la musique ou du tambourin. Souvenez-vous de cette défense, ou je vous

arracherai de la terre, et vous jetterai au vent, comme un chardon nuisible. Je pars seul pour chercher mon futur enfant, pour chercher Ayvaz. Je mourrai ou je reviendrai avec lui. Écoutez ma chanson :

Improvisation. « J'adopterai pour mon fils le jeune Ayvaz-Bally. Attendez le jour d'adoption jusqu'à mon retour. Demandez-le en Turquie et en Syrie jusqu'à mon retour. Un homme brave monte l'arabe gris ou le bai, et galope tout le long du chemin, sur le cheval de bataille aux pieds légers. Tuez des vaux, égorgez des moutons et nourrissez-vous de mes troupeaux jusqu'à mon retour. *Kourroglou dit :* le diable emporte l'ennemi ; les braves galopent sur des chevaux arabes : allez et buvez jusqu'à mon retour. »

Ayant dit cela, Kourroglou prit congé de ses frères, monta sur Kyrat et marcha seul, jour et

nuit, de bourgade en bourgade, vers la ville d'Orfah. Il n'en était plus qu'à un fersakh de distance, quand il se sentit une faim extrême; et, voyant un berger qui gardait son troupeau sur la pente d'une colline, il se dit: « Le proverbe est bon : si tu as faim, va au berger; si tu es las, au chamelier. Maintenant réfléchissons un peu de quelle façon j'attraperai à déjeûner. » Alors il s'approcha, et s'écria: « Que Dieu te bénisse, berger! ne peux-tu me donner à déjeûner? » Le berger leva la tête; et, voyant un guerrier dont l'armure, à elle seule, aurait pu acheter son troupeau et lui-même par-dessus le marché, il répondit: « Jeune homme, je n'ai point de mets dignes de toi; mais si tu peux t'accommoder de lait de brebis, je vais t'en chercher. » Kourroglou dit: « Dans ce désert une goutte de lait vaut le monde entier: vas-en chercher, et me l'apporte. » Le berger était d'une haute stature et taillé carrément; il tenait dans sa

main une énorme massue, dont la tête était armée de clous, de vieux fers de lance, de fers de chevaux cassés et de tout ce qu'il avait pu se procurer de tranchant; elle pesait un men et demi (1); une courroie, passée dans un trou, la suspendait à son poignet. Le berger leva la massue; et, à ce signal, toutes les brebis se réunirent autour de lui. Il avait aussi avec lui une écuelle de bois que les Kurdes appellent *moudah*, et qui pouvait contenir trois mens de lait (2). L'ayant remplie jusqu'aux bords, il la mit devant Kourroglou, et lui donna une grande cuiller de bois pour qu'il pût manger. Kourroglou en eût à peine bu quelques cuillerées qu'il se sentit très faible, et dit : « Berger, n'as-tu pas une croûte de pain? — J'en ai, dit le berger ; mais il n'est pas un fils d'homme qui puisse le manger. » Kourroglou reprit : « Il porte un nom mangeable ; et pour

(1) Environ vingt-deux livres anglaises.

(2) Men, en turc *balma,* poids employé communément en Perse.

peu qu'il soit moins dur que la pierre, donne-le moi. » Le berger dit : « c'est du pain fait d'orge et de millet ; je l'ai pétri pour mes chiens. » Kourroglou dit : « N'importe, apporte-le tel qu'il est. » Le berger répliqua : le soleil l'a séché ; il est devenu tout-à-fait dur et moisi : tu te rompras les dents. » Kourroglou dit : « Ne crains rien, mon garçon, et donne-le moi promptement. » Un sac de peau était suspendu au dos du berger ; il l'en ôta, et le mit devant Kourroglou. Ce dernier était si prodigieusement affamé, qu'il plongea ses deux mains dans le sac, et, arrachant tout ce qui se trouvait sous sa main, le rompit en morceaux, et le jeta dans le lait. Le berger le regardait faire ; et voyant que son hôte, qui avait déjà préparé de la nourriture pour quinze personnes n'interrompait pas sa besogne, il se dit à lui-même : « La faim l'a rendu fou ; car assurément nul fils d'Adam ne pourrait avaler tout cela ; quand il aura mangé cinq ou six cuil-

lerées, il jetera le reste ; avec ce qu'il a apprêté pour lui, je pourrai nourrir une semaine entière, toute la meute de chiens qui gardent mon troupeau. » Pendant ce temps, Kourroglou émiettait le pain, et en remplissait l'écuelle. A la fin, enfonçant la cuiller, qui resta, sans remuer, dans la position verticale, il leva les yeux, et vit le berger qui était debout, en contemplation, devant lui. Il lui dit : « Assieds-toi, berger, et mangeons ensemble. » Le berger répliqua : « Beg, tu as préparé toi-même le repas, mange-le tout seul, car je ne puis t'aider. »

Alors, Kourroglou prit la cuiller et se mit à l'œuvre ; ses énormes et rudes moustaches gênaient le passage ; et le pain lui sortait de la bouche tandis que le lait coulait dans sa poitrine. Kourroglou, en colère, jeta la cuiller, et, relevant ses moustaches qui allaient par-delà ses oreilles, il ouvrit une bouche semblable à l'entrée d'une caverne, et, prenant l'écuelle

de ses deux mains, il avala le contenu jusqu'à la dernière goutte. Le berger le regardait avec stupeur, et disait en lui-même : « Par le saint nom d'Allah ! ce ne peut être là un homme, car aucun être humain ne pourrait avaler une telle quantité de nourriture. Encore une fois, je le répète, voyons, au nom d'Allah ! ce qui va arriver. S'il s'enfuit maintenant, ce sera le vampire du désert (1), ou Satan lui-même ; s'il reste, c'est un fils des hommes. On dit que la famine incarnée est arrivéesur la terre ; c'est là sûrement la famine, il vient de manger tout le lait de mes brebis ; mais au bout d'une heure, il aura faim de nouveau, et alors il me dévorera moi-même. » Kourroglou pensait en lui-même : « Comment vais-je faire pour me rendre à Orfah et voir Ayvaz ? Si je me montre sous ce costume, et monté sur ce cheval,

(1) *Le fantôme du désert,* « Guli-Beiaban, » le vampire bien connu des contes orientaux.

mon nom et ma gloire sont trop bien connus en tous pays, pour que je ne sois pas découvert. Prenons plutôt les habits du berger, et entrons ainsi dans la ville. » il dit donc au berger : Viens là, et faisons l'échange de nos habits. Le berger se mit à rire et lui dit : « Pourquoi me railler ainsi sur ma pauvreté ? Le châle seul qui est sur ta tête, ou celui qui entoure tes reins, ou bien encore le poignard qui est passé dedans, seraient chacun suffisant pour racheter mon sang (1) et mon troupeau avec. Pourquoi te moquer ainsi de moi ? » Cela dit, il cracha dans la paume de ses mains, saisit sa massue, et, la brandissant d'une façon menaçante, il dit à Kourroglou : « Toi, si confiant dans la largeur de tes épaules, regarde aussi la largeur de mon cou. » Kourroglou sourit, et lui dit : « Berger, je te jure devant Dieu que je ne me ris pas de

(1) *Racheter mon sang.* Allusion au « Jus talionis » du Coran. Le meurtrier doit payer les parents de la victime avec sa vie ou avec de l'argent.

toi ; il y a dans cette ville un marchand qui me doit 1,500 tumans (1). Si je parais devant lui sur ce cheval et dans ce costume, il m'échappera. Je suis venu pour une raison importante ; faisons vite notre échange. Si je reviens, je te rendrai tes habits et reprendrai les miens ; si je ne reviens pas, tu pourras conduire ce cheval au bazar et le vendre. Son prix est de 2,000 tumans ; profites-en, et ne m'oublie pas dans tes prières. Tu garderas aussi les autres choses qui m'appartienent. » Le berger dit : « A coup sûr cet homme est fou ; je ne puis expliquer autrement tout ce que j'entends. Allons, Beg, déshabille-toi. » Kourroglou détacha sa ceinture et ôta tous ses habits. Le berger en fit autant de son côté, et mit les vêtements de Kourroglou, auquel il donna son manteau de feutre grossier. Kourroglou le jeta sur ses épaules, et ayant

(1) Le tuman est une monnaie perse qui vaut une demi livre sterling (environ douze francs).

mis aussi le bonnet de feutre du berger, il lui dit : « Maintenant donne-moi ta massue ; » car il voyait qu'en cas de besoin elle pourrait lui être aussi utile qu'un sabre. La prenant à sa main, il dit : « Berger ! ton âme et l'âme de mon cheval (1). »

Le berger répondit : « Je jure par la foi de Dieu ! Que ton cœur soit en paix ; tu peux te fier à moi. » Et il disait en lui-même : « Dieu veuille que cet homme ne revienne jamais; alors adieu la pauvreté; le cheval et les vêtements me suffiront aussi longtemps que je vivrai. »

Kourroglou prit congé du berger, et continua son voyage à pied ; le manteau du berger était sur ses épaules, la massue dans sa main. Il aperçut bientôt la ville d'Orfah, et marcha jusqu'aux portes. Ayant prononcé le mot Bismillah (au nom de Dieu), il entra, et il passait dans

(1) Phrase proverbiale très usitée chez les Persans, elle signifie : Prends soin de mon cheval comme tu voudrais qu'on prît soin de toi-même.

une rue, quand il vit un Turc portant un okha de viande. Il la regardait avec amour, priant et soupirant en même temps. Kourroglou lui demanda en langue turque : « Quelle viande portes-tu là, que tu la convoites ainsi, et sembles soupirer après ? » Le Turc répondit : « Es-tu donc étranger, seigneur, ou viens-tu de quelque contrée éloignée ? » Kourroglou dit : « Oui, je viens de loin. » Le Turc lui dit alors : « Ne sais-tu pas que dans les autres pays le pain est cher, tandis que dans celui-ci, c'est la viande qui est chère ? J'ai une personne malade chez moi, à laquelle le médecin a prescrit la viande ; je vais chaque jour au bazar, mais je regarde en vain, je ne puis en trouver ; aujourd'hui, enfin, j'ai trouvé de la viande dans la boutique d'Ayvaz, fils d'Ibrahim le boucher ; j'ai été obligé de payer un okha deux piastres, et c'est là ce qui me fait soupirer. » Kourroglou demanda : « Se peut-il que la viande soit aussi

chère? — Oui, en vérité, dit le Turc, deux piastres pour un okha, c'est énormément cher. » Kourroglou dit en lui-même : « Bonnes nouvelles pour mon berger ! Attends seulement un peu, maudit ; aujourd'hui même je vendrai tes moutons. » De là Kourroglou s'en fut vers la boutique d'Ayvaz, devant laquelle il aperçut une foule de gens, mêlés ensemble *comme les plis d'un manteau froissé ;* les hommes venaient là pour acheter de la viande, les femmes pour admirer la beauté d'Ayvaz. Kourroglou désireux de le voir aussi, regardait par-dessus les épaules de ceux qui étaient devant lui. Les Turcs, le jugeant d'après son costume, le prirent pour un berger et commencèrent à le frapper sur la tête. Alors Kourroglou se baissa dans l'intention de regarder à travers leurs jambes, mais il s'exposa ainsi à de plus graves insultes. « Je ne puis dompter ces Turcs grossiers, dit-il ; comment puis-je espérer d'enlever Ayvaz ? » Il

se mit à coudoyer de droite et de gauche, et, crachant dans ses mains, il leva sa massue en l'air, dans l'intention de se frayer un passage, en poussant et frappant coup sur coup. Celui qui eut la tête frappée eut le crâne brisé ; celui qui reçut le coup sur la jambe eut la jambe cassée ; celui qui le reçut sur les épaules resta sur la place.

De cette manière il chassa tout le monde de la boutique d'Ayvaz, quand il l'aperçut assis et tenant tristement sa tête dans sa main. Kourrogloudit dans son cœur : « Un vrai looty (1) possède six tours ; cinq d'adresse et un de force. Je ne crois pas pouvoir effrayer cet enfant. » Il s'approcha alors d'Ayvaz, mit la main dans sa poche, et, prenant une piastre, il la jeta devant Ayvaz en lui disant : « Frère, pèse-moi un okha de viande, et rends-moi le reste en monnaie de

(1) *Looty*, nom fameux en Perse. Il tient le milieu entre le bravo vénitien et l'aventurier français

cuivre. Seulement sois prompt, mes compagnons sont partis, et il faut que je courre les rejoindre. » Ayvaz se dit : « Voilà une bonne pratique pour moi ; je vends un okha de viande deux francs, il ne m'en donne qu'un, et me demande son reste en monnaie, et cela promptement, parce que, dit-il, ses amis sont partis. » Ayvaz était orgueilleux à cause de sa beauté, et il dit avec aigreur : « Viens ici, approche-toi plus près, maître niais? Que veux-tu dire? » Kourroglou s'approcha d'Ayvaz, et celui-ci ayant plié un de ses doigts, lui donna un bon coup sur la joue avec les quatre autres. Kourroglou dit . « Jeune espiègle, pourquoi me frappes-tu? » Mais il était joyeux dans son cœur, et il ne ressentait aucune colère de cette preuve de courage. Ayvaz repartit : « Drôle, tu veux déprécier ma marchandise; en présence de tant de pratiques, tu veux acheter un okha de viande pour un sou, et avoir encore du retour, tandis

que je vends un okha deux livres. » Kourroglou dit : « Tu es un enfant ; ce n'est pas pour acheter de la viande mais pour en vendre, que je suis venu ici.—Que veux-tu dire, demanda Ayvaz? —Sot que tu es, répliqua Kourroglou, j'ai neuf cents moutons à vendre, et je venais ici pour connaître le prix réel de la viande, savoir si elle est chère ou bon marché. » On dit, avec vérité, que la raison abandonne la tête d'un boucher quand il entend le bêlement d'un troupeau. Ayvaz n'eut pas plutôt entendu parler de neuf cents moutons, qu'il dit : « *Mon oncle,* je ne savais pas que tu étais un maître berger ; j'ai été grossier dans mon langage ; tu es en droit de me couper la langue. Je t'ai frappé, coupe-moi la main, pardonne seulement ma faute. »

Kourroglou fit l'improvisation suivante :

Improvisation. — « Tu frapperas l'ennemi armé, serait-il enveloppé dans un feuillet du

Coran ! Mon futur enfant ! lumière de mes yeux ! je ne me fâche pas de semblables bagatelles. » Ayvaz dit alors : — « Pour l'amour de Dieu ! mon cher seigneur, que personne ne sache que tu as amené neuf cent moutons. Notre ville a cinquante bouchers ; ils vont tous te persécuter, et tu seras obligé de diviser ton troupeau entre eux tous ; de sorte qu'il n'y en aura pas plus de vingt pour ma part. Tu feras bien mieux d'attendre ici et de t'asseoir, tandis que je vais aller chercher mon père. Nous achèterons à nous seuls tout ton troupeau, et nous seuls te donnerons l'argent. » Kourroglou répondit : « Va donc, je t'attendrai ici. — Reste, dit Ayvaz. Tu vois ici douze quartiers de viande ; s'il vient quelques pratiques, tu leur vendras un okha deux piastres si elles ne veulent pas attendre que je sois revenu pour fixer le prix moi-même. » Kourroglou répliqua : « Va, et repose-toi sur moi ; j'ai été boucher

dix-sept ans, et je connais mon état ; je vendrai bien à ta place. » Ayvaz laissa la boutique à la garde de Kourroglou, et courut chercher son père. Bientôt après, un Turc, qui venait pour acheter de la viande, vit Kourroglou, et pensa en lui-même : « Comment acheter d'un pareil monstre ! Je suis vraiment effrayé de lui. » Ainsi ruminant, il allait de long en large.

Kourroglou le vit et lui dit : « Tu vas et viens comme si tu étais malade ; de quoi as-tu besoin ? » Le Turc prit une piastre dans sa poche, et demanda un demi-okha de viande. Kourroglou lui dit de mettre l'argent sur l'étal et d'entrer dans la boutique. Ayant choisi une éclanche de la meilleure viande : « Prends-la toute ! » lui dit-il. Le Turc, pensant qu'il y avait quelque tricherie là-dessous, ou bien qu'on voulait se moquer de lui, répondit : « Tout ce que j'ai à recevoir, c'est un demi-okha de mouton, et je n'en prendrai pas davantage. » Kourroglou leva

sa massue sur lui, et s'écria : « Es-tu sourd ou stupide? Je te dis de prendre tout. » Le Turc dit dans son âme : « Il faut toujours profiter de l'occasion; je vais essayer de prendre tout. S'il ne me dit rien, il aura évidemment perdu le sens; si c'est le contraire, je jetterai la viande par terre, et je me sauverai. » Il entra dans la boutique lentement, et avec timidité prit la viande, la mit sur son épaule, ayant, pendant tout ce temps, les yeux fixés sur Kourroglou; ensuite il quitta la boutique et commença à courir, et, tout en fuyant, il regardait souvent derrière lui; mais personne ne le suivait. Il avait toujours quelque appréhension, et il courait aussi fort que la vitesse de ses jambes le lui permettait. Il n'était pas loin de sa maison quand il rencontra quelques amis, qui lui demandèrent la raison de cette hâte. « Oh! puisse votre maison ne tomber jamais en ruine! Un fou est assis dans la boutique d'Ayvaz; pour une piastre, il

m'a donné toute une épaule de mouton ; quel beau trafic ! Il y a encore onze quartiers dans la boutique ; allez vite, et il vous les donnera sûrement. » Pendant que Kourroglou vendait ainsi toute la viande d'Ayvaz pour douze piastres, ce dernier arrivait à la maison de son père transporté de joie, et il dit : « Il est venu à notre boutique un berger qui a neuf cents moutons ; je l'ai retenu, et nous achèterons son troupeau. » Son père, Mir-Ibrahim, le boucher, se rendit promptement à la boutique, et dès qu'il vit Kourroglou, il lui jeta ses bras autour du cou, et l'accueillit avec de grands embrassements, l'appelant beg, et ami, et frère en même temps. Kourroglou pensa en son cœur : « Je t'entends, coquin, tu veux m'attraper. » Mir-Ibrahim dit : « Beg, votre nom a échappé de ma mémoire ; tout ce que je sais, c'est que vous aviez coutume de m'honorer de votre présence quand vous nous ameniez des moutons. Il

y a longtemps que nous ne nous sommes vus ; mes yeux vous cherchaient et vous désiraient. » Kourroglou pensait dans son cœur : « Fripon ! tu achètes le pain du boulanger, et puis tu le lui revends ensuite (1). » Et alors il dit : « Mon nom est Roushan. » Il ne disait pas un mensonge, car tel était vraiment son nom. Le boucher sur cela commença à se plaindre : « Comment ! nous aviez-vous oublié ? et pourquoi être resté si longtemps sans voir votre ami et votre frère ? » Kourroglou répondit : « Les moutons que j'avais coutume d'amener ici venaient tous de la Perse ; maintenant Kourroglou demeure sur les frontières, à Chamly-Bill. La crainte de ce voleur m'a retenu ; mais, grâce à Dieu ! Kourroglou étant mort, je te fournirai désormais autant de moutons que tu peux désirer. » Mir-Ibrahim, le boucher, demanda : « Est-il donc vrai que Kourroglou soit mort ? — Mort et en-

(1) Expression verbale pour dire : Tu mens, tu m'as trompé.

terré! J'ai moi-même assisté à ses funérailles. » Le boucher dit : « Dieu soit loué! car vous saurez que notre pacha, ayant entendu parler de ce bandit, a défendu à mon Ayvaz de sortir de la ville, de peur que Kourroglou ne l'enlève et ne le couvre d'infamie. Depuis sept ans, Ayvaz n'est jamais sorti de la forteresse. » Kourroglou disait en lui-même : « Voyez cette sale bête; il m'a enterré vivant, mais je l'aurai bientôt moi-même mis au tombeau; de sorte que chacun se moquera de lui jusqu'à la fin du monde. »

Ayvaz, voyant qu'il ne restait plus de viande dans la boutique, crut d'abord qu'elle avait été vendue; mais quand il regarda dans la bourse, il n'y trouva que douze piastres, et dit : « Berger, puisse ta maison s'écrouler! » et alors il se mit à pleurer. Mir-Ibrahim lui demanda la cause de ses larmes; et lui dit : « Père, j'ai confié à Roushan douze quartiers de viande, et il les a vendus une piastre la pièce. » Kourro-

glou répondit : « J'avais entendu dire que la corporation des bouchers était renommée pour son avarice sordide ; je vois que cela est exact. A chacun des douze amis que j'ai dans la ville, j'ai envoyé un morceau de viande. Quoi qu'il en soit, vous ne perdrez rien. Douze quartiers font six moutons ; quand tu viendras acheter mon petit troupeau, tu pourras en prendre douze gratis. » Quand Mir-Ibrahim entendit ces paroles, il frappa Ayvaz au visage. « Retiens ta langue, imbécile, dit-il, et *ne mange plus de bouc.* Ton oncle Roushan (1) sait ce que c'est que d'être un homme ; il nous donnera quatorze moutons. » Kourroglou vit qu'il avait perdu deux moutons de plus, et dit en lui-même : « Ta bouche est prête, ton gosier est ouvert, il ne manque que la poire pour jeter dedans ; mais la poire ? » Mir-Ibrahim dit : « Allons,

(1) Cher oncle, est une expression affectueuse que l'on emploie avec les personnes âgées.

Roushan-Beg, levons-nous, et allons à la maison; nous apprêterons l'argent, et réglerons nos comptes. » Ayvaz ferma la boutique, et ils s'en allèrent tous trois à la maison.

Mir-Ibrahim pria Kourroglou de rester avec Ayvaz pendant qu'il irait chercher l'argent. Quand ils se trouvèrent seuls, Ayvaz s'assit sur un siége plus élevé que Kourroglou ; Ayvaz se leva et prit dans une niche une bouteille et un verre qu'il plaça devant lui, et alors, relevant ses manches jusqu'au coude, il remplit son gobelet de vin et le vida. Kourroglou n'avait pas bu de vin depuis quelque temps; son cœur battait avec violence; il contemplait tendrement l'heureux buveur, et se léchait les lèvres. Ayvaz dit : « Roushan, mon oncle, pourquoi lèches-tu ainsi tes lèvres? » Kourroglou répliqua : « Que je devienne ton esclave! O phénix du paradis! quelle est cette liqueur rouge que tu bois? Ayvaz dit : « N'en as-tu encore jamais

vu, mon oncle? Cela s'appelle du vin. » Kourroglou reprit : « Mon fils, mon petit-fils, remplis-en un verre pour moi, et laisse-moi le boire. » Ayvaz dit alors : « Ce breuvage a cette mauvaise qualité, qu'il rend fou ceux qui en boivent. — Comment cela? » Ayvaz répliqua : « Donnez-en seulement une once à un bouc, et aussitôt il aiguisera ses cornes et se battra contre un loup; donnez-en à un poisson, et il chargera un vaisseau de marchandises, et naviguera le portant sur son dos, pour trafiquer sur la mer Caspienne. Si tu en bois, tu deviendras fou et courras au bazar, proclamant tout haut que tu as amené neuf cents moutons. Les bouchers tomberont alors sur toi, et te les prendront de force. » Kourroglou dit : « Ayvaz, puissé-je devenir la victime de tes yeux! J'avais coutume d'en boire beaucoup; nous en récoltons en grande abondance. » Ayvaz lui dit : « Comment le fait-on dans votre pays? — Dans notre pays,

on cueille les grappes et on les presse jusqu'à ce que le jus en soit bien exprimé; alors on en remplit un vase que l'on met sur le feu. Il bout et rebout jusqu'à ce qu'il soit réduit d'un tiers, et que la quatrième partie demeure; alors nous jetons dedans du pain coupé en morceaux, et nous le mangeons avec nos doigts. » Ayvaz dit: « Puisses-tu mourir, oncle, tu m'as compris merveilleusement! la chose dont tu parles s'appelle *Dushab*(1). — Comment? qu'est-ce donc, alors, que tu bois ainsi, mon enfant? — C'est du vin. — Bien, bien, je le vois à présent; nous en avons en abondance dans notre pays. — Comment le faites-vous dans votre pays, mon oncle? — Nous prenons de la crême, que nous mettons dans un sac de cuir, et puis nous le secouons jusqu'à ce que le beurre paraisse à la surface. On met le beurre dans le pilon, et l'on

(1) *Dushab*, pâte sucrée préparée de la manière ici décrite, dont on fait communément usage dans l'Orient au lieu de confitures ou de sucre.

boit ce qui reste. — Puisses-tu mourir, oncle! ceci est le abdough (lait de beurre). — S'il en est ainsi, pour l'amour de Dieu! laisse-moi y goûter. — J'ai peur, mon oncle, que tu ne deviennes fou quand tu en auras bu. »

Kourroglou réitéra sa demande, jusqu'à ce qu'enfin Ayvaz, touché de pitié, consentit à lui en donner un verre. « O Dieu! s'écria-t-il, maintenant je mourrai heureux, car Ayvaz m'a offert à boire de ses propres mains. » Il vida le verre, et, comme il n'avait mouillé qu'une de ses moustaches, il dit : « Donne-m'en un autre verre, pour l'autre moustache. » Il continua ainsi de boire et eut bientôt vidé la bouteille jusqu'à la dernière goutte. Ayvaz dit alors d'une voix irritée : « N'oublie pas que ce n'est pas du lait de beurre : tu sentiras bientôt ta tête s'appesantir. » Kourroglou dit : « Mon petit oiseau de paradis! tu ne penses à personne qu'à toi! regarde-moi aussi. » Cela dit, il se

leva, et, s'apercevant qu'il y avait encore six bouteilles d'eau-de-vie dans la niche, il les prit l'une après l'autre, et les vida jusqu'à la dernière goutte. Ayvaz s'écriait : « Ceci n'est pas du vin, mais de l'eau-de-vie, rustre ; pourquoi en as-tu bu plus d'une ! » Kourroglou dit : « O perroquet du paradis ! elles se mêleront dans mon ventre. » Ayvaz était fâché et se disait : « Il est ivre, il va bientôt tomber endormi ; alors, comment achèterons-nous ses moutons ? » Kourroglou prit un siége, et, regardant Ayvaz que le vin incommodait un peu, il prit une guitare et commençant à jouer, dit : « Ayvaz, que je sois ton esclave ! laisse-moi tirer quelques sons de ta guitare ! — Quoi ! sais-tu donc en jouer, oncle? Kourroglou dit : « Quand j'étais un enfant, un simple petit berger, mon père fit une petite guitare pour moi, avec un morceau de cèdre ; il y mit des cordes faites avec les crins d'une queue de cheval, et j'ai appris des-

sus à jouer un peu. » Ayvaz lui donna la guitare : Kourroglou l'accorda, et elle résonnait sous ses doigts comme un rossignol. L'enfant émerveillé écoutait avec ravissement. A la fin, reprenant son sang-froid, il demanda : « Oncle, peux-tu chanter aussi bien que tu joues? — Je vais l'essayer et chanter, si tu me le permets. Que pouvons-nous faire de mieux?... Nous sommes tous deux gris; si je ne chante pas ici, où chanterais-je donc? » Cela dit, il chanta l'improvisation suivante :

Improvisation. — Remplissons nos verres, et buvons, buvons, fils du boucher! Mais il ne faut pas répéter mes paroles. La rosée est descendue sur les joues de la rose(1). Tu as vidé la coupe, tu es gris, même ivre mort, tu es ivre, ivre mort, toi, aujourd'hui fils du boucher, mais qui seras bientôt le mien. »

Quand Ayvaz eut entendu ces vers, il de-

(1) La sueur a couvert ta figure.

manda : « Oncle, as-tu jamais vu Kourroglou ! »

Kourroglou fit l'improvisation suivante :

Improvisation. — « Les roses du jardin sont en pleine floraison ; les rossignols amoureux chantent ; les vallées de Chamly-Bill sont obscurcies par de nombreuses tentes(1). C'est là qu'est ma demeure. O fils du boucher !... »

Ici Kourroglou s'arrêta et se dit : « Si je terminais cette chanson par le nom de Kourroglou, le pauvre enfant mourrait de frayeur, restons encore berger un peu de temps. Il chanta l'improvisation suivante :

Improvisation. — « Dois-je le confesser? Non, je suis berger. La vie des êtres créés doit avoir une fin. Quand je tire de l'arc, ma flèche traverse le roc, ô fils du boucher ! »

(1) Dans le texte chardag, sorte de tente avec quatre piquets et une couverture d'étoffe de laine noire.

Comme il disait ces mots, le père d'Ayvaz, Mir-Ibrahim, entra dans la chambre avec l'argent destiné à l'achat des moutons et dit : « Lève-toi, Roushan-Beg, et allons où est le troupeau, afin de terminer notre marché. »

Kourroglou, voyant qu'Ayvaz ne bougeait pas, dit : « Mir-Ibrahim, l'enfant ne viendra-t-il pas avec nous? — Il faut qu'il reste à la maison ; le pacha lui a défendu de quitter la ville ainsi que je te l'ai dit. — N'as-tu pas honte d'avoir peur du cadavre de Kourroglou? Vous croyez le premier diseur de bonne aventure, pourquoi ne me croiriez-vous pas? Je te répète que Kourroglou est mort depuis plus d'un mois. Maintenant, sois franc! ce n'est pas Kourroglou que tu crains; mais tu as peur que je te force à être reconnaissant, quand j'aurai fait don à Ayvaz de trente moutons. »

Lorsque le boucher eut entendu qu'il s'agissait encore d'un présent de trente moutons, il

perdit la tête. Il donna à Ayvaz un vigoureux soufflet sur la face, et s'écria : « Lève-toi, niais, et fais un grand salut à Roushan-Beg ! c'est un homme libéral, c'est un grand homme, et sa parole est une parole. » Ayvaz, qui était excité par le vin qu'il avait bu, non moins que tout ce qu'il venait de voir et d'entendre, sentit un frisson de terreur dans tout son corps, et il pensa dans son cœur : « Cet homme doit être Kourroglou lui-même ou quelqu'un de sa bande. » Il prit sa guitare et dit : « Père, laisse-moi chanter une chanson et je vous accompagnerai ensuite. »

Improvisation. — « Père, ne confonds pas mon entendement ! un homme comme lui ne peut être un berger. Tu n'as qu'un fils, songes-y ! Ne l'emmène pas. Un berger ne doit pas avoir cet air-là. J'ai comparé ses paroles avec ses actions ; c'est un fou étrange. Son amitié et

sa haine ne durent qu'un moment. Ce doit être Kourroglou lui-même ou Daly-Hassan : *cet homme ne ressemble certainement pas à un berger.* »

Kourroglou, entendant cela, sortit et pensa : « Cet enfant est pénétrant, c'est le fils qu'il me fallait. » Ayvaz continuait ainsi :

Improvisation. — « Père, ses marchands trafiquent dans les quatre parties du monde. Mille serviteurs des deux sexes vivent à ses dépens. Il n'aime aucun compte, mais distribue libéralement ses dons par cinq et par quinze. Crois-moi, un berger n'a pas cet air-là. »

Mir-Ibrahim dit : « Que faut-il faire mon fils? Comment aurons-nous les neuf cents moutons? » Ayvaz continua et chanta :

Improvisation. — « Renvoyez-le; envoyez-le où nul œil ne pourra le voir. Que pas un

hôte, pas un voisin ne s'aperçoive de sa venue. Qu'on ne le voie pas même dans le sommeil! un homme de cette apparence ne peut-être, croyez-moi, ne peut être un berger. Le nom d'Ayvaz est attaché à cette chanson. Un signe, en forme de croix, a déjà été brûlé sur ma poitrine. Je sais, entendez bien, ce qui va tomber sur ma tête.

« Père, Ayvaz ne sera pas ton fils plus longtemps.! »

Kourroglou, voyant qu'Ayvaz avait deviné ce qu'il était, se pencha doucement vers lui, et lui dit à l'oreille :

« Méchant enfant! pourquoi ne veux-tu pas venir avec moi voir le troupeau? Je te montrerai quatre belles cages attachées au dos d'un jeune âne; chacune d'elles contient quantité d'alouettes, de cailles, de perdrix aux jambes rouges, de rossignols, et une foule d'oiseaux

chanteurs. Aussitôt que nous serons arrivés, je t'en ferai présent, ainsi que des quatre cages. Tu les pendras dans ta boutique, où ils chanteront et gazouilleront sans fin, et tandis que tu écouteras leur ramage, tu seras réjoui. »

Ayvaz alors pleura et dit : « Je ne puis m'en défendre, viens, père, allons. — Oui, allons, mon enfant, notre ami Roushan-Beg empêchera bien que tu sois arrêté aux portes de la ville. Nous allons aussi prendre un esclave avec nous. »

Ainsi, après avoir pris l'argent pour payer les moutons, Ayvaz, Kourroglou, Mir-Ibrahim et l'esclave se mirent en route. A un fersakh de distance d'Orfah, ils arrivèrent à la montagne dont il a été parlé, sur laquelle le berger faisait paître ses moutons. Quand le boucher aperçut de loin le troupeau, il fut réjoui dans son cœur et dit : « Est-ce là ton troupeau, Roushan-Beg? — Ce l'est. — Commençons-donc notre mar-

ché. Nous conviendrons d'abord de prix et nous examinerons ensuite combien il y a de moutons gras et en bon état; combien de maigres et d'estropiés. — Qu'il en soit ainsi! Fais comme il te plaira. — Combien as-tu de moutons? — Je t'ai dit ce matin que j'en avais neuf cents! — Combien de maigres et combien de gras? — Je n'ai jamais de bétail maigre, mâle ou femelle; tous mes moutons sont gras et en bon état. Aucun d'eux n'a plus de deux ans, et les brebis n'ont pas encore agnelé. — Bien, as-tu acheté ces moutons ou les as-tu élevés? — Un menteur est pire qu'un chien, et je te dirai la vérité : j'en ai acheté la moitié, et j'ai élevé moi-même l'autre moitié. — Combien veux-tu les vendre la pièce? — Je veux les vendre en bloc. — A quel prix? — Maudit soit celui qui ment. Je te dirai la simple vérité. Je les ai achetés cinq piastres chaque, et tu les auras pour six. Il faut bien que j'aie au moins une piastre de profit

dans le marché. Je ne désire pas en avoir davantage avec toi. »

Pendant qu'ils marchandaient ainsi, l'oreille d'Ayvaz suivait chaque parole qu'ils prononçaient. Il dit tout bas, à son père : « Je lui ai fait boire du vin, il ne sait pas ce qu'il dit. On ne peut pas acheter un mouton moins de cinq tumans. Comptez l'argent sans délai, père, et lorsqu'il l'aura reçu, il ne pourra plus se rétracter, quand même il recouvrerait la raison. »

Mir-Ibrahim ouvrit le sac où était l'argent, qu'il compta et versa ensuite dans le pan de la robe de Kourroglou. Ce dernier, voyant que plus de la moitié était déjà payée et que le compte avançait rapidement, dit dans son cœur : « Comment me débarrasserai-je de ce fripon de Turc ? » Il possédait une force de poignet si extraordinaire, qu'il pouvait serrer entre ses

doigts une pièce de monnaie assez fort pour en effacer l'empreinte. Ayant ainsi effacé une piastre, il la jeta avec colère devant le boucher et s'écria : « Ceci est de la fausse monnaie. » Mais la ruse n'avait pas échappé à l'œil perçant d'Ayvaz qui dit : « Roushan-Beg, nous ne sommes pas riches ; nous avons emprunté la moitié de cet argent ; pourquoi l'altères-tu méchamment?» Kourroglou répliqua : « Ayvaz, mon enfant ! je n'ai ni marteau ni enclume avec moi. Les coquins d'ouvriers de la monnaie ont oublié de frapper les chiffres du sultan sur la piastre ; et il faudra que je perde dessus. » En disant ces mots, il se leva, jeta tout l'argent par terre, et dit d'une voix irritée : Il y a cent bouchers dans Orfah ; je leur vendrai une portion des moutons, et je vous vendrai l'autre. » Et il s'éloigna. Les prières du boucher furent inutiles, et Kourrouglou était sur le point de partir, lorsque Mir-Ibrahim, au désespoir, dit à son fils :

« Puisses-tu mourir jeune (1), Ayvaz ; va, cours après lui, et prie-le de venir terminer le marché ; peut-être t'écoutera-t-il. »

Ayvaz eut rejoint Kourroglou en un moment, et, le prenant par les mains, il le supplia, en disant : « Je t'en conjure, mon oncle, ne sois pas fâché, et reviens. » Kourroglou, faisant semblant de s'adoucir, revint, et s'assit à sa première place. Quand l'argent fut tout compté, on s'aperçut qu'il manquait encore trente tumans. Le boucher dit : « Roushan-Beg, laisse le berger amener ici les moutons, nous les conduirons à la ville, où je lui paierai le reste de la somme. Tu dormiras dans ma maison, et tu partiras demain matin. » Kourroglou répliqua : « Je n'irai pas à Orfah, car j'ai entendu dire que ceux qui y passent la nuit avec

(1) Mourir dans ton jeune âge « *djevan merg shavi,* » et aussi « *Merghi tu* » sur ta mort » sont deux étranges expressions de tendresse employées par les Perses quand ils veulent obtenir une faveur de quelqu'un ou le flatter.

de l'argent sont assassinés. Il faut que tu me payes ici-même. — Je ne suis pas un voleur, Roushan-Beg ; cependant je ferai comme tu l'ordonnes. Reste ici avec Ayvaz ; et toi, mon enfant, sois gai et amuse notre oncle par ta conversation, pendant que je courrai à la ville chercher le reste de l'argent. »

Ainsi le boucher sans cervelle laissa son fils entre les mains de Kourroglou, et, enfourchant sa maigre rosse, il partit pour Orfah.

Kourroglou, sous prétexte d'aller chercher les quatre cages qu'il avait promises à Ayvaz, laissa ce dernier avec l'esclave, tandis qu'il retournait vers le berger. Il reprit son armure, *ainsi que ses dix-sept armes*. Alors il demanda au berger : « Où est mon cheval ? — Oh ! puisse ta maison tomber en ruine ! Ton cheval est aussi fou que toi-même. Je l'ai attaché par les quatre jambes dans ce ravin, et ne puis te dire

s'il est mort ou vivant. » Kourroglou lui dit : « Misérable ! je souillerai le tombeau de ton père ! Tu as fais du mal à mon cheval, fils de chien ! » Et il courut sans délai vers le ravin, où il vit son Kyrat attaché d'une telle façon, qu'il ne pouvait bouger. Il détacha les liens de son cheval, le sella, serra la sangle, puis, l'ayant embrassé sur les deux yeux, il monta dessus et galopa vers Ayvaz. Il prit d'abord le sac de piastres, qu'il attacha derrière la selle avec des courroies. « Allons maintenant, mon Ayvaz, monte avec moi sur ce cheval et partons ! — Guerrier, tu te moques de moi ; mon oncle Roushan sera bientôt ici, et tu seras démonté par un seul coup de sa massue. — Frotte tes yeux, Ayvaz, et regarde ; ne reconnais-tu pas ton oncle ? » Ayvaz l'examina attentivement. « Oui, c'est lui, dit-il, c'est Roushan-Beg lui-même ; seulement son habit n'est pas le même. »

Il commença à pleurer, et s'écria : « O ma

mère ! ô mon père ! où êtes-vous ? » Ses larmes et ses prières lui servirent peu. Kourroglou l'enleva sur sa selle, le plaça derrière lui, et ayant lié un shawl autour de son corps et de celui d'Ayvaz, il assujettit ce dernier à sa ceinture. Ensuite il donna un coup d'éperon à son cheval, le fouetta, et emporta sa proie. Le crédule esclave du boucher pensait que tout cela n'était qu'un jeu. Cependant il courut après lui et cria : « Trêve à ce jeu, trêve à cette plaisanterie. » A la fin il se fâcha, sortit un poignard du fourreau, et l'élevant devant Kourroglou, il dit : « Laisez l'enfant, ou je vous passe ce fer à travers le corps. » Kourroglou dit : « Voyez ce reptile ! Il faut que je montre quelque merci envers lui. » Alors il lança sa massue après lui, et le crâne de l'esclave fut écrasé comme la tête d'un pavot.

Le berger, qui vit ce meurtre, devint soucieux ; et, tremblant de frayeur, il commença à

réciter les prières des mourants. Kourroglou lui ordonna d'approcher et d'ouvrir ses oreilles. Alors il délia sa bourse, en fit tomber bon nombre de piastres, et lui demanda (1) : « Berger, as-tu vu un chameau ? » Le berger répliqua : Je n'ai pas même vu un mouton. » Kourroglou dit : « Berger, tu vas conduire à l'instant ce troupeau à la ville ; pendant ce temps j'enleverai Ayvaz. » Ainsi le berger conduisit son troupeau à Orfah, tandis que Kourroglou emmenait Ayvaz à Chamly-Bill. L'enfant désolé criait douloureusement : « Malheur à moi ! je laisse ma tante derrière moi ; j'abandonne la femme de mon oncle ; malheur à eux, malheur à moi ! » Ses yeux étaient rouges et enflés comme des pommes. Kourroglou fit l'improvisation suivante :

Improvisation. — « Je te dis, Ayvaz, il ne

(1) *Avez-vous vu le chameau? Non! strutur didi? Ne!* »
Conte perse bien connu, et devenu maintenant un proverbe.

faut pas pleurer. Ne tourmente pas mon cœur de tes regrets, ne crie pas, ne te lamente point, Ayvaz ! »

Ce dernier, en réponse, fit l'improvisation suivante :

Improvisation. — « Tu dis qu'il ne faut pas pleurer ! Comment puis-je retenir mes larmes, ô Kourroglou ? Tu me dis de ne pas te tourmenter de mes chagrins; comment puis-je m'empêcher d'être triste ? »

Alors Kourroglou chanta :

Improvisation. — « Je revenais des champs, je revenais des déserts, et je demandais aux bergers s'ils ne t'avaient pas vu. Je t'ai séparé de ton vieux père ; Ayvaz, ne pleure pas. »

Ayvaz chanta ainsi :

Improvisation. — « Tu as rempli les sacs avec l'argent ; tu as déchiré le fond de mon

cœur ; tu as courbé sous le chagrin le dos de mon père. Comment puis-je m'empêcher de pleurer, ô Kourroglou ?

Kourroglou chanta :

Improvisation. — « Ne suis-je pas Beg, ne suis-je pas Khan ? Ne serai-je pas pour toi un père, un tendre parent ? Ne crie pas, ne pleure pas, Ayvaz. »

Ayvaz chanta alors :

Improvisation. — « Mes fleurs, je vous ai laissées dans le jardin ! J'ai laissé derrière moi des beautés dont la ceinture mérite d'être embrassée, j'ai laissé derrière moi mon nom et ma famille ! Comment puis-je retenir mes larmes, ô Kourroglou ? »

Kourroglou chanta :

Improvisation. — « Plus de larmes, je t'en

conjure, ou tu me feras pleurer moi-même comme un enfant ou une vieille femme. Tu deviendras un guerrier, tu seras la gloire et l'orgueil de Kourroglou. Ne pleure plus. »

Ayvaz dit : « J'ai ouï dire que tu étais un guerrier ; tu dois alors me traiter comme il convient à un guerrier. Je ne puis dire si tu es un homme brave ou un vilain. Comment puis-je donc m'empêcher de pleurer ? »

Kourroglou lui promit d'en faire son fils, de le faire vivre dans l'abondance et de faire de lui un guerrier, et ils continuèrent leur voyage à Chamly-Bill.

Pendant ce temps, Mir-Ibrahim le boucher arrive chez lui pour chercher l'argent, et dit à sa femme : « J'ai rencontré aujourd'hui un berger qui est un grand niais. J'étais à court de quelques tumans pour payer les moutons, et je lui ai laissé Ayvaz en ôtage. Va, et tâche de

trouver l'argent promptement. » Sa femme court chez quelques parents et amis ; et, ayant obtenu la somme nécessaire, elle l'apporta au boucher. Celui-ci remonta à la hâte sur sa chétive rosse, et retourna vite au troupeau. Mais à peine avait-il passé la porte, qu'il vit le berger entrant dans la ville avec ce même troupeau. « Berger, tu es un fripon, un voleur ! De quel droit amènes-tu mes moutons à la ville ? Je les ai achetés, je les ai payés. » Le berger dit : « Je ne te comprends pas. » Mir-Ibrahim demanda : « Quoi ! n'es-tu pas le berger de Roushan Beg ? — Tu rêves comme si tu avais la fièvre. Je ne sais pas qui tu es, et ne puis dire non plus quel est celui que tu nommes Roushan-Beg. — Misérable ! ne m'avez-vous pas vendu ces moutons, il n'y a qu'un instant ? n'avez-vous pas pris l'argent ? — Arrière, avec ton mensonge ! Les brebis sont la propriété de Reyhan l'Arabe, et je les amène en ville pour les traire. Les

brebis que l'on trait dans la place du marché se vendent un meilleur prix. »

A ces mots, le boucher sentit une sueur froide lui venir à la peau. Il descendit pour tâter les mamelles des brebis, et s'aperçut qu'elles avaient toutes du lait. Il dit : « Ce hâbleur, Roushan-Beg, me disait, en me vendant son troupeau, qu'il ne s'y trouvait que des mâles ou des brebis qui n'avaient jamais porté. Sans aucun doute, c'était Kourroglou, qui, après m'avoir trompé, doit avoir emmené Ayvaz avec lui. N'as-tu pas vu deux jeunes garçons sur la montagne? » Le berger dit : « Oui, j'ai vu deux jeunes garçons jouant et luttant ensemble sur la montagne. »

Mir-Ibrahim remonta sur sa rosse en grande hâte, et courut au galop. Il ne trouva sur la montagne que le cadavre de son esclave. Sa langue resta clouée à son palais; il commença à frapper ses tempes si violemment qu'il tomba

de cheval. Dans son désespoir, il se jeta sur la terre; et, répandant de la poussière sur sa tête, il s'écria : « Malheur à moi ! il m'a enlevé mon fils. »

Mir-Ibrahim fut trouvé dans cet état déplorable par Reyhan l'Arabe. Ce dernier était un riche seigneur, qui se rendait au-delà des montagnes pour chasser, accompagné de cent soixante cavaliers. Quand il se fut approché, et qu'il eut examiné les choses, il reconnut son beau-frère dans l'homme ainsi désolé : « Quoi! est-ce vous, Mir-Ibrahim? Pourquoi ces larmes, et que signifie ce désespoir? » Le pauvre père, que la douleur privait de la parole, put seulement prononcer ces mots : « Il l'a emmené... il l'a emmené !... » Reyhan l'Arabe demanda en colère : « Fils d'un père brûlé, qui, et par qui enlevé? » Une demi-heure se passa avant que Mir-Ibrahim eut recouvré ses sens, et il dit : « Je l'ai vendu à Kourroglou ; il l'a enlevé,

il s'est enfui. — Parle clairement. Si tu lui as vendu quelque chose, il avait droit de prendre sa propriété. » Ce ne fut qu'après de nombreuses questions que Reyhan l'Arabe dit, dans son cœur : « Kourroglou, tu es un misérable, tu as passé ta main (1) crasseuse sur ma tête, et enlevé le gibier de mes réserves. » Il appela ses cavaliers, et dit : « Enfants, je vais courir après lui ; suivez-moi. » Alors ils galopèrent à la poursuite de Kourroglou, guidés par les traces des pas de son cheval.

Reyhan l'Arabe était monté sur une jument. Kourroglou continuait de marcher, sans être averti de rien, quand il vit Kyrat secouer ses oreilles. C'était un signe certain de la présence de la jument, à environ un mille de distance. Kourroglou dit, dans son cœur : « Mon Kyrat doit sentir la jument de Reyhan l'Arabe. Ce-

(1) C'est-à-dire : tu m'as trompé et déshonoré.

lui-ci a sans doute tout appris, et me poursuit maintenant. » Il regarda le ciel, et vit quelques oies sauvages passer au-dessus de sa tête. Kourroglou pensa : « Je vais décocher une flèche au guide de la bande : si l'oiseau tombe, je serai vainqueur ; mais si la flèche revient seule, Ayvaz ne sera pas à moi. » Il prit une flèche de son carquois ; et, après l'avoir placé sur son arc, il l'envoya dans l'air. En très peu de temps, l'oie descendit, et vint tomber aux pieds de son cheval.

Kourroglou se sentit très heureux ; il arracha une couple des plus belles plumes de l'oie, et, ôtant le bonnet d'Ayvaz, les attacha, en guise de plumet, à sa calotte. Ayvaz dit : « Tu as fait des trous, avec ces plumes, dans ma calotte ; j'ai une belle nièce qui m'en fera une neuve. — O mon fils ! répliqua Kourroglou, aussi longtemps que tu demeureras dans ma maison, tes habits seront d'or et de soie. » En entendant

cela, Ayvaz pleura amèrement. Kourroglou, pour le consoler, improvisa la chanson suivante :

Improvisation. — « Que ta tête semble belle avec cette plume ! c'est comme la tête d'une grue mâle. Je la garderai(1), je veillerai soigneusement sur elle. Je t'ai cherché dans le ciel, et je t'ai trouvé sur la terre. Ne pleure pas, ma jeune grue. La ligne arquée de tes sourcils a été dessinée par la plume du Tout-Puissant. Tu es juste en âge, tu as quinze ans, ô jeune garçon ! A tous ces ornements un seul manque en-

(1) *Terbatias.* Je tournerai autour de ta tête ; expression prise d'une coutume orientale. Quand un malheur menace quelqu'un, afin de le prévenir, on fait tourner un mouton noir trois fois autour de lui, et on en fait ensuite présent aux pauvres, ou bien on le fait perdre. Quand le shah de Perse visite un village, les paysans vont au-devant, baisent le pan de sa robe ou son éperon ; ils demandent comme la plus grande faveur la permission de tourner autour de son cheval; de là l'expression Dourer beguerden, c'est-à-dire, j'implore, je demande sur tout ce qu'il y a de plus sacré.

core : c'est celui des exploits chevaleresques. Tu seras le modèle d'un guerrier. Je couvrirai ta tête d'une calotte d'or. O ma jeune grue ! ne pleure plus. » Après une pause, Kourroglou chanta :

Improvisation. — « Je te vis, et mon cœur fut heureux. Tu trouveras en moi un franc Turcoman Tuka, Mon nom est Kourroglou *le bélier*. Je suis bien connu dans toute la Turquie. Ayvaz, à la tête de grue, ne pleure plus. »

Retournons maintenant à Reyhan l'Arabe. Il connaissait parfaitement tous les chemins et sentiers des environs d'Orfah ; il savait aussi que Kourroglou y venait pour la première fois, et par conséquent ne connaissait pas les localités. Il y avait une passe étroite au-dessus d'un précipice, qu'il fallait traverser au moyen de *quelque chose ressemblant à un pont* jeté dessus. Avant que Kourroglou put avoir passé ce

pont, Reyhan l'Arabe y était arrivé en faisant un détour, et il se posta à l'entrée même. Kourroglou, voyant que sa route était interceptée, se détermina à gravir la montagne rapide qui surplombait le pont. Il aiguillonna Kyrat avec ses éperons et le fouetta ; Kyrat grimpa comme une chèvre sauvage, et fut bientôt debout sur le sommet. Kourroglou, regardant alors de tous côtés, ne vit rien que les murs perpendiculaires des précipices horribles. On ne voyait aucun passage ; seulement, au pied d'un des flancs de la montagne, il y avait un ravin large de douze mètres et de cent mètres de long. Kourroglou demeura à méditer sur ce qu'il y avait à faire.

Reyhan l'Arabe alors dit à ses gens, disant : « Mes enfants, mes âmes, pas un pas de plus. Restez où vous êtes; pas un de vous ne pourrait monter au lieu où est maintenant Kourroglou; il faudra qu'il y meure ou qu'il descende. »

A tout évènement, Kourroglou demeura trois jours sur le sommet de la montagne; mais ce qu'il eut de pire, c'est que Kyrat y tomba malade. Kourroglou tourna sa face vers la Mecque, et pria : « O Dieu! si le jour de ma mort est arrivé, ne me laisse pas mourir parmi les Sunnites. » Il regarda alors Kyrat, et son cœur fut réjoui quand il vit que son cheval paissait et mangeait l'herbe avec appétit, signe évident que sa santé s'améliorait, grâce à l'intercession de la sainte âme d'Ali. Il alla examiner le ravin, large de douze mètres, et pensa : « Quel que puisse être le résultat, je veux l'essayer. Si Kyrat franchit le ravin, nous sommes sauvés ; s'il ne le peut, alors nous périrons tous trois misérablement, moi, Kyrat et Ayvaz, brisés en mille pièces au fond du précipice. Je ne puis attendre plus longtemps. » Il sauta sur son cheval, lia Ayvaz à sa ceinture avec un châle, et improvisa à son cheval le chant suivant :

Improvisation. — « O mon coursier! ton père était bedou, ta mère kholan. Sus! sus! mon digne Kyrat, porte-moi à Chamly-Bill! Ne me laisse pas ici, parmi les mécréants et les ennemis, au milieu du noir brouillard. Sus! sus! mon âme, Kyrat, emporte-moi à ChamlyBill! »

Aussitôt que Reyhan l'Arabe entendit la voix de Kourroglou, il se mit à rire et cria d'en bas : « Bien, maudit! tu as dit tes dernières paroles; mais que tu chantes ou non, il faut que tu descendes et tombes entre nos mains. » Alors Kourroglou improvisa pour Kyrat.

Improvisation. — « Hélas! mon cheval, ne me laisse pas voir ta honte. Tu seras couvert de harnais de soie à ta droite et à ta gauche; je ferai ferrer tes pieds de devant et tes pieds de derrière avec de l'or pur. Sus! sus! mon Kyrat, porte-moi à Chamly-Bill! Ton corps est aussi rond, aussi mince et aussi uni qu'un roseau.

Montre ce que tu peux faire, mon cheval ; que l'ennemi te voie et devienne aveugle d'envie (1). N'es-tu pas de la race de kholan ? n'es-tu pas l'arrière-petit-fils de Duldul (2) ? O Kyrat ! porte-moi à Chamly-Bill, vers mes braves. Je ferai tailler pour toi des housses de satin, et je les ferai broder exprès pour toi. Nous nous réjouirons, et le vin rouge coulera en ruisseaux. O mon Kyrat ! toi que j'ai choisi entre cinq cents chevaux, sus ! sus ! porte-moi à Chamly-Bill. »

Ayant fini ce chant, Kourroglou commença à promener Kyrat. Reyhan l'Arabe le vit d'en bas, et, devinant que Kourroglou préparait son cheval à franchir le ravin, il dit à ses hommes : « Voulez-vous parier que Kourroglou sera assez hardi pour sauter ce précipice ? Son grand courage me plaît. Je vous prends à témoin que s'il franchit le ravin, je me garderai de persécuter

(1) Littéralement : « Tu arracheras les yeux du scélérat. »

(2) *Duldul*, nom du célèbre cheval arabe qui appartenait à Ali, gendre du prophète.

un homme si brave. Je lui pardonnerai et lui laisserai emmener Ayvaz ; s'il succombe, je rassemblerai leurs membres dispersés, et les ensevelirai avec honneur. » Il dit ces mots, et il regarda la montagne tout le temps à travers un télescope. Kourroglou continuait à promener Kyrat jusqu'à ce que l'écume parût dans ses naseaux. Enfin, il choisit une place où il avait assez d'espace pour sauter ; et alors, fouettant son cheval, il le poussa en avant.

Le brave Kyrat s'élança et s'arrêta sur le bord même du précipice ; ses quatre jambes étaient rassemblées entre elles *comme les feuilles d'un bouton de rose*. Il hésita un instant, prit de l'élan, et sauta de l'autre côté du ravin ; il retomba même deux mètres plus loin qu'il n'était nécessaire.

Reyhan l'Arabe s'écria : « Bravo ! bénis soient la mère qui a sevré et le père qui a élevé un tel homme. »

Pour Kourroglou, son bonnet ne remua pas de dessus sa tête, il ne regarda pas même en arrière, comme s'il ne fût rien arrivé d'extraordinaire, et il s'en alla tranquillement avec Ayvaz.

Reyhan l'Arabe dit à ses hommes : « Mes amis, mes enfants ! un loup à qui l'on n'ôte pas sa première proie s'enhardit, et revient plus rapace que jamais. Kourroglou a enlevé aujourd'hui le fils de mon beau-frère ; demain, il viendra saisir ma femme jusque dans mon lit. Il faut lui montrer que notre orteil est aussi assez fort pour tendre un arc. »

Sur cela, ils s'élancèrent à sa poursuite. Aussitôt que Reyhan l'Arabe aperçut Kourroglou, il cria : « Roi, parviendrais-tu à t'échapper jusqu'à Chamly-Bill, je t'y atteindrais encore. » Kourroglou pensa : « Ce brigand ne veut pas me laisser en paix. » Il fit descendre Ayvaz de

cheval, examina la selle, les étriers, resserra la sangle, et retourna au-devant de Reyhan l'Arabe, auquel il demanda : « Que veux-tu de moi, mécréant? — Écoutez cette belle question, ce que je veux? Tu as passé ta main crasseuse sur ma tête. » Kourroglou demanda : « Veux-tu combattre avec moi comme un homme ou comme une femme? — Qu'entends-tu par combattre comme un homme ou comme une femme? — Si tu ordonnes à tes cavaliers de sauter sur moi, alors tu combattras comme une femme; si, au contraire, tu consens à te battre seul avec moi, ce sera un combat comme il convient à des hommes.

— Soit, battons-nous donc comme des hommes. » Kourroglou, qui voyait que les cavaliers de Reyhan l'Arabe attendaient tranquillement, rangés en ligne, dit dans son cœur : « Malgré ses promesses, je ne puis me fier à la parole des Sunnites; commençons donc à éloigner d'ici au

moins une partie de ses cavaliers. Écoutez-moi, Reyhan l'Arabe, j'ai coutume de chanter avant le combat. Voici mon chant :

Improvisation. — « Guerrier Reyhan ! tu es venu avec une armée contre moi seul. Où est ton honneur, où est ta valeur si vantée ? Pourquoi cherches-tu à détruire mon âme ? Guerrier Reyhan, tu es fou ! »

Le son de sa voix, aussi bien que le chant, étaient si terribles, que les cavaliers de Reyhan furent frappés de peur. Kourroglou continua :

Improvisation. — « Montrez-moi un homme qui puisse tendre mon arc. Trouvez-moi un guerrier qui vienne frapper sa tête comme un bélier contre mon bouclier. Je puis broyer l'acier entre mes dents et je le crache alors avec mépris contre le ciel. Oh ! pourquoi ne pas combattre aujourd'hui ? »

Les cavaliers de Reyhan l'Arabe, saisis

d'horreur, murmurèrent l'un à l'autre : « Pour la gloire de la race d'Osman, pas un de nous n'échappera au tranchant du sabre de Kourroglou. » Plusieurs d'eux prirent la fuite. Kourroglou dit dans son cœur : « Est-ce ainsi ? Fuyez donc. » Et il improvisa.

Improvisation. — « Donne ordre à ton armée de se diviser par bataillons. Ah ! ont-ils tant de confiance dans leur nombre ? Je suis seul, que cinq cents, que six cents de vous s'avancent ! Reyhan est venu, il est fou en vérité. »

Ce chant mit en fuite le reste des cavaliers de Reyhan. Ce dernier seul resta et ne quitta pas la place. Kourroglou improvisa.

Improvisation. — « Un guerrier ne chasse pas ses frères guerriers dans le couvert. Il menace avec son épée égyptienne bien affilée, élevée en l'air. Pense à toi, Reyhan, avant qu'il soit trop tard. Es-tu fou ? Tu n'as jamais éprouvé

la force du bélier, le front de Kourroglou ; tu n'as jamais eu devant toi un bras si puissant. Tu es encore là, Reyhan, es-tu fou ? »

Reyhan l'Arabe était un seigneur d'un grand courage ; on parlait de sa gloire et de ses hauts faits dans toute la Turquie. Kourroglou s'écria : « Retourne dans ta maison, Reyhan, regarde la fuite de tes cavaliers. » Sa réponse fut : « Ce sont tous des corbeaux, ils ne peuvent résister à un hibou comme toi. » Cela dit, Reyhan lança sa jument arabe sur le railleur. Kourroglou de son côté donna de l'éperon à Kyrat. Le choc fut terrible.

Les dix-sept armes qu'il portait avec lui furent employées tour à tour, et cependant aucun avantage ne fut remporté de part et d'autre. Kourroglou vit que Reyhan l'Arabe était un homme d'un courage et d'une habileté supérieurs.

Ils s'approchèrent plusieurs fois à cheval poitrine contre poitrine et dos contre dos. Ils se prirent l'un l'autre par la ceinture. Reyhan tirait Kourroglou afin de le désarçonner, et criait : « Tu n'emmèneras pas Ayvaz. » Kourroglou le tirait aussi de dessus sa selle et criait : « J'emmènerai Ayvaz. »

Ils descendirent de cheval en même temps et commencèrent à lutter à pied, le cou enlacé avec le cou, le bras avec le bras, la jambe avec la jambe. On aurait dit deux chameaux (1) mâles se battant ensemble. Le soleil commençait déjà à baisser. Kourroglou se sentait fatigué de la

(1) Les combats de chameaux sont beaucoup plus féroces que ceux de taureaux, de béliers, de boule-dogues ou de coqs. Les riches oisifs en Perse parient souvent à leur sujet. Il est presque impossible de ne pas éprouver une sorte de plaisir sauvage à être témoin de ces combats. Ces deux énormes corps tout en se battant, demeurent presque sans aucun mouvement. Leurs longs cous enlacés l'un l'autre ne donnent signe de vie que par de convulsives contorsions. Deux têtes avec des yeux presque hors de leurs orbites, des bouches écumantes, d'affreux rugissements complètent le tableau.

puissante résistance de son ennemi, et s'écria dans son cœur : « O Dieu ! préserve-moi de malheur, ô Ali ! » Cela dit, il éleva Reyhan l'Arabe en l'air et le rejeta par terre ; il s'assit sur sa poitrine, et, tirant son couteau, il se préparait à lui couper la tête ; mais il dit dans son cœur : « S'il demande merci, je le tuerai ; s'il ne le demande pas, ce serait pitié de tuer un si brave jeune homme. »

Il regarda son visage, mais il était rouge, tranquille, et ne laissait voir aucun changement. Alors il détacha la courroie qui était derrière sa selle, et s'en servit pour lier les jambes et les mains de Reyhan. Ce dernier dit : « Au moment où tu lançais ton cheval pour franchir le précipice, je te faisais présent d'Ayvaz. J'ai été infidèle à ma parole, et pour un péché si énorme, le malheur tombe sur ma tête coupable. » Kourroglou répliqua : « En vérité, nul autre homme que moi n'osera te poursuivre.

« J'ai pitié de toi, et n'ai pas envie de te tuer. J'ai seulement lié tes mains et tes jambes. Si une armée me poursuivait, elle ne serait pas assez hardie pour continuer après t'avoir vu ainsi garrotté. »

Kourroglou lia donc Reyhan avec une corde sur sa jument, et, ayant remonté sur Kyrat, il conduisit la jument avec une corde. Il plaça Ayvaz derrière lui, et ils arrivèrent ainsi à Chamly-Bill. Les sentinelles de Kourroglou le virent venir de loin et informèrent les bandits de l'arrivée de leur maître. Sept cent soixante-dix-sept hommes allèrent à sa rencontre. Kourroglou commanda qu'on fut chercher une robe d'honneur pour Ayvaz. Ayvaz la mit : Kourroglou ordonna que Khoya-Yakub, qui, tout le temps de l'absence de Kourroglou, avait été enchaîné et confiné dans une sombre prison, fût amené devant lui. Il le reçut tendrement, lui ôta ses fers, et le fit conduire au bain. Aus-

sitôt que Khoya-Yakub fut revenu, il le revêtit d'un superbe habillement et l'invita à s'asseoir près de lui, à la place d'honneur.

Les bandits s'enquirent avec empressement des détails de la capture d'Ayvaz, et Kourroglou les leur dit du commencement à la fin, n'épargnant pas les louanges à Reyhan sur sa force et son courage. Il dit son conte en vers et en prose, fidèle à sa coutume de dire la vérité à la face des gens, disant à un poltron qu'il était un poltron, à un brave qu'il était un brave. Voici une des improvisations faites en l'honneur de Reyhan :

Improvisation.—« Frères, Aghas! un homme doit être un homme comme Reyhan. Il a arraché des larmes d'admiration de mes yeux. Son bouclier est d'argent ; il répand le sang de l'ennemi avec abondance. Il a uni mon âme à la sienne. Il a gravé à la fois dans mon cœur le

respect et l'attachement. Un homme juste doit être comme Reyhan. Puisse chaque père avoir cinq fils comme lui ; puissions-nous avoir des guerriers comme lui pour compagnons ! Il mérite d'être le frère de Kourroglou. Un homme juste doit être un homme comme Reyhan (1). »

Kourroglou ordonna qu'on servît un repas. Ayvaz fut nommé chef des échansons ; le vin coula, les mets tombèrent comme la pluie, et toute la bande festoya ensemble.

(1) Le texte de cette belle pièce de poésie sert d'exemple de la force des participes turcs, qui ne peut être égalée en aucune langue européenne.

QUATRIÈME RENCONTRE

Le chapitre qui précède nous a paru si coloré et si original, que nous n'avons pas eu le courage de l'abréger beaucoup. Au ton héroïque se mêle dans le récit la gaîté rabelaisienne, et l'ensemble est, comme dans toutes les œuvres naïves, un composé de terrible et de bouffon. Le déjeuner de Kourroglou sur la montagne ne rappelle-t il pas, en effet, une scène de Grangousier? N'y a-t-il pas aussi un peu du frère Jean des Entommeures et de Panurge en même temps, dans les

niaiseries malicieuses qu'emploie Kourroglou pour obtenir d'Ayvaz la permission de boire de son vin ? Mais bientôt viennent les touchantes lamentations d'Ayvaz enlevé, et là, il y a la simplicité élevée de la forme biblique. Enfin, l'admiration de Reyhan l'Arabe pour Kourroglou franchissant le précipice, rentre dans la chevalerie merveilleuse de l'Arioste.

La rencontre suivante pénètre plus avant dans les mœurs et usages de l'Orient. La princesse Nighara est toute une révélation de l'idéal de la femme dans ces contrées. Idéal bizarre et qui, pour le coup, n'est pas le nôtre. L'examen en sera d'autant plus curieux ; et ce serait peut-être ici le lieu de donner comme préface à ce chapitre, un travail que M. Chodzko nous a communiqué, sur les pratiques, usages, superstitions, idées religieuses et sociales qui défrayent la vie mystérieuse des harems. Mais nous craignons de nuire à l'intérêt que peut inspirer Kourroglou, par cette longue interruption, et

nous remettons à la fin de notre analyse, la publication des curieux documents qui viennent à l'appui.

La quatrième rencontre traite donc de la princesse Nighara ; mais comme elle en traite fort longuement, nous abrégerons le plus possible, ayant regret, toutefois, à tout ce que nous passerons sous silence.

Et d'abord, nous voudrions omettre Demurchi-Oglou comme ne se rattachant pas à l'action de cette aventure : mais nous devons le retrouver dans la suite de la vie de Kourroglou, et nous ne pouvons nous dispenser de le faire connaître au lecteur, d'autant plus qu'il y a là un trait d'affinité avec l'aventure de Guillaume Tell, et raffiné dans tous ses détails, par l'ingénieuse exagération des Orientaux. On a dû remarquer aussi dans le chapitre précédent, la supériorité de l'invention persanne, à propos de Kourroglou effaçant, par la seule pression de es doigts, l'effigie d'une monnaie d'or. Les hé-

ros de chez nous se contentent de briser la pièce en deux, et croient avoir fait l'impossible. Mais le véritable impossible ne se trouve que dans l'Orient.

Voilà donc Demurchi-Oglou, le fils du forgeron, qui, du fond de sa ville du Nakchevan, entend parler de la gloire et de la magnificence du bandit. *Mon cœur éclate ici faute d'action,* dit Demurchi-Oglou, et le voilà parti avec son cheval pour Chamly-Bill. Kourroglou, qui chassait aux alentours de sa forteresse, le rencontre et dit d'abord. « Voilà un beau garçon ! — Demurchi lui présente sa requête. — *Mon âme,* lui répond le maitre, tu dois savoir que je donne du pain aux braves et rien aux lâches. — Amis, dit-il à ses chasseurs, *j'ai trouvé ici mon gibier.* » Il fait asseoir Demurchi sur les genoux, *à la manière des chameaux mâles,* et lui fait ôter son bonnet. Puis il demande une pomme, tire son anneau de son doigt, le fixe sur la pomme qu'il pose sur la tête de Demurchi, se place à dis-

tance, tend son arc, et fait passer les soixante flèches de son carquois à travers l'anneau.

Content de voir que Demurchi n'a pas sourcillé, il dit à ses compagnons : « Mes âmes, mes enfants, que celui qui m'aime contribue à équiper Demurchi-Oglou. » A l'instant même, nos bandits, sans aucune crainte de passer pour communistes, se dépouillent chacun de son habillement, de son armure, ou du harnachement de son cheval, « et il lui fut donné tant de choses, qu'en un instant l'étranger se trouva riche. »

On l'emmène à Chamly-Bill, on fête sa venue ; Kourroglou improvise pour lui au dessert, et, dans une de ses strophes, il lui dit :

« Personne sur la terre ne connaîtrait mes hauts faits sans mes jolies chansons. Oui, tout tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour mes smis, et la passion d'un gain égoïste ne s'est jamais élevée dans mon âme. »

« Mais écoutez, maintenant, s'écrie le rapsode, l'histoire de la princesse Nighara, fille du sultan de Constantantinople. »

La belle princesse a entendu parler de Kourroglou, et elle s'est éprise de lui sur sa brillante réputation. Un jour qu'elle était sortie pour se promener dans les bazars de la ville, et qu'au son des tambours, tous les promeneurs et tous les marchands s'enfuyaient pour ne pas payer de leur tête le bonheur de l'apercevoir, un certain Belly-Ahmed, (c'est-à-dire *le fameux* Ahmed), qui se trouvait là, se dit en lui-même : « Ton nom est Belly-Ahmed, et tu ne verrais pas cette belle princesse ? » Il la vit, en effet, et faillit le payer cher ;. car la princesse, qui n'entendait pas raillerie, le foula aux pieds, et l'eût fait étrangler par ses eunuques, s'il n'eût eu l'heureuse inspiration de lui dire, tout en la suppliant, qu'il était natif d'Erzeroum. Aussitôt la princesse lui demande s'il n'a point vu dans ces contrées un certain Kourroglou, et Belly-Ah-

med qui n'est point sot se hâte de se donner pour un de ses serviteurs. Alors la princesse lui jette de l'or à poignées, et lui remet, pour son maître, son propre portrait avec une lettre ainsi conçue :

« O toi qui es appelé Kourroglou ! la gloire de ton nom a jeté un charme sur nos contrées. Je me nomme Nighara, fille du sultan Murad. Je te dis, afin que tu l'apprennes, si tu ne le sais pas encore, que j'éprouve un ardent désir de te voir. Si tu as du courage, viens à Istambul, et enlève-moi. »

Belly-Ahmed part pour Chamly-Bill, et se présente aux sentinelles qui s'emparent de lui et le conduisent à Kourroglou. Celui-ci lui trouve bonne mine, le fait asseoir, et envoie son bel échanson Ayvaz lui chercher du vin. Alors recommence avec Ahmed un dialogue dans la forme de celui qu'on a vu au chapitre précédent, entre Kourroglou et Khoya-Yakub. « As-tu vu un plus beau cheval que mon Kyrat ? —

Je n'en ai pas vu. — As-tu vu un plus beau guerrier que mon Ayvaz ? — Je n'en ai pas vu. — As-tu vu une plus belle fête, etc. — Mais, ô Kourroglou ! j'ai vu, à Istambul, la princesse Nighara ! » Kourroglou dresse l'oreille, lit le billet, regarde la miniature, fait seller Kyrat, et part en laissant Belly-Ahmed enchaîné dans un cachot, comme il avait fait pour Khoya-Yakub ; en pareille circonstance, c'est sa façon d'agir.

Ayant passé les portes de la ville (Constantinople), il descendit de cheval, et Kyrat le suivit par les rues. Ce merveilleux cheval (descendant à coup sûr de celui qui portait les quatre fils Aymon), sachant bien qu'il pourrait éveiller, par sa beauté, la convoitise des étrangers, ou *craignant qu'on ne jetât sur lui quelque charme*, « avait l'esprit de laisser tomber ses oreilles comme un âne, de rebrousser son poil, d'emmêler sa crinière, enfin de se donner l'apparence et la démarche d'une rosse. »

Kourroglou vit une femme décrépite dont le

dos *avait la forme courbée de la nouvelle lune*, et connut à son air que c'était une sorcière. Il lui demande l'hospitalité. Elle s'excuse sur sa pauvreté. Il lui donne de l'or, elle s'attendrit. Mais arrivés à la maison de la vieille, Kourroglou, qui veut y faire entrer Kyrat, trouve la porte si basse, qu'il est obligé de partager la muraille en deux d'un coup de sabre. La dame pleure, le bandit l'apaise en lui promettant de lui faire rebâtir une *belle grande porte*. L'écurie était confortable, mais il n'y avait dans les mangeoires qu'un peu de paille et de ronces sèches. Heureusement Kyrat n'était pas dégoûté, et, comme son maître, mangeait ce qui se trouvait, *pourvu que ce fut un peu moins dur que la pierre*.

Kourroglou trouva la maison propre et bien aérée, mais dépourvue de tapis. Or, un Persan se passera de tout volontiers, plutôt que de tapis. Une chambre honorable doit en avoir un en laine étendu au milieu, deux étroits en drap

feutré, placés de chaque côté du premier, dans le sens de la longueur, et un quatrième en pur feutre, appelé le serendaz, placé en travers sur le tout. C'est là qu'un gentleman persan boit, mange, cause, et digère convenablement. « Mère, dit Kourroglou à la vieille, va m'acheter au bazar un assortiment de tapis ; que le feutre soit de la manufacture de Jam, et que celui du milieu soit des fabriques du Khorassan. Voici encore une poignée d'argent. »

Il s'installe bientôt sur ses beaux tapis, ôte son armure, dont la vieille suspend une à une les diverses pièces à la muraille, et lui donne encore une poignée d'argent pour qu'elle aille acheter une robe neuve; car la sienne est si vieille et si malpropre, que le sybarite Kourroglou *ne peut la regarder*. « Voici un vrai fils pour moi ! dit la sorcière. Puissé-je rencontrer une douzaine de tels enfants ! » Elle s'en va chercher des habits neufs tout faits dans la boutique d'un tailleur, et enveloppe sa bouche d'un

mouchoir blanc pour cacher à son hôte délicat sa bouche édentée. Sous prétexte de l'arrivée prochaine de douze prétendus amis qu'il doit régaler, Kourroglou lui commande un énorme souper, riz, beurre, épices et viandes en abondance, le tout dans un grand bassin, que la vieille n'eût pas la force d'apporter quand il fut rempli et prêt à servir. Kourroglou venait de frotter, de brosser et de laver Kyrat ; il s'était lavé aussi les pieds et les mains, avait récité dévotement son Namaz, ni plus ni moins qu'un bon père de famille, et se sentait grand appétit. Il alla chercher lui-même à la cuisine la montagne de riz et de viande, et après que son hôtesse eut étendu sur lui une grande nappe, et, sur la nappe, une serviette de peau, il ouvrit sa main comme *la patte d'un lion,* et se mit à jeter des poignées de viande dans sa bouche comme dans une caverne.

Au milieu de ce repas pantagruelesque, dont le récit détaillé et répété doit, je m'imagine,

faire une vive impression quand les rapsodes le déclament à un auditoire de pauvres diables maigres et affamés, Kourroglou ne laisse pas que de plaisanter agréablement. « Ma vieille, je veux dire ma jeune beauté, (car la sorcière trouve la première épithète grossière et ne peut la souffrir), mange aussi, au nom de Dieu, de peur que le souffle de la destruction ne vienne à s'élever dans ton estomac, et que je n'aie à rendre compte de toi au jour du jugement. » La vieille se flattait que les restes de ce terrible souper lui suffiraient pour vivre une semaine et régaler encore ses voisines. Elle disait s'être rassasiée à la seule odeur des mets en les faisant cuire ; mais quand elle vit la dévastation que son hôte portait dans l'édifice, elle craignit d'aller se coucher à jeun, et plongea sa main décharnée dans le bassin. Malheureusement un grain de riz lui causa un accès de toux durant lequel Kourroglou mit à sec le fond du plat ; et quand elle voulut ramasser ses nappes, elle s'aperçut avec

effroi que la nappe de cuir avait disparu. « Qu'en as-tu fait, mon fils ? — Était ce donc la nappe ? dit Kourroglou ; j'ai trouvé le dernier morceau un peu dur et amer. J'ai eu quelque peine à l'avaler. Pourquoi ne m'as-tu pas averti ? — Hélas ! pensa la vieille, mon hôte n'est autre que la famine personnifiée. Si sa faim recommence, il avalera mon pauvre corps. »

Kourroglou fit faire son lit en travers de la porte, ce qui effraya beaucoup la vieille. « De quoi t'inquiètes-tu ? lui dit-il ; si tu veux sortir la nuit, je te permets de passer par-dessus mon lit et de me marcher sur le corps ; je ne m'en apercevrai point. »

Couchée dans la même chambre, la vieille, pensant que son hôte avait de mauvais desseins, *parce qu'il avait beaucoup mangé*, ne put fermer l'œil : « Veilles-tu, mère ? — Hélas ! oui ; je me demande si tu n'es pas Nazar-Djellaly. — Non. — Tu es donc Guriz-Oglou ? — Erreur. — En ce cas, tu es Reyhan l'Arabe ? — Encore moins.

— Alors, tu es le chef des sept cent soixante-dix-sept, tu es Kourroglou ! — Tu l'as dit. Je viens ici pour enlever la princesse Nighara. »

La *langue de la vieille se roidit dans sa bouche*. « Allons, n'aie pas peur, vieille carcasse. — Comment serais-je rassurée ? Quand un enfant crie, sa mère lui dit pour le faire taire : « Tais-toi, ou le loup viendra te manger ; » et l'enfant crie encore. La mère dit : « Voici le léopard ; » l'enfant crie plus fort. La mère dit alors : « Voici Kourroglou qui va t'emporter ; » l'enfant se tait et cache sa figure dans l'oreiller. »

Kourroglou jure par le plus pur esprit du Créateur du ciel et de la terre qu'il la traitera comme sa propre mère si elle ne le trahit pas ; mais que, dans le cas contraire, fût-elle assise dans le septième ciel, il lui jetterait un nœud coulant pour l'en arracher : et quand même elle se changerait en Djiin pour se cacher aux entrailles de la terre, il l'en retirerait avec des pinces pour la mettre en pièces.

Dès le matin, Kourroglou va au bazar et y achète un habit blanc pareil à celui que portent les mollhas, puis une cornaline sur laquelle il fait graver le chiffre du sultan. Enfin il fait l'emplette d'une excellente guitare dont le manche se dévisse et se retire à volonté. Il met le cachet et l'instrument ainsi démonté dans sa poche, et, munis de ces moyens de séduction, il aborde un fakir et le prie de venir réciter à sa mère mourante quelques versets du Koran. Quand il l'a amené chez la vieille, il lui ordonne d'écrire sous sa dictée une lettre de passe moyennant laquelle il se présentera comme un *mollah, un chavush,* c'est à-dire un pèlerin de la Mecque, un saint homme envoyé par le sultan à sa fille, et franchira les portes du palais. Le fakir, qui croit Kourroglou incapable de lire l'écriture, le trompe, et écrit à la princesse, au nom du sultan, que ce faux chavush est le plus grand coquin de la terre, et qu'il lui recommande de lui faire donner le fouet. Kourroglou, qui lit par-

dessus l'épaule du secrétaire infidèle, l'étrangle à demi, le réduit à l'obéissance, scelle la lettre avec le cachet contrefait du sultan, et pour mieux s'assurer de la discrétion du fakir, lui donne un tel coup sur la tête, *qu'elle s'aplatit comme un livre qui se ferme.* Il le pousse ensuite dans un coin de la chambre, donne un coup de pied au mur qui s'écroule et ensevelit le cadavre sous ses ruines. On ne peut pas mieux expédier une affaire ; mais le récit en est fort long et fort curieux, à cause des sentences et des formes du dialogue, mêlé toujours de plaisanteries et de férocité.

La vieille criait et se frappait la poitrine. « Jamais le sang innocent n'avait été répandu dans ma maison, et tu l'as souillée ! — Veux-tu donc que je te tue aussi, infidèle sunnite ? lui répond Kourroglou, et que je fasse tomber le reste de ce mur sur ton corps flétri ? »

Kourroglou se révêt du costume blanc des mollahs, entoure sa tête de plusieurs aulnes de

linge blanc, cache sa guitare dans sa poche, son poignard dans son sein ; et, le rosaire dans une main, le bâton de voyage dans l'autre, il franchit, grâce à la feinte lettre et au sceau apocryphe du sultan, les portes sacrées du palais. « De cette manière, dit le rapsode avec un mélange de sympathie et d'indignation, il fut permis à ce larron des larrons d'entrer dans le harem... à cet homme capable de couper le sein d'une mère nourrissant son enfant ! »

Ayant franchi les portes des sept murailles, il arrive aux jardins fleuris de la princesse. Il y avait quatre bassins d'eau courante et des fontaines qui s'élançaient en jets. Kourroglou plia son manteau en quatre, et s'assit dessus au bord d'une des pièces d'eau, le rosaire à la main, les yeux à demi fermés, comme un vrai Rominagrobis, ce qui ne l'empêchait pas de voir distinctement, dans un kiosque ouvert, la belle Nighara *buvant du vin* avec plusieurs belles filles de sa suite.

Une d'elles vint au bord du bassin pour chercher de l'eau, quoiqu'il ne paraisse pas que Nighara ait eu l'habitude d'en mettre beaucoup dans son vin. « Homme, qui es-tu? dit la suivante effrayée. — Homme! s'écrie Kourroglou, quel nom est-ce là? ne peux-tu, fille impure, me saluer du nom de Haji? et la princesse Nighara ne peut-elle se donner la peine de chausser sa pantoufle à demi pour venir au-devant du royal chavoush Roushan, envoyé ici de la Mecque par le Sultan Murad? »

Toute personne qui apporte une bonne nouvelle a droit à une récompense immédiate. Un kan, en pareille circonstance, détache ordinairement sa riche ceinture, et la présente au messager. La suivante de Nighara court au kiosque et commence par s'emparer du châle et des bijoux de la princesse qui étaient posés sur le tapis. « Es-tu ivre? dit la princesse étonnée d'une semblable audace. — C'est toi-même qui es ivre, répond l'autre sans se déconcerter. Ce que

je prends m'appartient; j'apporte la nouvelle qu'un saint homme est arrivé de la Mecque avec un message pour toi. *Un feu divin brille dans ses yeux, et son visage en renvoye les rayons vers le soleil.*

— Levons-nous, mes filles, dit la princesse, J'ai lu dans les traditions sacrées que ceux qui vont au-devant d'un pèlerin de la Mecque sont préservés d'être brûlés par la flamme de l'enfer, si la poussière des sabots de son cheval tombe seulement sur eux. »

Pendant ce temps, Kourroglou avait ôté sa robe et son turban de pèlerin; il avait mis son bonnet sur l'oreille, à la façon des dandys kajjares, rajusté les plis de son bel habit vert-olive, et noué gracieusement le cachemire qui lui servait de ceinture, et qui laissait voir le manche de son poignard couvert de gros diamants. Quand la vertueuse princesse vit le saint homme transformé en un superbe brigand à grandes moustaches, elle commença, non par s'enfuir,

mais par faire attacher les pieds de la suivante qui s'était ainsi trompée, et sous prétexte qu'elle avait dû recevoir quelque baiser de cet imposteur, elle lui fit appliquer une vigoureuse bastonnade sur les talons, puis s'approchant de Kourroglou, qui essayait de justifier la suivante en se déclarant un *amoureux sans argent*, incapable de séduire personne par des présents, elle lui donna un grand coup de pied dans la poitrine. « Princesse, dirent les suivantes, c'est une pitié de te voir ainsi profaner ton joli pied contre la poitrine non lavée de ce misérable. — Taisez-vous, sottes filles, dit le bandit sans se déconcerter ; vous ne savez pas que mon sein est plus précieux que le talon de votre maîtresse. »

Alors il prit sa guitare et improvisa :

« Je respire de ton jardin le parfum de la jacinthe et de la violette. Comme elles tu fleuris dans la solitude. Tu es une flèche au fond de mon cœur. »

Nighara était indignée. Kourroglou chanta encore :

« Tu es le fruit le plus frais dans les jardins du printemps; tu es le coing embaumé et la grenade vermeille, etc. »

Au lieu de s'adoucir à de tels compliments, la farouche Nighara fait un signe à ses femmes, et aussitôt une grêle de coups tombe sur l'audacieux. « Dieu vous préserve, s'écrie en cet endroit le rapsode, de tomber sous les ongles d'une femme irritée ! »

En un instant les vêtements de Kourroglou volèrent en pièces : « Princesse, dit-il, si tu n'as pitié de moi, montre au moins quelque merci envers ces pauvres filles. Leurs mains deviendront calleuses à force de me battre. » La princesse dit à ses suivantes : « Allons prendre un peu de vin pour nous donner des forces, afin que nous puissions battre encore cet imposteur. » Mais en retournant vers son kiosque, elle regarda en arrière, remarqua les traits de Kour-

roglou, et le trouva beau. Aussitôt il oublia la cuisson des coups d'ongles et des coups de verges, reprit sa guitare et chanta :

« O Nighara aux yeux de gazelle, verrai-je ton sein se changer en pierre ? Tu m'as renversé sur le visage. Puissent tes yeux être remplis de larmes ! »

Nighara, qui ne pouvait détacher ses yeux de ce mâle visage, se fait apporter du vin.

« Fais remplir ton gobelet de mon sang, et bois-le, » lui chante encore Kourroglou.

En voyant boire du vin, Kourroglou, qui n'en avait pas goûté depuis son départ de Chamli-Bill, oubliait toutefois son désespoir amoureux « pour se lécher les lèvres. » Nighara, émue de pitié, lui fit apporter un bassin de baume *mumiah*, en disant, « Je ne désire pas ta mort ; bois et va-t'en. »

Kourroglou goûta le baume, fit la grimace, et demanda du vin. « Ah ! saint homme, tu bois la liqueur défendue par le Prophète, dit la

princesse irritée de nouveau; eh bien! nous t'en donnerons; mais tu danseras pour nous divertir; après quoi nous te battrons encore et te jetterons dehors. » Nighara disparaît, et revient avec ses femmes qui apportent des tapis, des vins et des mets divers. On étend les tapis sur le gazon, on sert le festin au bord de la fontaine. La démarche de la princesse était pleine d'agréments et de grâces, et malgré sa fureur, elle avait arrangé ou plutôt dérangé sa toilette pour être plus séduisante. Kourroglou chanta :

« O aghas, mes frères! Nighara est venue! Des larmes de joie coulent de mes yeux. L'Arménien aime sa croix, bien que son prophète ait souffert sur la croix! — Voyez comme elle a orné ses cheveux noirs, auxquels elle a permis de tomber sur son cou délicat! — Elle est venue! »

. . . .

« Elle est venue pour m'apprendre la beauté.

Nighara est venue pour tuer Kourroglou : elle est venue ! »

La princesse le regardait toujours ; mais, comme les femmes de chez nous, elle se montrait toujours plus cruelle pour se faire aimer davantage ; seulement, ses façons d'agir étaient un peu plus énergiques. Elle le fit battre de nouveau, et cette fois si sérieusement, que Kourroglou, vaincu par la souffrance, *se roulait par terre*. Ne faut-il pas s'étonner ici de voir ce héros, dont la force fabuleuse détruisait des légions et se frayait un passage au milieu des armées, pousser la douceur et la soumission envers le beau sexe jusqu'à se laisser mettre en lambeaux, ni plus ni moins que n'eût fait Don Quichotte, le modèle de la chevalerie? Cet ensemble de force et de tendresse caractérise Kourroglou d'un bout à l'autre du poëme. Enfin, n'en pouvant plus supporter davantage, mais ne voulant pas lever la main sur des femmes, il se jette dans la pièce d'eau, la traverse à la nage, en élevant sa guitare

au-dessus de sa tête, et gagnant le milieu, où l'eau jaillissait d'un pilier de marbre, il s'assit en cet endroit.

Les femmes commencèrent à lui jeter des pierres. « O Belli-Ahmed ! tu m'as trompé, pensait Kourroglou. Elle ne m'a jamais aimé. »

Alors il se mit à chanter, et là, vraiment, il lui dit de si belles choses, que son sein commence à palpiter, et qu'elle l'écoute « avec un plaisir toujours croissant.

« Le soleil est levé sur la colline de l'Orient. Elle est le jardin des fleurs. Les roses ouvrent leurs boutons sur ses joues. Que nul ennemi n'ose regarder dans le jardin de l'amant ! . . . O Nighara ! celui qui touchera ta ceinture une fois seulement deviendra immortel. »

CINQUIÈME RENCONTRE.

Le soir approchait. La fraîcheur de l'eau calmait les souffrances de Kourroglou. La princesse se dit : « Il répète sans cesse le nom de Kourroglou. Ah ! si c'était lui-même ! — Parle, avoue la vérité, lui dit-elle, es-tu Kourroglou ? » Et comme il l'assurait, elle reprit : « Kourroglou est, dit-on, de la même taille que mon père le sultan. Je vais te faire essayer sa robe royale. Si elle est trop longue pour toi, je ferai enfoncer des clous dans tes talons, afin que tu deviennes plus

grand. Si elle est trop courte, je te ferai couper les pieds. Si elle est trop large je te ferai ouvrir le ventre, et on le remplira de paille pour te grossir. »

Kourroglou dit : « Tu me punis selon le code d'Abou-Horeyra. N'importe, j'essaierai la robe. »

Il sortit de l'eau, et Nighara, de ses propres mains, lui passa la robe. Elle semblait avoir été faite pour lui. Alors ils jetèrent leur main autour du cou l'un de l'autre, et entrèrent dans le pavillon, où, suivant la coutume turque, ils burent dans la même coupe. Alors la princesse dit : « As-tu amené ici ton fameux cheval Kyrat ? — Oui, je l'ai amené. — Il faut donc que tu trouves pour moi un autre cheval aussi bon que Kyrat. »

Kourroglou voyant les progrès qu'il faisait dans le cœur de la princesse se mit à chanter :

« Humide, humide est la neige que l'on voit au sommet des grandes montagnes ! Tes yeux

brillants soufflent la fraîcheur sur mon cœur embrasé ! Mon cher amour est couvert d'habits couleur de rose : elle est tout entière d'une teinte rose. L'eau qu'elle boit est aussi pure que l'azur du ciel. Ses yeux sont enivrés d'amour et de vin.

« Je suis Kourroglou. Ne suis-je pas libre de me promener dans ces bosquets ? Je ne puis marcher en liberté dans le monde, car le monde est trop étroit pour moi. »

Kourroglou, ayant combiné son plan avec la princesse, reprit ses habits de mollah et sortit du harem comme il y était entré. Il fut arrêté à la porte par les gardes, qui lui dirent : « Saint homme, puisque tu as accès auprès de la princesse, commande-lui, au nom du ciel, de nous faire toucher notre paye ; car, depuis le départ du sultan son père, nous n'avons pas reçu une obole.

« Je vous jure que je vous ferai payer, dit Kourroglou, et, en attendant, pour lui mar-

quer votre mécontentement, vous devez abandonner vos postes, et vous refuser à escorter la princesse. »

Ayant donné cet avis charitable, le fourbe retourne chez sa vieille hôtesse, et va ensuite acheter au bazar un beau poulain de trois ans, le ramène à l'étable, prépare lui-même la selle, et au lever du soleil, en entendant les trompettes sonner pour annoncer une promenade de la princesse hors la ville, il paye magnifiquement sa vieille, lui conseille de se cacher afin de n'être point persécutée à cause de lui, et monté sur Kyrat, suivi par le poulain attaché à son étrier, il s'en va sur la route attendre Nighara qui bientôt arrive dans son charriot. Il l'enlève des bras de ses femmes, la met en croupe et s'enfuit avec elle dans le désert. Là, tombant de fatigue, il s'étend sur le gazon et cède au sommeil. La princesse lui demande s'il compte dormir longtemps. « Mon sommeil est de deux sortes, lui dit-il. Le plus court est de trois journées, le plus

long est de sept journées. Mais écoute, ma bien-aimée. Kyrat a le don de pressentir l'approche de mes ennemis. Quand l'ennemi se met en route pour me poursuivre, Kyrat hennit : quand l'ennemi est à moitié chemin, Kyrat devient inquiet et souffle avec ses narines ; quand l'ennemi est tout près de se montrer, Kyrat gratte la terre et l'écume lui vient à la bouche. » La princesse se plaint vainement du long somme dont son amant la menace en plein désert et au milieu des dangers. Il faut que Kourroglou dorme ou qu'il périsse ; à cette robuste organisation, il faut un repos semblable à celui de la mort. Elle examine Kyrat avec inquiétude, et quand elle a vu signaler le départ et la marche de l'ennemi, quand elle a remarqué ses sabots grattant la terre et sa bouche couverte d'écume, elle éveille Kourroglou, ainsi qu'elle a été avertie par lui de le faire. Aussitôt il se lève, rattache les sangles de son coursier, fait monter Nighara sur l'autre, et attend de pied ferme le jeune Sultan-

Burji, qui accourt à la délivrance de sa sœur Nighara. Kourroglou, par ses terribles chansons, porte l'épouvante dans le cœur des guerriers du prince, et bientôt s'élançant au milieu d'eux, il les disperse comme un troupeau de gazelles. Mais Burji-Sultan, résolu à reconquérir sa sœur, s'élance seul contre lui. « Que faire? dit Kourroglou dans son cœur; si je tue le frère de ma bien-aimée, elle ne me le pardonnera jamais et remplira ma vie d'amertume. » Nighara se prend à pleurer. « O Kourroglou! je n'ai qu'un frère, ne le tue pas. — Mon amie, ne crains rien, » dit Kourrouglou. Et, s'adressant au prince : « Le chef de tes écuries ne gagne pas le pain qu'il mange; il n'a pas seulement serré les sangles de ton cheval. Je t'avertis que tu roules sur ta selle. Descends et raccourcis tes sangles, tu combattras ensuite contre moi. »

Le turc crédule descend pour arranger sa selle. Pendant ce temps, Kourroglou s'approche

avec précaution, le renverse, s'assied sur lui et feint de vouloir le tuer. Burji pleure et se lamente : « Le sultan mon père n'avait qu'une fille et un fils ; tu enlèves l'une, tu vas tuer l'autre. Toute la famille va être éteinte. — Je t'accorde la vie à condition que tu me donnes ta sœur en mariage. Je suis aussi savant qu'un mullah ; j'ai lu les sept volumes des commentaires arabes sur le Koran ; je sais par cœur toutes les formules usitées dans les mariages. » Le prince prononce avec lui la prière nuptiale consacrée par le Koran, et lui accorde sa sœur. Kourroglou le relève, l'embrasse au front, et lui dit : « Désormais, au nom et par l'autorité du sultan Murad ton père, je gouverne et règne à Chamly-Bill. Où aurait-il trouvé un meilleur parti pour sa fille ? »

En continuant leur route vers Chamly-Bill, Kourroglou et Nighara traversent encore quelques aventures. Ils pénètrent dans le camp d'un jeune Européen qui tombe amoureux de Nighara,

et veut l'enlever à son époux. Kourroglou est forcé de détruire sa suite et de piller ses trésors; il est même au moment de le tuer pour lui apprendre à vivre, lorsque Nighara, touchée de l'amour de ce jeune homme, le fait sauver et menace Kourroglou d'avaler un poison mortel caché dans l'anneau qu'elle porte au doigt s'il n'abandonne pas sa poursuite. Kourroglou se soumet, et continue son voyage avec elle. Nighara montait à cheval aussi bien que lui-même, et pouvait fournir une course aussi hardie, aussi rapide que la sienne. Ils surprirent une caravane, se firent payer une riche redevance, et là, encore, Nighara obtint grâce de la vie pour le marchand.

Elle blâmait beaucoup son époux de commettre toutes ces violences. Il lui répondit avec la franchise d'un honnête Turcoman : *Je ne laboure ni ne trafique ; il faut donc que je vole.* L'argument était sans réplique. Enfin ils atteignent les portes de Chamly-Bill. Les brigands vinrent à leur rencontre avec des acclamations,

des chants et des décharges de mousqueterie. « Guerrier, dit la princesse à Kourroglou, lequel d'entre eux est Ayvaz? Montre-le-moi. »

Improvisation de Kourroglou :

« Regarde ici, mon cher amour : ce cavalier est Ayvaz. Regarde-le, et préserve mon âme du lit de feu de la jalousie. Regarde, voilà Ayvaz ; mais ne tombe point amoureuse de lui. Dans sa main étincelle un bouclier hezzare. Le miel de l'éloquence est sur sa langue ; et *la ligne du pinceau de la main du Tout-Puissant* est sur l'arc de ses sourcils. Regarde ; mais n'en tombe pas amoureuse. Ce n'est qu'un garçon de quatorze ans. Une plume de grue est sur sa tête. Ce cavalier est Ayvaz, oui, Ayvaz lui-même. »

Il présenta alors son épouse à ses compagnons en leur disant : « Nous devons tous l'honorer, elle est la fille du sultan de Turquie ; » et Nighara s'étant assise sur le seuil de la porte de la forteresse, les sept cent soixante-dix-sept cavaliers de la garde sacrée de Kourroglou se

prosternèrent devant elle. « O Dieu ! s'écria Kourroglou, sois béni et ton nom glorifié ! Je dois à ta seule bonté d'avoir réalisé mes plus chères espérances ! » Il frappa les cordes de sa guitare et chanta ainsi :

« Les nuages de l'adversité ont été dissipés par la foi de Kourroglou. Ils se sont évanouis comme la brume du matin. Voici mon Ayvaz.

Nighara fit son entrée couchée sur les riches coussins d'un palanquin d'honneur. Toutes les femmes et toutes les esclaves de Kourroglou vinrent à sa rencontre, et l'introduisirent respectueusement dans le harem. Belly-Ahmed fut tiré de sa prison et récompensé par un des premiers grades dans la troupe. Ce même jour, on célébra le mariage de Kourroglou et celui d'Ayvaz, auquel le maître donna une femme. Les musiciens, danseurs et jongleurs vinrent en foule. Le vin coula par torrents, et il coule encore à cette heure, dit ordinairement le *khan* pour clore cette rapsodie.

SIXIÈME RENCONTRE.

Dans un des districts de l'Anatolie, vit une grande tribu de nomades connus sous le nom de Haniss. Elle est composée de trente mille familles qui sont toutes riches et qui habitent un pays magnifique. Chacun de ces chefs consacre sa vie à quelque objet favori. L'un aime les beaux vêtements, un autre préfère les femmes, et un troisième est passionné pour les chiens de chasse ou les faucons. Leur chef, Hassan-Pacha, aimait les chevaux

par-dessus tout. Quand il entendait parler d'un beau cheval, il n'épargnait ni argent ni peine pour se le procurer.

Un jour, Hassan-Pacha vint dans ses écuries, et, après avoir examiné plusieurs de ses chevaux, il dit à son vizir : « Certainement, aucun roi, dans les cinq parties du monde, ne peut se vanter d'avoir une écurie comme celle-ci. » Le vizir répliqua : « Aucun roi, il est vrai, n'a d'écurie comme celle-ci ; mais Kourroglou a un cheval à Chamly-Bill, du nom de Kyrat, et Keyvan lui-même, celui qui gouverne les sept cieux, ne possède pas son pareil. — O mon vizir ! je suis prêt à donner tout ce que j'ai pour acquérir ce joyau. — Pacha, ce n'est pas chose facile. Kourroglou ne manque pas d'argent, et il n'y a aucune possibilité de lui prendre son cheval de force. — Vizir, à l'homme qui m'amènera ce cheval, je donnerai la moitié de mon pouvoir ; s'il dit : « Ce n'est pas assez, » je lui donnerai la moitié de mes richesses ; et si cela

même ne le contente pas, j'ai sept filles, il aura la liberté de choisir la plus belle pour sa femme. Va, et fais proclamer à son de trompe, dans la direction des quatre vents, à tous les camps de notre tribu, l'ordre suivant : « Qu'il soit bey ou mendiant, vieux ou jeune, il sera mon gendre celui qui m'amènera Kyrat. »

Il y avait dans la tribu de Haniss un certain marmiton nommé Hamza, dont la tête et les sourcils étaient chauves, et qui était marqué de petite vérole. Cet homme, ayant entendu la proclamation, accourut auprès du vizir nu-pieds et à peine vêtu. « Que proclame-t-on ainsi, vizir? — Qu'est-ce que cela te fait, à toi, vilaine tête chauve? — Je demande seulement de quoi il s'agit? » Le vizir le mit au fait, et ajouta : « L'homme qui réussira sera riche. — Qu'ai-je besoin d'argent? dit Hamza; douze livres d'écorce de melon d'eau que l'on me donne à manger chaque jour dans les cuisines suffisent à mon appétit. — Le pacha promet de partager

son pouvoir et ses richesses, et de donner l'une de ses sept filles pour femme à celui qui lui amènera Kyrat. » Aussitôt Hamza dressa les oreilles. « Vizir, j'ai vu les sept filles du pacha ; mais s'il consentait à me donner la plus jeune... — Celui qui amènera le cheval aura le droit de choisir. » Hamza se frappa la poitrine avec ses deux mains, et dit : « Regarde-moi, regarde-moi ; je suis l'homme qui choisira. — En vérité? dis-moi comment, par exemple. — Le pacha aura Kyrat ; mais il faut que tu me conduises d'abord en sa présence. » Le vizir pensa : depuis tant de jours que nous faisons publier cette proclamation, il ne s'est encore trouvé personne qui voulût en profiter. Voici le premier et le dernier ; il faut le faire voir au pacha.

Hamza fut introduit devant le pacha : « Est-ce toi, pauvre tête fêlée, qui as promis de m'amener Kyrat ? — Moi-même ; mais que me donneras-tu pour cela, pacha ? — Je te donnerai la moitié de mes richesses. — Je n'ai pas

besoin de richesses. — Je te donnerai la moitié de mon pouvoir. — Je n'ai pas besoin de ton pouvoir; qu'en ferais-je? — Tu choisiras celle de mes filles que tu voudras. — Pacha, je ne puis croire à tes paroles. — Que puis-je faire de plus pour te convaincre? — Jure, en baisant le Koran, que, dans le cas où tu violerais ta parole, tu divorceras d'avec chacune de tes sept femmes. » Le pacha en fit le serment. Hamza lui dit: « Je suis depuis longtemps amoureux de la plus jeune de tes filles; si je perds la vie dans cette expédition je n'en aurai nul regret; si, au contraire, je ramène le cheval, j'aurai ta fille. » Le pacha dit: « Tu l'auras; » et il baisa le Koran.

Hamza partit en hâte pour Chamly-Bill, où l'arrivée d'un pauvre diable comme lui fut à peine remarquée. Après un mois de séjour dans ce lieu, il pensa dans son cœur: « Tâchons de pêcher Daly-Ahmed avec l'hameçon de l'amitié. Je trouverai peut-être ainsi moyen de m'intro-

duire dans l'écurie. » Il entra alors dans la cour de l'écurie avec circonspection et à pas lents. Après avoir déchiré sa chemise sur sa poitrine, il ramassa un tas de fumier ; et, se jetant dessus, il se mit à pleurer et à gémir à haute voix. Les larmes coulaient de ses yeux comme la pluie d'un nuage. Daly-Mehter, écuyer de Kourroglou, passait justement de ce côté ; il vit un malheureux, tout nu et en larmes, assis sur ce tas de fumier. Son cœur fut ému de pitié. Tout le monde sait que les fous (1) sont très portés à la pitié : « Pourquoi cries-tu ainsi, tête chauve ? » Hamza répondit : « Puissé-je devenir ton esclave ! Je suis orphelin et étranger ; grâce à la laideur de mon front chauve, personne ne veut me prendre à son service. Je désirerais pourtant trouver un maître qui pût me donner un morceau de pain. » Daly-Mehter pensa : « Tout le monde vit du pain de Kourroglou ; je prendrai

(1) Par allusion à la signification littérale du mot *daly*, fou, tête faible.

cet homme à l'écurie, et je le nourrirai. » Pour commencer il releva ses manches jusqu'au coude; et, remplissant un vase d'eau chaude, il lava la tête d'Hamza, et, l'ayant nettoyé entièrement, il lui donna ses vieux habits pour se vêtir. Hamza le chauve montra tant de zèle et d'habileté dans son service, que la raison de Daly-Mehter lui échappait d'étonnement. Un des deux meilleurs chevaux de cette écurie était Kyrat, qui était attaché, par une jambe, à une chaîne dont Kourroglou portait toujours la clé dans sa poche. L'autre, monté habituellement par Ayvaz, se nommait Durrat. Ce cheval était aussi attaché séparément, et la clé de son cadenas était dans la poche de Dahly-Mehter.

Toutes ces circonstances furent bientôt connues de Hamza, qui commença à désespérer de pouvoir jamais s'emparer de Kyrat. Kourroglou vint un jour à l'écurie, et trouva Daly-Mehter endormi. Il regarda, et vit un misérable en guenilles et à tête pelée, qui étrillait Kyrat

avec une brosse et un morceau de drap. Kourroglou et Hamza ne s'étaient jamais vus auparavant. Kyrat était tendu comme un arc, sous la pression de la puissante main de Hamza ; et sa robe était toute luisante, par le fait de son excellent pansement. Kourroglou trembla de toutes ses jambes, et pensa dans son cœur : « L'homme sous le bras duquel Kyrat est plié ainsi ne peut pas être un homme ordinaire. » Il cria : « Chien pelé, tu vas emporter la peau du cheval : est-ce là la manière de l'étriller ? » Hamza prit un gros marteau de fer dans une niche, et, le levant sur Kourroglou, il cria : « Que viens-tu faire dans cette écurie ? Va-t'en, vagabond. » Car il lui avait été enjoint par Daly-Mehter de ne permettre à personne d'entrer dans l'écurie. Kourroglou dit : « Fou, comment oses-tu lever ta main sur moi ? » Daly-Mehter fut tiré de son sommeil par ce bruit. Il se releva, et salua son maître : « Quel est cet homme que tu as engagé à mon service ? —

Puissé-je devenir ta victime! Des milliers de gens vivent de ton pain. Cette tête chauve est très habile et très adroite, et peut, aussi bien que tant d'autres, profiter de tes largesses. — Je ne refuse mon pain à personne; qu'il en mange autant qu'il voudra; mais, à juger de ses jambes et de toute son allure, je n'attends rien de bon de lui; il a l'air d'un voleur de chevaux. — Oh! non, seigneur; s'il était de fer, on ne pourrait faire plus de cinq aiguilles de ce pauvre diable! »

Hamza comprit alors que c'était là Kourroglou, il jeta son marteau à terre, et, dans sa terreur, il courut se cacher sous le bât d'une mule. Kourroglou, avant de quitter l'écurie, dit à Daly-Mehter : « Attache toujours un œil vigilant sur mon cheval; ne donne ta confiance à personne. » Il ne poussa pas plus loin cette enquête.

Plus Hamza restait attaché à l'écurie, plus il reconnaissait l'impossibilité de voler Kyrat. Il

dit donc dans son cœur. « Si ce n'est Kyrat, ce sera au moins Durrat. Le premier est père du second, et sa mère était une jument arabe. Hassan-Pacha ne les a jamais vus ni l'un ni l'autre : il me croira, il me donnera sa fille ; et s'il arrive jamais à connaître la vérité, il ne me l'ôtera pas, après que je l'aurai épousée. »

Pendant la nuit il apprêta la selle de Durrat et tous les harnais qui en dépendaient. Daly-Mehter était ivre quand il revint du palais de Kourroglou, et, voyant que Hamza pleurait amèrement, le visage appuyé sur ses mains, comme s'il était devenu veuf, il demanda : « Qu'as-tu, Hamza? — Seigneur, comment puis-je m'empêcher de pleurer? Chaque nuit tu vas avec Kourroglou boire du vin rouge, et tu ne t'es jamais dit : Apportons-en quelques gouttes au pauvre orphelin. Hélas! qu'est-ce que cela, du vin? je n'en ai jamais vu. Est-ce doux ou acide? »

Daly-Mehter se leva, prit le bidon de l'écurie,

et s'en fut au cellier de Kourroglou. Ayant rempli le bidon, il le rapporta, le mit devant Hamza et lui dit : « Bois, tête chauve. » Hamza remplit un vase jusqu'au bord, et le tendit à Daly-Mehter. « Seigneur, essaye le premier; que je voie comment tu bois. » Daly-Mehter vida le vase jusqu'à la dernière goutte, et dit : « Voici la manière de boire. » Hamza remplit le vase à son tour, et, l'ayant approché de ses lèvres, il donna une secousse si adroite, qu'il répandit tout le breuvage par-dessus son épaule, sans que Daly-Mehter s'en aperçut. De cette manière, il grisa si bien l'écuyer, que ce dernier à la fin tomba comme mort sur le plancher. Hamza dit dans son cœur : « Il n'est pas convenable que je me montre sous ces haillons. » Il ôta donc ses vieux habits, et ayant dépouillé Daly-Mehter, il changea de vêtements avec lui. Il trouva dans la poche de l'ivrogne la clé de la chaîne de Durrat, conduisit le cheval hors de l'écurie, lui mit la selle sur le dos, et s'en fut

comme une étoile filante sur la route qui conduisait au camp de la tribu de Haniss.

Kourroglou vint de bonne heure à l'écurie ; il n'avait point de ceinture, car il sortait du harem. Il regarda et vit Kyrat à sa place ordinaire, mais Durrat avait disparu. Il devina tout de suite que la tête chauve l'avait volé. Il appela l'écuyer. Daly-Mehter se releva, se frotta les yeux, et salua. « Vilain, que signifient ces haillons que je vois sur toi ? Quel est ce tour de jongleur ? »

Le pauvre écuyer regardait ses habits, et n'en pouvait croire ses yeux. « Où est Durrat ? — Seigneur, Hamza doit l'avoir emmené pour le promener ou le faire boire. — Ne te disais-je pas, que c'était un voleur de chevaux ? Vite, que l'on selle Kyrat ! »

Kourroglou, armé, monta au sommet de la plus proche montagne, sur laquelle ses sentinelles avancées étaient postées ; il examina le pays, à l'aide d'un télescope, jusqu'à ce qu'il

découvrît enfin le fuyard. Il le vit volant comme une flèche vers ses tentes.

Il fut transporté de rage et rugit sur la montagne : « Misérable voleur, où fuis-tu, où fuis-tu ? Tu peux aller aussi loin que Stambul ; je t'y suivrai, et je m'emparerai de toi. »

La voix de Kourroglou, quand il était en colère, pouvait s'entendre à un mille de distance. Hamza la reconnut de loin, et dit : « O père céleste, la vie est douce : Malheur, malheur à moi ! » Il regarda devant lui, et vit un village à peu de distance. Il dit dans son cœur : « Si je pouvais gagner ce village, mon âme pourrait encore être sauvée. » On voyait un profond ravin à l'entrée du village. « Qui peut dire, pensa Hamza, si, avant que j'aie atteint ce village, Kourroglou n'aura pas *brûlé mon père !* »

Au fond du ravin se trouvait un moulin ; le meunier était absent, et les roues restaient oisives. Hamza y courut, attacha la bride de Durrat à la porte, et entra dans le bâtiment désert. Là,

il trouva la robe du meunier qu'il mit sur lui, et il se frotta de farine de la tête aux pieds.

On sait que lorsqu'un homme a fait une course rapide, ses yeux sont comme couverts d'un brouillard, et que sa vue n'est pas très claire pendant quelque temps. Kourroglou ne reconnut pas Hamza, et demanda : « Meunier, où est le cavalier qui monte le cheval attaché à ta porte ? — O mon agha ! le cavalier s'est précipité ici, saisi d'une telle crainte, qu'il a couru se cacher sous la roue. »

Kourroglou, tout tremblant de rage, descendit de cheval : « Tiens mon cheval. » Il tira alors son poignard, et courut à la recherche du voleur. Kyrat avait cette qualité, qu'il obéissait en toute chose à quiconque le recevait en dépôt de la main de Kourroglou. Il se laissa guider comme un enfant. Hamza, qui n'était pas sot, jeta la robe de meunier à bas, et sauta sur Kyrat. Il essaya d'un temps de galop, et revint attendre tranquillement Kourroglou, qui, ayant tourné

sens dessus dessous tout ce qu'il y avait dans le moulin, et n'y trouvant pas une âme, sortit et vit Durrat à la porte. Aux pieds de Durrat la robe du meunier gisait par terre ; un peu plus loin on voyait le victorieux Hamza sous sa propre forme, monté sur Kyrat. Il pensa dans son cœur : « J'ai fait là un marché capital ! plaise à Dieu que je ne le regrette pas quand il sera trop tard ! Et il s'écria : « Hamza-Beg ! — Quel est ton plaisir, noble guerrier ? — Nous allons revenir à la maison, mais nous irons au pas, les chevaux sont fatigués. — Où dis-tu que tu veux aller ? — A Chamly-Bill. Tu m'as offensé sans raison ; et je suis venu te chercher en personne. — Ne plaisante pas davantage, Kourroglou. J'ai cherché le cheval dans le ciel, mais, Dieu soit loué, je l'ai trouvé sur la terre. Tu as daigné me faire présent de Kyrat, de ta propre main. Puisses-tu jouir d'une vie et d'un bonheur sans fin ! Seulement ne me demande pas de te suivre. — Je t'en conjure, je t'en

prie, Hamza, je deviendrai ton esclave! Dis, sont-ce des richesses, un cheval, une femme, que tu convoites? Guerrier, je te jure que tu auras toute chose en abondance. Tu as le choix; tout ce que je possède t'appartient. — Je ne serai pas la dupe de ta ruse. Ce que je désire ne t'appartient pas : je te ferai connaître la vérité. J'aime la plus jeune des filles de Hassan-Pacha, qui a promis de me la donner pour femme, en échange de Kyrat. Depuis six mois et plus, je languissais de désespoir à Chamly-Bill. Maintenant regarde, j'emmène Kyrat, et tu es toi-même la cause de mon bonheur. Puisses-tu vivre heureux et longtemps! Je m'en vais prendre femme. — Hamza-Beg! rends-moi seulement le cheval, et je t'apporterai sur mon sabre la tête de Hassan-Pacha. — Ce serait une conduite basse de ma part; quelle preuve de courage montrerais-je aux yeux de ma fiancée? »

Les prières et les promesses de Kourroglou ne servirent à rien. Hamza jura par la plus pure

essence de Dieu qu'il ne rendrait pas le cheval. Kourroglou poussa un profond soupir du fond de sa poitrine, et dit: « Hamza-Beg! permets-moi de chanter un air qui me vient à la mémoire. »

Improvisation. — « Sans Kyrat, la vie et le monde ne sont qu'un fardeau pour moi. Pauvre Kourroglou! maintenant que Kyrat a quitté tes mains, tu dois te frapper la tête de douleur, Kourroglou! »

Hamza regardait Kourroglou pendant que celui-ci continuait de chanter ainsi :

Improvisation. — « Tu as dû demander Kyrat à Dieu même. La queue de Kyrat était un bouquet de fleurs. Monter sur lui c'était monter le bonheur en personne. O Kourroglou! que Dieu te le rende! Je me noie dans une mer profonde; le chagrin de la perte de Kyrat se pose comme une pierre sur mon âme, et m'entraîne dans l'abîme. Je suis un paysan, un meunier, loin de moi cette épée! Kourroglou,

tu devras maintenant crier « du blé, du blé (1)! »

Kourroglou avait l'air d'un fou, il disait : « Sans Kyrat je ne mérite pas d'être un guerrier. »

Hamza dit : « O Kourroglou ! tes paroles ont brûlé mon foie. Va à Chamly-Bill, et demeure en repos pendant six mois. A la fin de ce temps, tu peux prendre l'habit d'un Aushik (2), et venir au camp de la tribu de Haniss. Je vais y mener Kyrat, et j'épouserai la fille du pacha ; mais je te jure que de même que j'ai reçu Kyrat de tes propres mains, de même je te rendrai de mes propres mains les rênes et le cheval. — Comment puis-je savoir, ô Hamza-Beg, si tu es sincère ou non dans tes paroles ? — Je jure par le plus pur être de Dieu. J'ai l'âme noble, et je te le répète encore, je conduirai moi-même Kyrat par la bride, et je te le rendrai. »

(1) C'est un cri par lequel les meuniers sur la plate-forme de leur moulin font connaître qu'ils n'ont plus rien à moudre.

(2) Chanteur improvisateur.

Cela dit, il tourna la tête de Kyrat, et s'en fut vers le camp de la tribu de Haniss. Kourroglou contempla son bien-aimé cheval jusqu'à ce qu'il eût disparu dans l'éloignement. Triste, et les yeux baissés, il retourna sur ses pas et monta sur Durrat. Tous les bandits étaient sortis de Chamly-Bill afin de voir quelle figure ferait Hamza, ramené par Kourroglou ; mais quand ils virent leur chef seul et monté sur Durrat, ils se dirent entre eux : « Kourroglou aura été attrapé par cette adroite tête pelée. » Ils eurent peur de la colère de Kourroglou, et se dispersèrent dans toutes les directions. Chacun d'eux, comme un rat, se cacha dans quelque trou. Ayvaz seul fut assez hardi pour parler, et dit : « Agha, tu as fait un bon marché ; Durrat pour Kyrat ! As-tu pris le voleur ? — Va-t'en, sot enfant ! » Le jeune homme effrayé s'éloigna.

Kourroglou s'en fut dans le harem, et, pendant les six mois qui suivirent, il ne bougea pas

de la chambre de Nighara. Au bout de ce temps, il dit : « Nighara, Hamza m'a fait une promesse : il faut que j'aille là-bas et que j'y meure ou que je revienne avec Kyrat. »

Il se leva, revêtit l'habit d'un Aushik, et, après avoir pris congé de sa femme, il partit.

En s'approchant du camp des Haniss, il se préparait à passer une large rivière, quand il remarqua sur le sable la trace des pieds d'un cheval qui l'avait franchie en un saut, d'une rive à l'autre. Il dit dans son cœur : « Nul cheval au monde, excepté mon Kyrat, ne pourrait accomplir une chose semblable. Hamza a dû venir ici avec lui. »

Étant entré dans le camp, il mit un temps considérable à faire le tour des tentes nombreuses et des cordes tendues qui en marquaient les limites. Fidèle à son rôle, il chantait tout le temps de sa plus belle voix, charmant et égayant tous ceux qu'il rencontrait ; et toutes ses chansons étaient à l'éloge du cheval.

Cette nouvelle parvint bientôt aux oreilles du pacha; ce seigneur était de mauvaise humeur, parce que depuis le jour où Kyrat lui avait été amené par Hamza, il n'avait pu encore monter ce cheval, qui était attaché dans l'écurie et ne souffrait que personne s'approchât de lui, si ce n'est Hamza-Beg. Le pacha ordonna que Kourroglou fût amené en sa présence. Il lui fit un accueil gracieux, et lui permit de s'asseoir dans sa tente. « On dit que tu es habile dans l'art de louer les chevaux : tu arrives justement dans un lieu où tu peux voir une écurie qui n'a pas sa pareille dans tout l'univers. » Kourroglou eut peur que Hamza-Beg ne le trahît ; il regarda, et, voyant que ce dernier était absent, il chanta l'éloge suivant :

Improvisation. — « Laissez-moi chanter l'éloge d'un cheval arabe. Sa crinière doit être comme si elle était de fils de soie ; ses pieds ne doivent pas être charnus. Ils sont exactement entourés de peau ; ses sabots ont l'air d'avoir

été tournés; ses fers ne doivent pas peser plus d'un okha d'argent; il doit être robuste et d'une taille moyenne; son cou doit être long, mince et uni comme un ruban. Quand on le sort de l'écurie, il bondit et se joue de mille manières.»

— Bravo, Aushik! cria le pacha, je n'ai jamais entendu louer le cheval avec tant de *méthode*. Le célèbre Kyrat qu'Hamza-Beg m'a amené possède toutes les qualités que tu as énumérées; mais de quel usage est-il pour moi? Il est si méchant et si fou, que je ne puis pas le monter. »

Kourroglou dit: « Longue vie au pacha! un cheval fou est le meilleur à monter. — Pour quelle raison? »

Kourroglou chanta ainsi :

Improvisation. — « Un noble cheval marche hardiment, comme s'il cherchait à renverser son cavalier. Il secoue ses oreilles et tire si fort les rênes que le cavalier doit le tenir ferme et ne donner aucun repos à ses mains. Le cheval

d'un guerrier-bélier doit être fou comme son maître. »

Le pacha appela ses serviteurs : « Faites venir Hamza-Beg devant moi. Je désire qu'il écoute ces belles louanges du cheval. »

Hamza-Beg avait épousé la plus jeune fille du pacha, et il avait été élevé au rang de grand vizir.

Il vint, vêtu d'un riche habit de fourrure; son turban était du plus beau cachemire, et il avait une suite de trois cents hommes.

Il entra, et, saluant à peine de la tête le pacha, il s'assit sans qu'on le lui dît et s'étendit sur son siége.

Kourroglou fut grandement surpris de voir tant de splendeur et de gravité dans un homme qui, six mois auparavant, n'était qu'un marmiton. Il se leva humblement de sa place et fit un profond salut. Un frisson glacial courut sur toute sa peau, et, en saluant, il plaça la main sur son cœur. Ce geste signifiait : « Hamza-Beg!

sois miséricordieux et ne me trahis pas! » Hamza-Beg, en réponse, plaça la main sur ses yeux, ce qui voulait dire : « Ne crains rien et prends patience (1)! »

(1) La conversation par signes est portée à une grande perfection en Perse. Je me rappelle qu'une fois, pendant ma visite à un certain beglerberg, on lui amena un coupable qui ne voulait pas avouer sa faute. Le beglerberg ordonna d'apporter les fouets et les falaka. « Je jure que je suis innocent, » s'écria l'accusé, croisant sur sa poitrine ses deux poings fermés avec un seul doigt levé en avant. Les exécuteurs étaient prêts, regardant le beglerberg, qui, de son côté, fixait les yeux sur la poitrine de l'accusé : « Tu es coupable, drôle, s'écria-t-il. — Sur ta tête bienheureuse, je suis innocent, » répondit l'accusé, croisant ses poings comme auparavant, avec cette différence qu'il y avait deux doigts, au lieu d'un projetés en avant. Ils continuèrent ainsi, l'accusé, après chaque menace du beglerberg, croisant ses mains sur sa poitrine avec toujours plus de doigts levés. Enfin, quand après une nouvelle protestation, il eut mis ses mains sur sa poitrine avec tous les doigts étendus, le beglerberg dit : « Allons, laissez-le aller. Peut-être est-il réellement innocent. Retourne à ta maison, et fais que je n'entende plus de plaintes contre toi. » Quand je quittai la maison du beglerberg, je remarquai que mes domestiques riaient et chuchotaient entre eux, et j'obtins d'eux l'explication suivante. L'accusé avait fait d'abord entendre au beglerberg qu'il lui donnerait un tuman, s'il voulait le renvoyer; ensuite il lui en avait promis deux, trois, et ainsi de suite; mais il n'obtint son pardon que lorsqu'il eut promis de payer dix tumans.

(*Note de M. Chodzko.*)

Le pacha dit : « Nul doute que l'Aushik ne soit lui-même un bon cavalier. » Il se tourna vers Kourroglou et dit : « Aushik, serais-tu dans le cas de monter mon cheval ? » Kourroglou se mit à pleurer et à se plaindre de ce qu'on voulait, sans doute, lui donner quelque cheval fou qui le tuerait et rendrait ses enfants orphelins. Le pacha dit : « N'aie pas peur. Tu auras deux cents tumans de moi. Si le cheval te tuait, l'argent serait remis à ta veuve et à tes orphelins, comme le prix de ton sang. Si tu peux descendre vivant de dessus son dos, je te donnerai l'argent comme récompense. » Kourroglou dit : « Puisse le pacha nager dans le bonheur, et puisse son règne être long ! Je suis content. Si je meurs, puisses-tu vivre de longs jours, seigneur ! » Le pacha donna ordre au vizir d'aller chercher Kyrat.

Le rusé Hamza-Beg pourvut à tout : voyant que Kourroglou n'avait point d'armes avec lui, il réussit, en sellant Kyrat, à cacher une massue

sous les housses et suspendit un sabre au pommeau de la selle. Il le brida ensuite et lui noua la queue. Six hommes suffisaient à peine pour conduire Kyrat hors de l'écurie, tant il était devenu gras et sauvage, après six mois de repos. L'écume jaillissait de ses naseaux. Kourroglou vit tout et chanta :

Improvisation. — « O toi que j'ai eu pour la première fois entre mes mains dans le Turquestan, viens, Kyrat, viens, bonheur de ma vie ! Tu es tombé entre les mains d'un vilain. Viens, Kyrat, toi la plus chère de toutes les choses de ma vie, viens ! J'ai pour toi un mors fait avec quinze livres de fer. Quand tu es courroucé, tu ne touches pas à ta nourriture de trois jours ; tu ne bronches pas dans une course de quarante milles. O Kyrat, toi la plus chère des choses de ma vie, viens ! »

Le pacha dit : « Aushik, ma patience est épuisée ; je t'ordonne de monter ce cheval à l'instant même. »

Kourroglou dit : « Je suis sûr que le cheval me tuera. Béni soit le sel que tu m'as donné ; sois le protecteur de mes pauvres orphelins!.. — Tu peux te tranquilliser ; il ne te tuera pas. Je te recommande à la protection des quatre premiers kalifes. » En disant ces mots, le pacha mit dans le sein de Kourroglou la bourse promise, avec les deux cents tumans. Ce dernier dit : « Longue vie au pacha! » et il alla vers Kyrat. Hamza-Beg lui tendit les rênes de ses propres mains, et lui dit tout bas : « Guerrier, la parole d'un guerrier est une parole. La promesse que je t'ai faite il y a six mois est remplie. » Kourroglou lui dit à l'oreille : « Pour cette conduite généreuse, je te jure, aussi longtemps que j'aurai un morceau de pain, je le partagerai avec toi. » Hamza-Beg dit : « Prends le sabre suspendu à la selle, attache-le à ta ceinture, tu trouveras aussi une massue sous les housses. » Kourroglou monta sur Kyrat, ceignit le sabre, et, tirant la massue, il la fit tour-

ner au-dessus de sa tête. Hamza-Beg recula, comme s'il était effrayé, et se cacha dans la foule. Quand Kourroglou sentit Kyrat sous lui, il devint si joyeux, qu'il perdit toute sa raison et sa présence d'esprit. Il faisait trotter le cheval dans toutes les directions. Le pacha le rappela : « Aushik, donne-moi le cheval ; il me paraît très doux, ce matin : laisse-moi essayer de le monter. » Kourroglou dit dans son cœur : « Je te laisserais plutôt monter sur mon propre cou ; » et il ajouta tout haut : « Pacha, permets-moi de te chanter un air, d'abord ; ensuite, je descendrai. »

Improvisation. — « Ce cheval peut courir, en un jour, d'Ardibil à Kashan. Qu'importe le sultan, qu'importent tous les pachas à celui qui est monté sur ce cheval ? Ce cheval ne s'arrête que tous les trente farsakhs. O toi, bonheur de ma vie, tu es encore à moi.

« Il a franchi une grande rivière ; j'ai reconnu l'empreinte de ses pas. Oh ! je baiserai

chacun de tes sabots, je baiserai tes deux yeux brûlants. Je remercie Dieu de te revoir, ô mon Kyrat, bonheur de ma vie; tu es encore à moi. »

Le pacha dit : « Aushik, fais-le galoper encore une fois, je te regarde comme un habile cavalier. » Kourroglou passa deux fois au galop près de l'endroit où était le pacha. « Bien ! maintenant donne-le-moi, je veux l'essayer moi-même. — Pacha, tu ne le monteras pas. »

Le pacha se tourna vers Hamza-Beg, et dit : « Ce fou ne veut pas me rendre le cheval. Si c'était Kourroglou lui-même ? » Hamza-Beg répondit : « Comment puis-je le dire ? — N'as-tu donc pas vu le bandit durant ton séjour à Chamly-Bill ? — Je ne l'ai pas vu. Mes yeux aussi bien que mon esprit ont été occupés tout le temps à trouver quelque moyen de dérober Kyrat. Ce Kourroglou a plusieurs milliers de braves guerriers comme lui; qui pourrait jamais tous les connaître ? » Le pacha, tournant

son visage vers Kourrouglou, dit : « Allons, amène ici le cheval, je veux le monter maintenant. » Kourrouglou dit : « Santé au pacha! un air me vient dans la tête; écoute-moi. »

Improvisation. — « Une course sur un cheval bai porte toujours bonheur. Le cœur du cavalier met en lui ses délices. Ses genoux sont noirs, son cou vous rappelle le cou du chameau *bagyar* (1). Le cœur met en lui ses délices. Quand il marche, son pas est comme le pas du chameau *koshak* (2); quand il est en bon état, son dos doit être aussi large que sa poitrine, et la distance entre ses jambes de derrière est telle qu'un archer peut s'asseoir entre pour tendre son arc. Le cœur met ses délices en lui. »

Le pacha dit : « Tu deviens trop familier, Aushik. Je t'ai déjà dit que nous en avions assez; descends. Je désire monter Kyrat moi-

(1) Espèce de chameau très-estimée en Perse.

(2) Autre espèce de chameau.

même. » Kourrouglou sourit avec mépris, et dit :

« Pacha sans cervelle ! je couvrirai ton turban de boue ! Comment peux-tu penser à monter ce coursier ? il a plus d'esprit que toi. » Le pacha dit : « Hamza-Beg, dis-lui de descendre. — Je le lui ai dit, mais il refuse d'obéir. J'ai peur, en vérité, que cet homme ne soit Kourroglou. Pourquoi lui as-tu donné le cheval ? » Le pacha dit : « Allons, vite, descends, Aushik, es-tu sourd ? » Kourroglou dit : « Pacha, je me rappelle un air ; écoute-moi. »

Improvisation. — « Le cheval est à moi. Je ferai couvrir son précieux dos de housses de soie. Je le ferai baigner dans toute une rivière de vin rouge. C'est l'élu de Kourroglou, l'élu entre cinq cents chevaux. Le cœur met en lui ses délices. Quand le chef des palefreniers, Daly-Mehter, s'approche de lui, il se lève sur ses jambes de derrière, et le palefrenier, pour

le panser, est obligé de le frapper sur la bouche avec un bâton. »

« Alors tu es Kourroglou, s'écria le pacha ; j'en remercie Dieu ! Je t'ai cherché dans le ciel, et je t'ai trouvé sur la terre. Je vais te faire mettre en pièces ici, de telle sorte qu'il ne reste pas de traces de toi sur la terre. »

Hamza-Beg, voyant que la querelle s'échauffait et que les choses, selon toute apparence, deviendraient pires encore, se retira pour voir à quelque distance comment elles finiraient. Le pacha cria : « Hamza-Beg, viens là, voici Kourroglou ! » Hamza-Beg répliqua : « Oui, tu l'as dit ; mais que puis-je faire contre lui ? Ne t'ai-je pas conseillé de ne pas lui mettre le cheval entre les mains ? » Le pacha fut épouvanté, mais il continua d'appeler Kourroglou, lui ordonnant de descendre. Kourroglou chanta ainsi :

Improvisation. — « Hassan-Pacha, ne te fie pas trop à ton pouvoir. J'ai plus d'un serviteur

qui te vaut. Que te servira de gravir des montagnes et des rochers? Crois-moi, le pied de ton cheval ne passera jamais sur mes chemins. Aghas, sultans! regardez le vaste désert. J'aurai vos corps enveloppés de la tête aux pieds dans la pourpre du sang. Je vous tuerai tous avant de revoir Ayvaz. Mes serviteurs portent de lourds djezzairs (1) sur leurs épaules. Montrez-moi le héros qui puisse tendre mon arc. Avancez, héroïques béliers! voyons si vous pouvez frapper un bouclier avec vos têtes. Je puis mâcher le fer et le cracher ensuite vers le ciel. Je suis le seigneur de Chamly-Bill et de ses montagnes couvertes sur leurs crêtes de neiges aux mille couleurs. Je compte mille hommes de chaque tribu sous ma bannière. Je puis seul montrer cent mille ingénieuses devises. »

Le pacha commanda alors à ses hommes de

(1) Longue arquebuse appelée aussi shamtal; elle porte à une grande distance.

le saisir. Kourroglou, sur cela, s'écria : « O Ali ! » Et tirant l'épée du fourreau, il fondit sur les nomades, comme un loup affamé sur un troupeau. Des monceaux de cadavres s'élevèrent autour de lui, et le pacha prit la fuite. Kourroglou dit dans son cœur : « Hamza-Beg m'a rendu de tels services qu'il faut que je lui montre ma gratitude d'une manière sensible. Je tuerai son beau-père, afin qu'il règne désormais sur la tribu de Haniss. » Alors, donnant de l'éperon à Kyrat, il atteignit le pacha, et d'un coup de son sabre il lui aplatit le crâne comme la tête d'un pavot. Hamza-Beg vit le sort de son maître, et, ôtant son turban, il se jeta sous les pieds de Kyrat, ce qui signifiait : Nous nous rendons ; nous sommes tes prisonniers. Kourroglou dit : « Hamza-Beg, si j'ai tué le pacha, c'était seulement pour faire de toi son successeur. Si dans ton cœur tu as quelque autre désir, dis-le moi, que je puisse l'accomplir. »

Kourroglou, ayant établi solidement l'au-

torité de son ami sur les tribus de Haniss, le quitta pour retourner à Chamly-Bill. En passant à travers les camps les plus éloignés, il jeta un regard dans l'intérieur de quelques tentes. Les eunuques en sortirent aussitôt, et lui reprochèrent la hardiesse avec laquelle il se permettait d'examiner l'intérieur des tentes qui formaient le harem de Hassan-Pacha. Kourroglou demanda si la femme de Hamza-Beg était là. « Elle y est, » fut la réponse. « Combien de filles avait Hassan-Pacha? — Sept; l'une d'elles est mariée à Hamza; les six autres ne sont pas mariées. — Amenez-les ici, et faites-les placer en rang; je désire les voir. » Quand ses ordres eurent été exécutés, il dit : « Celle-là seule peut partir; c'est la femme d'Hamza-Beg, et elle est pour moi une fille, une sœur. »

Il fit choix de la plus jolie des sept sœurs, et la plaça derrière lui sur sa selle. Il dit à l'eunuque : « Si Hamza-Beg demande ce qu'est devenue la fille du pacha, tu lui diras que Kourro-

glou l'a emmenée à Chamly-Bill pour son ancien maître, Daly-Mehter. »

Et il s'en alla ainsi de bourgade en bourgade jusqu'à ce qu'il fût arrivé chez lui. Tous les bandits vinrent à sa rencontre. Kourroglou dit à Ayvaz de faire venir Daly-Mehter devant lui, et d'envoyer la fille du pacha dans son propre harem. Aussitôt que Daly-Mehter parut, Kourroglou dit : « Écoute-moi, écuyer, j'ai été irrité contre toi à cause de Kyrat. Faisons la paix. J'ai amené la fille de Hassan-Pacha pour toi. » Alors, se tournant vers Ayvaz, il dit : « Qu'aucune dépense ne soit épargnée. Il faut que tu prépares des noces splendides; car c'est la fille d'un homme d'un rang élevé; elle doit être honorée. »

Les cérémonies et les illuminations durèrent pendant sept jours à Chamly-Bill. A la fin du septième jour, la nouvelle femme de Daly-Mehter fut conduite dans sa demeure.

SEPTIÈME RENCONTRE.

L'histoire d'Hamza-Beg a été un peu longue; mais il nous semble que si la sultane Scheherazade l'eût racontée au sultan Schaariar, il ne s'en serait pas plaint plus que des autres, et n'eût pas fait couper la tête féconde de la belle rapsode, avant d'avoir vu au moins ce qui était advenu de la tête chauve d'Hamza. Maintenant Kourroglou arrive à un épisode de sa vie qui se distingue de tous les autres par sa brièveté et sa couleur sinistre. Il y a un crime dans la vie

de ce héros, et à partir de ce moment on voit le signe de la colère divine se lever à son horizon et envahir peu à peu la splendeur de son ciel. Le rapsode n'en fait pas la remarque, il ne dogmatise pas ; on voit même qu'il raconte sans figures et sans complaisantes métaphores, comme à regret et pénétré d'effroi, le crime de son héros. Mais l'admirable instinct philosophique qui est dans la conscience des poètes populaires se révèle dans l'enchaînement des aventures de Kourroglou. Qu'on ne croie donc pas que ce sont des épisodes pris au hasard dans le roman capricieux de sa vie errante. Non ; la mémoire populaire est un artiste ingénieux, un poète qui ne manque pas de profondeur. Au premier coup-d'œil, nous avions pensé que la vie de Kourroglou n'était qu'un conte héroïque et comique ; mais arrivés à la septième rencontre, et voyant ensuite se dérouler la suite de ses derniers succès, puis de ses imprudences, puis de ses revers et de ses profondes douleurs, enfin

de ses infortunes jusqu'à sa mort déplorable, nous avons reconnu que c'était là un véritable poëme, avec son sens philosophique, sa moralité et sa personnification de l'être humain (d'une race peut-être en particulier), dans un individu poétique. Nul doute que Kourroglou a existé, et que le fond de son histoire est authentique : c'est le Napoléon de la race nomade ; et s'il est déjà devenu fabuleux, c'est que, pour les esprits illettrés, deux siècles équivalent peut-être à deux mille ans. Mais la tradition fait l'histoire d'après les mêmes règles morales qu'observent les hommes de génie pour l'écrire. Elle comprend qu'un héros n'est qu'une incarnation plus riche de l'esprit qui anime ses contemporains. Elle ne lui donnera donc ni vertus, ni vices, ni facultés qui ne soient en rapport avec ceux de sa race et de son temps. Kourroglou traversant les précipices et les fleuves à la course de son cheval, massacrant à lui seul une armée, mangeant et buvant comme les héros de

Rabelais, est au fond de ce milieu fantastique un homme très réel, un caractère très sainement développé. C'est ainsi qu'a procédé Hoffman dans ses bons jours; c'est pour cela que, parmi de nombreuses aberrations, il a créé plusieurs chefs-d'œuvre.

Kourroglou était marqué en naissant d'un signe de grandeur. Il avait de grandes choses à faire, pour lui-même et pour sa race : venger le supplice de son père et affranchir les *vaillants hommes* de son temps du joug des *sunnites impies*. Mais comme les vaillants hommes de son temps, il est né téméraire et orgueilleux. Une ardente curiosité, une vanité secrète l'on déjà privé d'une partie des avantages que son père le magicien devait lui procurer. On se rappelle que ce père, ce magicien (qui, entre nous, me paraît être une personnification du Destin, tout-puissant et aveugle comme lui,) lui avait préparé, par ses savantes incantations, un cheval qui l'eût porté jusqu'au ciel; car il avait des

ailes, et c'est un regard d'irrésistible curiosité de Kourroglou qui les a fait tomber de ses flancs lumineux. Kyrat sera encore le premier cheval du monde, a dit le père; mais ce ne sera plus Pégase, et ses pieds rapides sont pour jamais enchaînés à la terre.

Une seconde imprudence de Kourroglou cause l'éternelle douleur et la mort de son père. On se rappelle qu'il devait lui rapporter dans un vase l'écume d'une source mystérieuse; mais l'écume le tente, il la boit, et le père ne reverra plus la lumière des cieux. « A partir de ce jour, tu n'es plus Roushan, dit le magicien, tu es Kourroglou le fils de l'aveugle, » c'est-à-dire le fils du Destin, et ce nom fera ta gloire et ta condamnation. Tu as vengé ton père, mais tu l'as laissé périr; tu seras le plus grand guerrier de ton siècle, mais tu seras maudit; tu porteras la peine de ton orgueil au milieu de tes prospérités, et, comme ton père, tu finiras misérablement.

Jusqu'ici nous avons vu réussir, comme par miracle, toutes les audacieuses tentatives de Kourroglou. Il a rassemblé mille hommes de chaque tribu, il s'est bâti une forteresse que nul souverain n'ose plus attaquer. Il a enlevé Ayvaz et Nighara, ces deux objets de sa tendresse; mais Ayvaz le trahira, et Nighara, pas plus que ses sept cent soixante-dix-sept femmes, ne lui fera connaître la joie et l'orgueil de la paternité. Chacune de ses entreprises sera couronnée de succès en apparence, et sera expiée dans l'ensemble mystérieux de sa vie par de poignantes douleurs. On verra bientôt (et on l'a vu déjà par ce cri de l'âme qui lui échappe au milieu de ses plus menaçantes improvisations : *la vie est un fardeau pour moi!*), qu'il pressent la fatalité attachée à tous ses pas. L'orgueil est son mauvais ange, l'orgueil doit le perdre, l'orgueil le rend criminel; cet orgueil sera châtié. Ses grandes facultés, je ne sais pas s'il ne faut pas dire pour entrer dans l'esprit de

la race qui le chante, *ses grandes vertus*, l'ambition, la cupidité, la ruse, la volupté, l'intempérance, la soif du sang, tout ce qui l'a fait grand et heureux parmi les héros de sa race, va l'abandonner peu à peu, parce qu'il a abusé de ces dons du ciel. Je parle comme un rapsode turcoman, faites-moi le plaisir de m'écouter en bons turcomans ; oui, c'étaient là des dons du ciel ! Il était le plus grand des fourbes. Honte à lui ! il va devenir confiant et sincère, parce qu'une fois il a fait un mauvais usage de sa ruse et de sa prudence. Il dressait des embûches, et l'ennemi ne manquait jamais d'y tomber : gloire à lui ! mais une fois il a tendu le piège à celui qu'il devait respecter, et désormais il sera pris dans ses propres filets : malheur à lui ! Il était bandit et meurtrier, rien de mieux ! Une fois il est devenu assassin : désormais le poignard sera toujours levé sur lui. Malheur au fils de l'aveugle !

Voilà, je crois, le raisonnement qu'il faut

mettre dans la bouche du rapsode, pour comprendre la septième rencontre et la suite des jours de Kourroglou. Appelons maintenant l'exemple à notre aide.

Kourroglou avait, comme on sait, l'innocente habitude de détrousser les marchands qui poussaient la folie ou l'insolence jusqu'à lui refuser un modeste tribut de cinq cents tumans en passant sur ses terres. Mais il n'avait pas souvent cet embarras, parce que les riches voyageurs, ayant appris à le connaître, allaient désormais au-devant de ses désirs, et ne se faisaient plus tirer l'oreille pour s'exécuter. Kourroglou était si sûr de son fait, qu'il s'en allait tout seul, déguisé, le plus souvent en aushik (chanteur improvisateur), au beau milieu de la caravane; et quand il s'était un peu diverti aux dépens de ses hôtes, quand il leur avait bien fait peur de l'ogre Kourroglou ; quand il leur avait dit : « Seigneurs, prenez garde! Kourroglou est toujours là où on l'attend le moins ; peut-être est-il

déjà parmi vous; mais, pour sûr, il y sera bientôt. » Alors le sycophante, en les voyant pâlir, renfonçait sa guitare, levait sa massue, et criait de sa voix de Stentor : « Voilà Kourroglou ! » Aussitôt les marchands de se prosterner, de se frapper la poitrine, de s'arracher la barbe et de crier merci ! « Guerrier, disaient-ils, nous savons que tu as porté le tribut à cinq cents tumans; mais si tu exiges le double, nous te le donnerons à condition que nous ne verrons pas le visage de Daly-Hassan. » On se rappelle que ce Daly-Hassan, ancien brigand pour son compte personnel, vaincu par Kourroglou, s'est attaché à lui par reconnaissance, a grossi son armée par de nombreux enrôlements, et qu'il se distingue dans toutes les entreprises. Mais il paraît que sa cruauté est excessive. Lorsque Kourroglou, toujours fidèle aux lois qu'il a instituées, a répondu aux marchands : « Oh non ! c'est bien assez ! » il revient vers ses compagnons, et Daly-Hassan, qui l'attend au pied

de la montagne en léchant ses moustaches comme un tigre qui a soif, lui demande la permission d'essayer le tranchant de son sabre sur ces marauds, afin de leur arracher quelques barils de vin par-dessus le marché. Mais Kourroglou lui répond : « Vous connaissez le proverbe arabe : la justice constitue la moitié de la religion ! » Et il rentre à Chamly-Bill les poches pleines d'or et le cœur de bons sentiments.

Mais, hélas ! il est arrivé ce jour néfaste où le héros doit être mis à la plus rude épreuve, et où sa vanité doit déchaîner les malédictions suspendues sur sa tête. Il faut suivre ce récit dans l'original.

« Un jour, Mohammed-Beg, de la tribu des Kajars, vint visiter Kourroglou avec douze mille hommes de cavalerie. Ils demeurèrent à Chamly-Bill, buvant et festoyant, jusqu'à ce que les celliers et les cuisines de Kourroglou fussent complètement vides. Le sommelier et le cuisinier vinrent ensemble l'annoncer à Kourroglou, et

dirent : « Tes hôtes ont mangé et bu tout ce qu'il y avait ici ; ils n'ont pas même laissé les croûtes ou la lie. »

Kourroglou envoya ses gardes rôder dans le voisinage, et bientôt après, on lui signala une caravane. Il fit seller Kyrat; et, armé de pied en cap, il se dirigea vers la prairie.

Il regarda et vit une immense caravane campée sur ses pâturages. Tout annonçait que le marchand était un homme puissamment riche. Et dans une tente dressée pour la circonstance, on voyait deux Turcs assis et jouant au trictrac. Kourroglou arriva jusqu'à eux, et dit : « Salam! » Un des Turcs l'aperçut, et dit : « Homme, descends de cheval ! — Non, je ne veux pas descendre. — D'où viens-tu? — Eh quoi! n'avez-vous pu déjà reconnaître Kourroglou? — Bien, cela est tout-à-fait différent. Kourroglou est un grand homme; nous lui paierons un tribut pour le séjour que nous avons fait sur ses terres. » Kourroglou crut que le marchand voulait se dé-

barrasser de lui par une plaisanterie ; car il ne s'était pas levé pour lui témoigner son respect, quand le nom de Kourroglou était sorti de ses lèvres. Il se recula, et visant avec sa lance le Turc qui restait toujours assis, il fit cabrer son cheval. Le Turc lui dit alors froidement : « Retient ton bras, Kourroglou. » La pointe de la lance avait déjà effleuré la poitrine du Turc ; mais Kourroglou retint son cheval et s'arrêta. Le Turc dit : « Tu devrais jeter un voile de femme sur ton visage. Il ne convient pas à des hommes d'agir ainsi. J'ai entendu raconter beaucoup de choses de toi ; mais je t'ai vu maintenant, et tu ne mérites pas ta renommée. Un homme brave donne à son ennemi le temps de se mettre en garde. C'est le rôle d'une femme de combattre sans avertir et de tuer par surprise. Laisse-moi au moins le temps de finir ma partie de trictrac, de prendre ensuite mes armes et de monter sur mon cheval. Nous nous battrons alors en duel. Si je te tue et si je délivre

le *collier du monde de tes étreintes rapaces*, des prières seront dites pour ton âme. Si, au contraire, tu réussis à me tuer, tu prendras toutes les richesses et les marchandises rassemblées en ce lieu. »

Kourroglou écouta patiemment et reconnut la justice de ces paroles. Il attendit donc qu'il plût au marchand de s'armer et de monter à cheval. Quand cela fut fait, le Turc dit : « Kourroglou, tu dois commencer ; tu es libre de m'attaquer de telle manière et avec telle arme qu'il te plaira. »

Kourroglou avait dix-sept armes sur lui, et il fit autant d'attaques différentes ; mais elles furent toutes parées ou repoussées.

Le Turc s'écria : « Viens plus près, prends-moi par la ceinture, et vois si tu peux me faire descendre de cheval. J'aimerais à éprouver ta force. » Kourroglou saisit le marchand à la ceinture et tâcha de le désarçonner ; mais le

Turc se tint ferme sur la selle, comme s'il y eût été cousu.

Le Turc dit : « c'est maintenant à mon tour; laisse-moi te faire éprouver ma force. » Il saisit la ceinture de Kourroglou, et le secoua d'une telle façon, que ce dernier fut sur le point de tomber; et même un de ses pieds avait déjà perdu l'étrier.

Le Turc, comme s'il dédaignait de profiter de sa victoire, lâcha la ceinture de Kourroglou, quitta son armure, et, descendant de cheval, il invita Kourroglou à entrer sous sa tente et à devenir son hôte.

Kourroglou descendit avec soumission de dessus Kyrat, se glissa dans la tente comme un rat, et prit humblement un siége. Il se sentait si honteux, qu'il osait à peine respirer. Le Turc baissa la tête comme auparavant, et se remit à jouer au trictrac avec son compagnon. Kourroglou vit que le Turc était un homme plein de courage et de noblesse. Fidèle à son habitude

de dire en face à l'homme brave qu'il était brave, et au poltron qu'il était poltron, il accorda sa guitare, et chanta au marchand l'air suivant :

Improvisation. — « J'ai demandé à ses esclaves et à ses serviteurs qui il était. Ils ont tous répondu : C'est le seigneur des seigneurs, un marchand guerrier. Il possède plus d'or qu'on en peut trouver dans Alep ou dans Damas. C'est le lion du désert. Son coursier est couvert de la dépouille du léopard. Il ne daigne pas jeter un regard sur un ennemi ou sur un ami. J'ai lancé mon cheval contre lui, j'ai levé ma massue au-dessus de sa tête. Le marchand alors a poussé un cri, et s'est élancé de sa place. »

Le Turc sourit, et regarda l'autre joueur d'une manière significative ; (car il était évident que le chanteur mentait par habitude de se vanter.) Kourroglou dit dans son cœur : « Le maudit se raille de moi. » Il reprit ainsi :

Improvisation. — « O mon Dieu, tu l'as créé sans défaut. Il n'est le serviteur que de toi seul ; mais envers tout le reste du monde, il est impérieux et superbe. Il a amassé des montagnes de marchandises, et il s'est reposé. Il a jeté un regard à son compagnon, et il a souri. Il a baissé la tête, et il a joué au trictrac. »

Le Turc dit : « Guerrier Kourroglou, pour ta poésie, je te payerai un tribut de cinq cents tumans. » Kourroglou pensait qu'il n'aurait rien de cet homme qui l'avait vaincu. Aussitôt qu'il entendit parler de cinq cents tumans, son cerveau recouvra la santé ; il fut transporté de joie, et improvisa ainsi :

Improvisaiion. — « Il a mis sur ses oreilles le bonnet d'un derviche, sur ses épaules est un manteau d'hermine. Je lui ai chanté un air. Le marchand m'a donné cinq cents tumans pour récompense. »

Le Turc ayant versé l'argent devant le chan-

teur, il dit : « Voici mon tribut de cinq cents tumans. Si tu veux accepter mon invitation, Dieu merci, nous ne manquons pas de vin ni de kabab. Il y a toutes sortes d'aliments préparés. Si tu ne veux pas venir, et que tu préfères t'en aller, tu en es le maître. » Kourroglou dit : « J'aimerais mieux partir, si tu daignais me le permettre. »

Kourroglou, ayant mis l'argent dans sa poche, prit congé de son hôte, et retourna à Chamly-Bill. Quand les bandits virent l'argent, ils le félicitèrent de sa victoire. Kourroglou dit : « Ne m'insultez pas, chiens que vous êtes! Ce ne sont pas des tumans, mais bien autant de gouttes de mon propre sang. Cet homme m'a vaincu ; mais il n'a pas voulu me tuer, et, de plus, il m'a payé mon sang avec cet argent. »

Il ordonna à ses gardes de veiller le moment du départ du marchand et de le lui annoncer.

A partir de ce moment, Kourroglou sent décroître la conscience de sa force ; il n'ose plus

sortir seul. Quand Ayvaz vient lui dire : « Ne veux-tu pas faire une sortie, seigneur ? Nous sommes à la fin de l'automne. Si la neige tombait cette nuit, les routes seraient interceptées, et nous ne trouverions plus de voyageurs à rançonner. Cependant ta caisse et ta paneterie sont vides. J'aperçois une caravane : allons ! » Kourroglou répond : « Retire-toi ! le premier marchand était un homme sage, et il n'a pas voulu me tuer ; mais un autre peut être fou. »

Kourroglou ne voulait pas confesser devant ses gens qu'il était continuellement tourmenté par l'idée de la supériorité du Turc qui l'avait vaincu. Il résolut de voir encore une fois son heureux adversaire. Après bien des perquisitions, il sut le jour où le marchand devait quitter Erzeroum. Il partit avant lui, et se posta dans une passe de montagnes de l'autre côté de la ville où passait la route. Le Turc était seul, à cheval, ayant laissé sa caravane derrière lui, à quelque distance. Kourroglou se sentit trans-

porté de fureur ; il poussa son cheval sur le marchand, le jeta à bas de sa selle, et coupa la tête de *l'homme renversé.* Il sentit bientôt sa rage se calmer, et, *fâché de ce qu'il avait fait*, il chanta ainsi :

Improvisation. « Begs, écoutez-moi ! Sur le chemin d'Alep, je rencontrai un marchand ; je rencontrai un lion affamé. Je soufflais comme la brise du matin. Je me suis placé en embuscade sur sa route, non loin d'Erzeroum ; j'ai coupé sa tête à Erzengan. J'ai rencontré un marchand. »

L'ayant dépouillé de ses vêtements, Kourroglou vit que ce n'était pas un Turc, mais un Arménien, et il chanta :

Improvisation. « Sa mort m'a délivré de mille maux. Je l'ai acceptée avec délices, comme un bouquet de roses. J'ai dépouillé le corps, et j'ai vu que c'était un Arménien. Oh ! que les montagnes se couvrent de brouillards, que

des torrents ruissellent de leurs sommets (1) ! Kourroglou, que ton bras soit desséché ! J'ai rencontré un marchand. »

Cette dernière strophe, si courte et si bizarre, nous paraît la plus belle et la plus orientale des improvisations de Kourroglou. Elle a la concision mystérieuse du style biblique. L'âme coupable s'y dévoile en voulant cacher sa honte et

(1) Pour laver le déshonneur d'avoir traîtreusement attaqué l'homme sans défense. Les Persans haïssent, à cause de quelques différences de religion, les Turcs sunnites, plus encore que les chrétiens, s'il est possible. De sorte que Kourrouglou cherche une consolation dans la pensée qu'il a trouvé que son supérieur à tous égards n'était pas un sunnite, mais un Arménien. (*Note de M. Chodzko.*)

Cet Arménien est évidemment le plus grand personnage du roman de Kourroglou : et n'est-il pas remarquable que ce héros, si supérieur à Kourroglou lui-même par son sang-froid, son courage, sa force et sa générosité, soit resté chrétien dans l'imagination des rapsodes ? Est-ce seulement par excès de haine contre les sunnites qu'on lui attribue un si grand rôle ? Dans un autre endroit, nous avons vu la princesse Nighara s'attendrir très particulièrement, jusqu'à vouloir se donner la mort, pour un voyageur européen que Kourroglou menaçait de sa fureur. Il faut bien que dans ces têtes poétiques de l'Orient le chrétien soit un être supérieur, en dépit de la répulsion fanatique.

son effroi sous des métaphores. L'orgueil blessé, la colère, la vengeance toujours vivantes dans le cœur du meurtrier, entonnent le chant du triomphe ; les méchantes passions acceptent la mort de l'homme juste et généreux *comme un bouquet de roses.* Puis aussitôt le désespoir du maudit étouffe l'hymne impie. *Oh! que les montagnes se couvrent de brouillards!* la nuit descend sur les yeux de Caïn. *Kourroglou, que ton bras soit desséché!* Et le bon refrain si bête et si sombre : « J'ai rencontré un marchand ! » *en dit plus qu'il n'est gros.* Nous connaissons certains refrains romantiques des ballades modernes, qui cherchent le terrible et le naïf, à l'imitation de ces formes populaires. Aucun ne m'a fait l'impression de ce : *j'ai rencontré un marchand,* qui vient si à point, qui résume si bien le souvenir d'une action qu'on ne veut pas s'avouer à soi-même, et qui, ne cherchant ni le naïf, ni le terrible, rencontre l'un et l'autre à la grande honte des faiseurs

de nos jours. Kourroglou devait être un grand poëte. Il ne pensait qu'à la rime et trouvait l'effet. M'est avis qu'aujourd'hui nous faisons le contraire.

A partir de ce moment, la fatalité s'appesantit sur Kourroglou. Après quelques exploits où ses imprudences le mettent à deux doigts de sa perte et où il succomberait sans l'héroïque secours d'Ayvaz et de ses compagnons, il est fait prisonnier, traîné à la queue d'un cheval, nourri des os qu'on lui jette comme à un chien, enfin attaché à un poteau pour mourir sous le fouet et le bâton. Il échappe pourtant à cette épreuve terrible, mais c'est pour retrouver Chamly-Bill en révolution, Ayvaz le hait et le maudit comme un tyran, ses meilleurs amis le trahissent et l'abandonnent. Le combat qu'il est

forcé de leur livrer est d'une haute poésie épique ; sa douleur, son amour pour Ayvaz, son indignation touchent parfois au sublime. Enfin Kourroglou devenu vieux s'éprend encore d'une princesse étrangère et veut l'enlever. Surpris et jeté dans un puits, il y devient *si gras*, ce qui, pour un homme tel que lui, est le comble de l'abjection et de la honte, qu'il est retiré de l'abîme et délivré à grand peine. Mais l'esprit du grand homme est affaibli. Pris par ses ennemis, il finit esclave et aveugle comme Samson, après avoir vu tuer Kyrat sous ses yeux, et dès-lors la mort est un bienfait pour lui. Ses derniers chants d'agonie ont encore de la grandeur et le montrent puissant et résigné. Il y a de l'analogie entre la fin de ce poëme et celle de la légende des quatre fils Aymon.

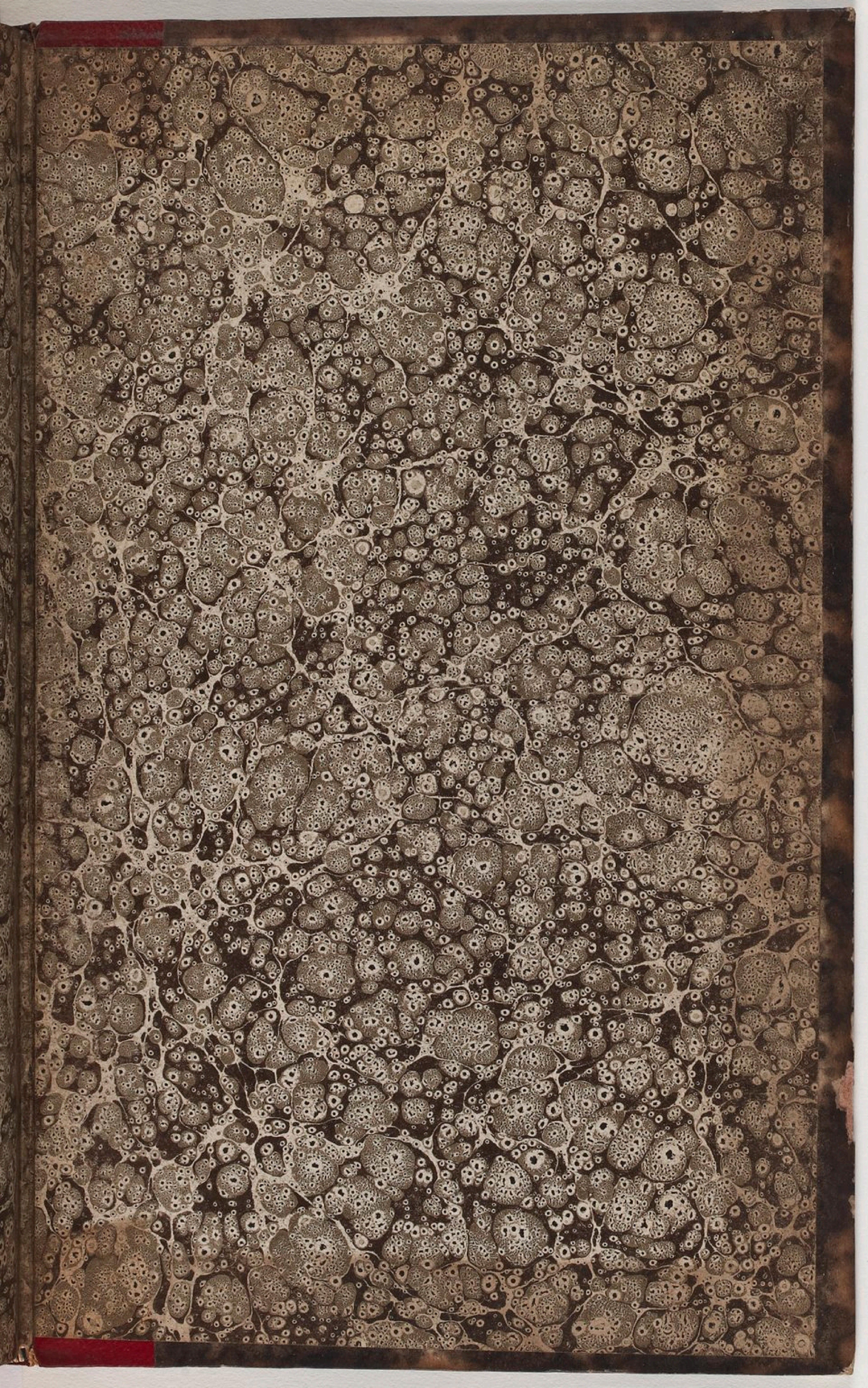
Nous n'avons traduit qu'une faible partie de cette curieuse épopée de Kourroglou. La fin est surtout frappante, mais nous ne voulons pas

priver l'amie qui nous a aidé à traduire du plaisir de la donner elle-même au lecteur dans une publication complète.

FIN.










ROYALE
p. Y²
413
SAND
LE
MEUNIER
D'ANGIBAULT
3
P.1845